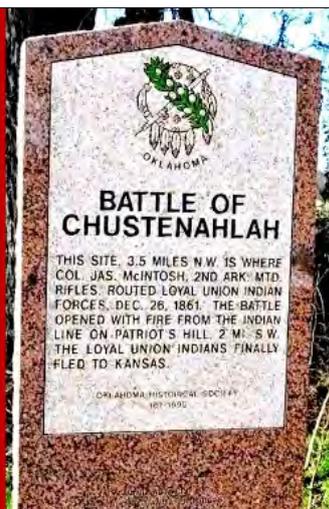


LA PREMIERE ANNEE DE LA GUERRE DE SECESSION EN TERRITOIRE INDIEN

Serge NOIRSAIN



Turbulences dans les Cinq Nations Civilisées

Sur notre site Internet et dans notre article *La déportation des Cinq Nations civilisées en Territoire Indien de 1828 à 1859*, nous avons vu comment et en dépit de leur épouvantable exode vers l'Oklahoma, les Cherokees, les Choctaws, les Chickasaws, les Creeks puis les Séminoles assimilèrent vite et bien tous les progrès politiques, sociaux et économiques consubstantiels à la création d'un nouvel État. Quoiqu'ils fussent expulsés de leurs terres natales par le président Andrew Jackson et sur demande des gouverneurs de la Géorgie, du Tennessee, du Mississippi et de l'Alabama, ces Cinq Nations s'étaient néanmoins bâtis un univers socio-économique en synergie avec celui de leurs voisins esclavagistes. Notons en outre, que si les sang-mêlé des Cinq Nations ne formaient qu'une phalange sociétale minoritaire au sein de chacune de leur ethnie, c'était cette minorité qui détenait le pouvoir et qui, en moins de trois générations, avait tissé des liens familiaux ténus avec des familles de l'oligarchie sudiste.

Pour éviter de brosser cette société indienne à la manière des villages Potemkine, nous nous sommes fondés sur quelques textes publiés par des peintures américaines qui ont ausculté le niveau culturel de ces Cinq Nations indiennes à l'orée des sécessions : *Missionaries and Missions Stations*, pp. 142-6 et *Tribal Education and Schools of the Five Civilized Nations*, de E.E. Dale & M.M. Wardell, pp. 182-9 in *History of Oklahoma*, New York, 1948. Nous avons retenu aussi quelques articles publiés par les *Chronicles of Oklahoma* : *Bloomfield Academy Chickasaw* de S.J. Carr, pp. 366-79, vol. 2-4, 1924 ; *The Choctaw Academy* de C. Foreman, pp. 453-79, vol. 6-4, 1928 ; *Early Advancement among the Five Civilized Tribes* de E. Davis, pp. 162-72, vol. 14-2, 1936 ; *Early Missionaries to the Cherokees* de E. Roth, pp. 449-64, vol. 15-4, 1937 ; *Early Creek Missions*, de R. Hinds, pp. 48-61, vol. 17-1, 1939 ; *Oklahoma First Book* de G. Logsdon (manuel scolaire en muskogee), pp. 179-91, vol. 54-2, 1976.

Ces références sociétales nous incitent évidemment à ventiler le nombre des habitants des Cinq Nations civilisées lorsque celles-ci s'engouffrent dans le divorce de leurs anciens magisters américains. Au fil de ce récit, nous nous apercevons que ces Cinq Nations ne traçaient aucune ligne rouge sociétale entre leurs sang-mêlé et ceux qui ne l'étaient pas. En revanche et à l'instar de ce qui se pratiquait dans les colonies européennes, c'était les sang-mêlé qui occupaient les postes les plus valorisants dans les fonctions administratives et politiques car ils sortaient d'ordinaire d'établissements

scolaires organisés par les églises réformées et parfois financés par des philanthropes de la société civile.

Population du Territoire Indien
(recensement national de 1860)

Cherokees	26 000 (dont 1 000 Blancs et 4 000 esclaves noirs)
Choctaws	16 900 (dont 800 Blancs et 400 esclaves noirs)
Chickasaws	5 200 (dont 150 Blancs et 1 000 esclaves noirs)
Creeks	24 200 (dont 600 Blancs et 1 500 esclaves noirs)
Séminoles	4 900 (dont 35 Blancs et 1 000 esclaves noirs)
	67 685

En substance, le nombre d'âmes enregistrées dans ces cinq nations, leurs structures sociétales, leurs pratiques rigoureuses de l'esclavage des Noirs et de surcroît leur position stratégique en termes de géopolitique nord-américaine configuraient un conglomérat de facteurs qui pouvaient inciter les oligarques indiens à s'associer aux revendications de leurs voisins sécessionnistes. C'est en raison de cette fluidité sociétale que, le 1^{er} février 1861, après avoir adopté le texte de sa convention, la commission de sécession du Texas désigne les agents qui vont devoir visiter les quatre nations indiennes civilisées pour les exhorter à adhérer à la confédération qui, à ce moment-là, ne compte encore que six États¹. L'enjeu étant formaté par ses acteurs sudistes, la distribution des cartes s'amorce rapidement. Un mois plus tôt, David Hubbart, l'un des membres de la commission de sécession de l'Arkansas, avait écrit au gouverneur de l'Alabama pour titiller son avis sur le futur positionnement des Cinq nations du Territoire indien dans la fracture américaine en train de s'enflammer :

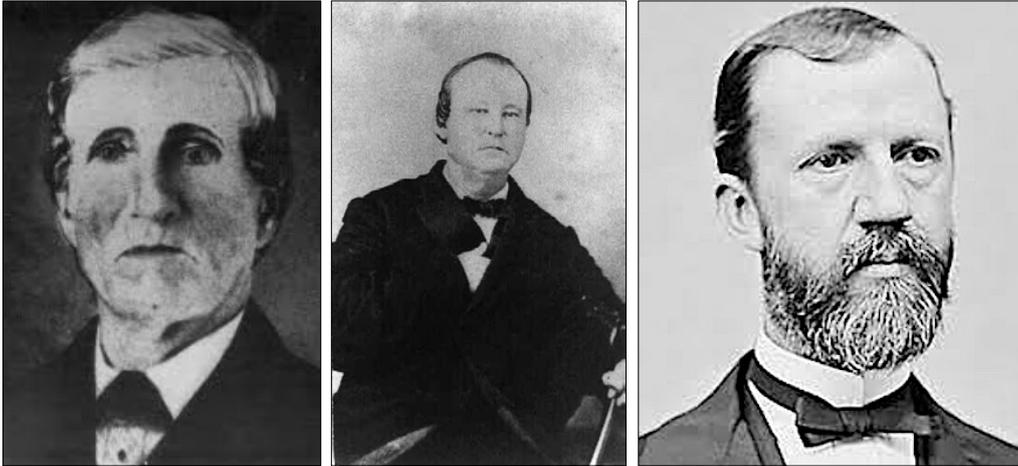
« Les comtés les plus occidentaux de l'Arkansas, ceux qui touchent les nations indiennes, hésiteront peut-être à voter pour la sécession et à laisser encore ces tribus sous l'influence de l'administration républicaine parce que celle-ci leur verse leurs annuités. Dans mon opinion, ces Indiens sont très importants dans notre enjeu en termes de sécession et nous devons nous assurer que le Sud soit capable autant que le Nord, d'influer sur leur alliance et de les rendre financièrement dépendants de nous². »

La délégation texane chargée d'endoctriner les Indiens des Cinq Nations se compose de James Harrison, de James Bourland, de John A. Nichols et de Charles A. Hamilton. Les Chickasaws sont les premiers qu'ils tentent de rallier à leur cause. Lors de leur prise de contact, ce quatuor péroré longuement sur les raisons que les Chickasaws ont de quitter l'Union pour rejoindre la Confédération. Cyrus Harris, le chef des Chickasaws, avait été éduqué dans une école américaine et, tout en leur accordant une écoute patiente, il évite de s'engager à quoique ce soit sans obtenir des garanties plus prégnantes que celles que tentent de lui fourguer les quatre démarcheurs texans. En outre, le juriste sudiste Albert Pike avait conseillé aux Chickasaws d'adopter une posture extrêmement modulée vis-à-vis des délégués texans en attendant les propositions politiques et financières plus convaincantes que le Congrès confédéré ne

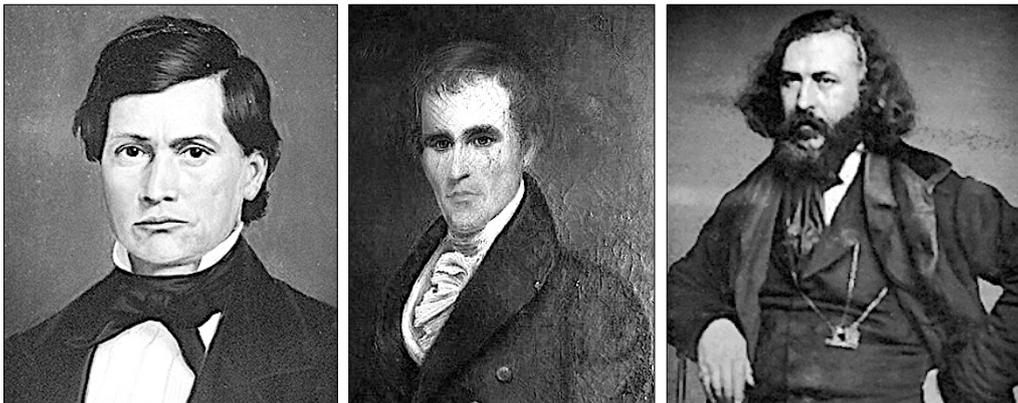
¹ La Virginie, l'Arkansas, la Caroline du Sud et le Tennessee ne *sécessionneront* qu'après l'appel du président Lincoln au recrutement de 75 000 volontaires.

² *Official Records of the Union and Confederate Armies* (ultérieurement référencé sous la mention O.R.), Washington, 1880-1904), Series IV, I, 30, pp. 322, 197.

manquera pas de leur formuler. Pike était un avocat, écrivain et journaliste qui s'était taillé une étincelante réputation au sein des Cinq Nations après avoir défendu les intérêts des Creeks et leur avoir fait empocher 140 000 dollars à l'issue de l'action en justice qu'ils avaient récemment intentée contre l'administration américaine.



Trois des quatre délégués texans chargés de convaincre les Chickasaws de s'allier à la Confédération.
De gauche à droite : James Bourland (*Find a Paper*, photo Kyle Littlepage)
James Harrison et John A. Nicholson (Library of Congress).



De gauche à droite : Cyrus Harris, chef de la nation chickasaw (Cyrus Harris Hall Frame) –
Davis Hubbart (Alabama Department of Archives and History) – Albert Pike (National Archives).

Albert Pike va bientôt occuper un rôle majeur au cours de ce récit. Au début du mois de février 1861, ensuite de la visite infructueuse de James Harrison et de ses trois acolytes auprès des Chickasaws, le grand conseil de leur nation frère, celle des Choctaws du chef Allen Wright, émet la prudente déclaration suivante³ :

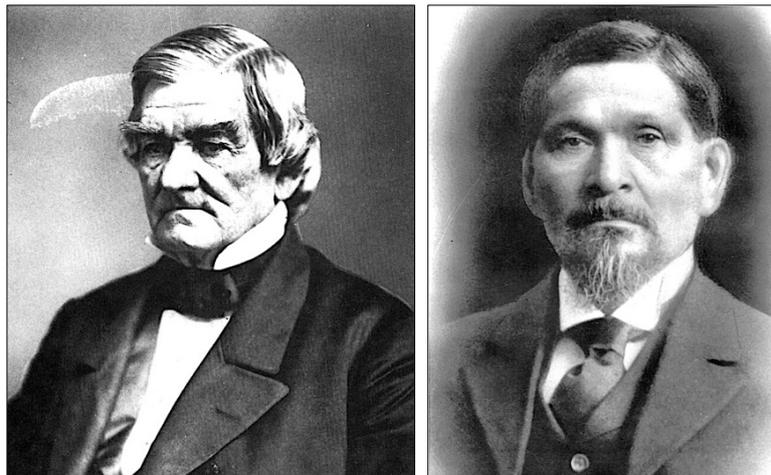
« Dans le cas d'une permanente dissolution de l'Union américaine (...) nous nous laisserons guider par les relations que nous privilégions (...) celles qui nous lient indissociablement (...) à la destinée des États sudistes sur lesquels, nous en sommes certains, nous pouvons compter pour garantir nos droits et nos libertés, pour défendre nos biens immeubles et pour nous assurer de nombreuses démarches d'amitié, de bons conseils et de soutiens matériels ».

³ Trickett D., *The Civil War in Indian Territory 1861-1862*, pp. 315-6, *Chronicles of Oklahoma*, vol. 17-3, 1939 ; Abel A.H., *The American Indian as Slaveholder and Secessionist*, Cleveland, 1915, pp. 68-9, 88 ; O.R. Series I, 1, p. 682 ; IV, 1, pp. 323-5.

Chez les Cherokees, on surveille comme le lait sur le feu le tohu-bohu qui secoue de plus en plus leurs voisins et frères de race car le 12 février 1861, John Ross, le chef des Cherokees, dicte les directives suivantes aux membres de son grand conseil :

« Gardez-vous de tout mouvement prématuré (...) Si l'avis de notre conseil est sollicité, attendons que celui-ci le formule mais, quelles que soient les circonstances, nous devons faire confiance aux États-Unis en ce qui concerne le règlement de ses obligations financières à notre égard. »

Quant aux Creeks et aux Séminoles, eux aussi ont décidé de ne rien décider dans la mesure où leur objectif immédiat est de maintenir, vis-à-vis de Washington, une attitude conciliable avec la sauvegarde du versement de leurs annuités. En revanche, James Harrison et les délégués texans dont nous venons de parler avaient entamé des pourparlers secrets avec le clan de la famille McIntosh pour influencer à bas bruit le grand conseil creek en faveur des sécessionnistes. Les McIntosh, étaient des fervents esclavagistes issus d'une femme creek et d'un riche planteur écossais. Comme cette famille avait acquis une incontestable autorité au sein de sa nation, elle convainquit aisément Motey Kinnard, le grand chef des Creeks, de persuader les quatre autres nations du Territoire Indien de se rencontrer le 8 avril 1861 au Creek Council Grounds (siège du grand conseil creek, carte 1, p. 6 dans la nation Creek) pour ajuster leur positionnement politico-militaire par rapport aux divorcés américains.



John Ross, chef de la nation cherokee en 1861 (National Archives) et Motey Kinnard, chef de la nation creek en 1861 (*Find a Grave*, photo Dwayne Hayden).

Dans le même temps, la délégation texane avait tenté de s'instiller dans le fruit cherokee, mais elle n'apprécia pas vraiment l'accueil qu'on lui réserva :

« Le chef John Ross nous reçut très courtoisement mais sans cordialité (...) Il était méfiant et il nous tint un langage très diplomatique. Sa position fut la même que celle du président Lincoln lors de son discours inaugural : *tant que l'Union n'est pas dissolue, contentons-nous d'ignorer le gouvernement sudiste.* »

Le 8 avril, les Choctaws et les Chickasaws ne participent pas la convention prévue par les dignitaires des Cinq Nations, mais ce n'était pas de leur faute car leurs déplacements avaient été bloqués par la soudaine crue des principaux cours d'eau de la région. Néanmoins, James Harrison, le chef de la délégation texane, s'exprima

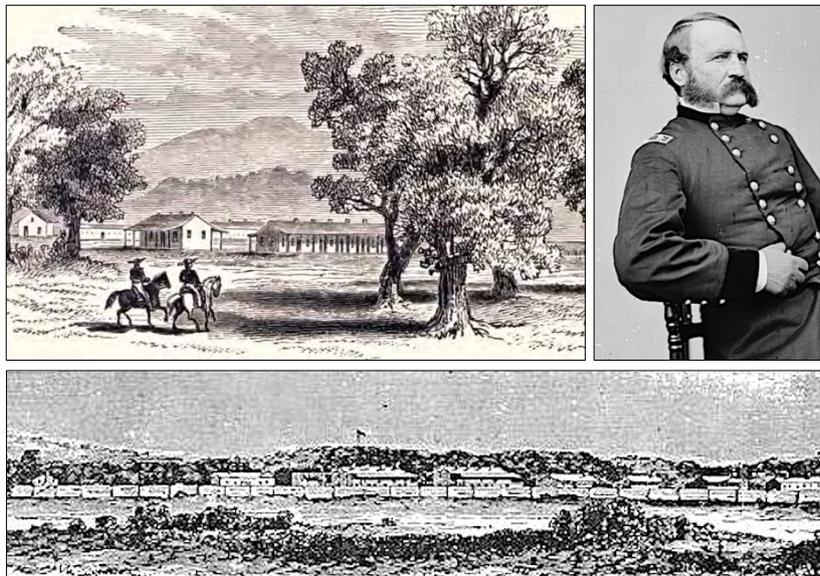
longuement devant un comité de Creeks, de Cherokee et de Séminoles qui, selon lui, les accueillirent cordialement. Persuadé qu'il avait séduit son auditoire, Harrison écrivit : *je suis convaincu que les Creeks sont tous des partisans du Sud et, quand ce sera nécessaire, leurs actes démontreront leur attachement à notre cause*. Mais comme le dit la chanson, ce n'était encore que *paroles* et seulement *paroles*⁴.

Le 10 avril 1861, Lincoln émet son appel à 75 000 volontaires pour réduire le conflit que les Sudistes venaient d'entamer en bombardant le Fort Sumter qui avait été bâti sur son îlot de 50 hectares pour protéger la baie de Charleston. Après avoir négocié l'achat de cet îlot à la Caroline du Sud, le ministère fédéral de la Guerre en avait obtenu les titres de propriété en novembre 1841. Cette réflexion conforte donc l'allégation selon laquelle c'est l'orgueil sudiste qui généra la plus coûteuse des guerres américaines.

Pour suivre le début de ce conflit en Territoire Indien, il convient de procéder à l'état des lieux des effectifs fédéraux en cette région. En avril 1861, il n'y avait que trois gros postes militaires (positionnés dans la partie inférieure de la carte 1, p. 6) :

1. Fort Washita, dans le sud-est du territoire des Chickasaws : deux escadrons (l'équivalent de compagnies dans la cavalerie américaine) du 1st U.S. Cavalry.
2. Fort Arbuckle, au cœur du territoire chickasaw, à 90 kilomètres de Fort Washita : deux escadrons du 1st U.S. Cavalry et une compagnie du 1st U.S. Infantry.
3. Fort Cobb chez les Choctaws, à 240 kilomètres au nord-ouest de Fort Arbuckle : quatre compagnies du 1st US Infantry. Ce fort « gérait » la parcelle occidentale du territoire des Choctaws, qui avait été dévolue aux Indiens « non-civilisés ».

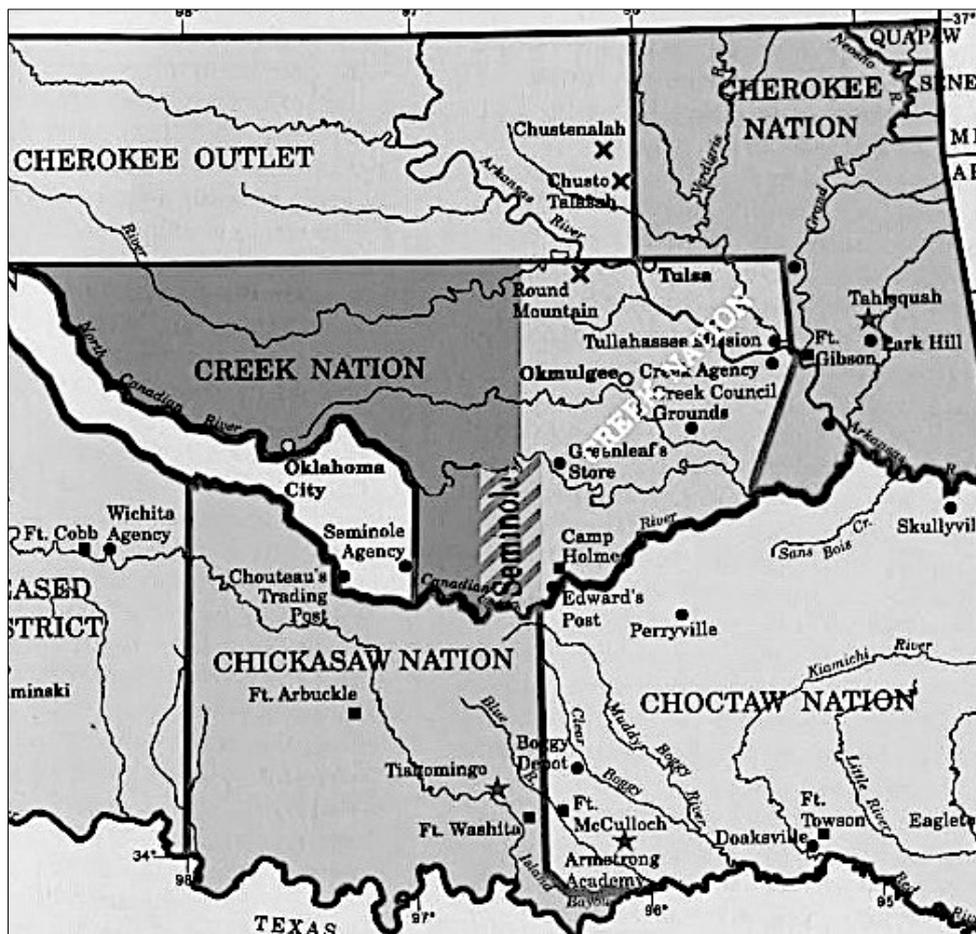
Le lieutenant-colonel William H. Emory commandait les quatre compagnies du 1st U.S. Infantry, cantonnées à Fort Cobb. Le 13 mars 1861, tandis qu'il effectue une mission à Washington, il reçoit l'ordre de regagner son fort pour pouvoir y ancrer un contre-feu contre les éventuels dissidents sudistes du Texas et de l'Arkansas. Il est sur le point de quitter Washington lorsque le commandant du fort Washita télégraphie au ministre de la Guerre qu'il subodore une attaque imminente de la part des Texans.



Fort Washita, ca. 1860 (Oklahoma Historical Society) – William H. Emory (National Archives)
 Croquis de Fort Arbuckle, ca. 1860 (Lossing L.J., *Pictorial History of the Civil War*, 1866).

⁴ O.R., Series IV, pp. 324-5 ; Trickett, op. cit. p. 317 ; Wardell M.L., *A Political History of the Cherokee Nation*, Norman, U. of Oklahoma Press, 1938, p. 124.

Dès que cette alerte lui parvient à Washington, l'adjudant-général de l'armée fédérale annule la précédente mission du colonel Emory et le renvoie à Fort Cobb (à gauche dans le bas de la carte ci-après) pour y reprendre la commandement de sa garnison. Dans le même temps et depuis St. Louis (Missouri), le chef du département de l'Ouest expédie un message au commandant de Fort Arbuckle l'enjoignant de transférer sa compagnie d'infanterie à Fort Washita (à 90 km de Fort Arbuckle) mais aussi d'aviser Emory (à Fort Cobb) de leur nouvelle situation. En plus de son ordre de regagner son fort, Emory reçoit carte blanche pour agir au mieux selon son jugement en cas de circonstances imprévues. En substance, sa mission consiste à concentrer, à Fort Washita, tous les troupes fédérale du Territoire Indien *sauf si leur sauvegarde et les intérêts des États-Unis exigent que celui-ci (Emory) prenne des dispositions contraires*. La politique prend parfois des chemins peu diligents car quelques jours plus tard, un courrier militaire avise Emory qu'en dernier ressort et sur requête du sénateur Burton M. Mitchell de l'Arkansas, le ministère de la Guerre a ordonné de maintenir, à tout hasard, une compagnie de soldats réguliers à Fort Cobb. La politique n'est pas la seule à handicaper la mission d'Emory car, dans la région, la crue de la rivière Arkansas obère temporairement son franchissement. Pour regagner le temps perdu par cette incongruité météorologique, Emory envoie le messenger suivant au commandant de Fort Arbuckle : *transférez vos hommes à Fort Washita, mais si la place risque d'être capturée, rejoignez-moi avec tous vos hommes*.



Carte 1 : Les Cinq Nations du Territoire Indien en 1860. Seulement certains des sites mentionnés sur cette carte sont repris dans notre texte (*Map and History of Oklahoma County, 1830-1900*, Pinterest).

Le 6 avril, peu après son entrée à Fort Smith, en Arkansas (voir carte 2, p. 35), et avant même qu'il ait parfaitement jaugé la situation militaire en Territoire Indien, le colonel Emory ordonne à son confrère de tenir Fort Cobb avec deux de ses compagnies et, dans le même temps, d'expédier ses deux autres compagnies à Fort Washita jusqu'à réception d'un éventuel contrordre. Comme le commandant de Fort Washita avait autorisé les Indiens placés dans son orbite à s'infiltrer dans celui de sa garnison, cette permissivité est solidement rejetée par Elias Rector, le surintendant confédéré des Indiens en question. Ce ne sont pas des citoyens anglo-saxons qui ont allumé la réaction de Rector car celle-ci émane de certains membres des Cinq Nations civilisées. En effet, les caciques des Choctaws et des Chickasaws qui ont vigoureusement contesté l'éventuel transit des Indiens de Fort Washita sur leur territoire car ils craignaient de voir se déverser des flots *d'Indiens sauvages* dans leur mode de vie bien calibré. Matthew Leeper, l'agent de ces Indiens sauvages, ne réussit pas à faire annuler ces mesures qui écorchaient ceux qui voulaient squatter les terres chickasaws.

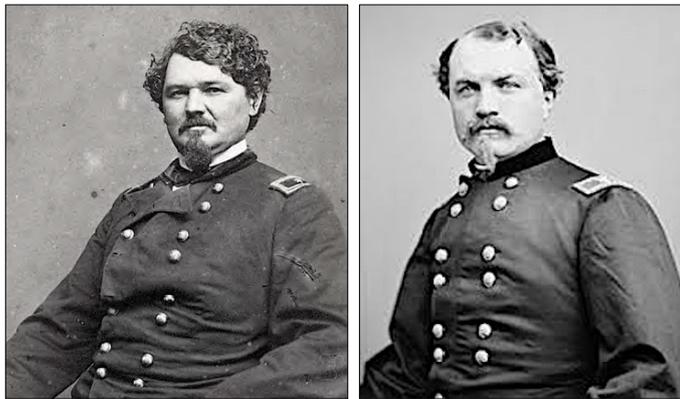
Ceux qui n'ont pas lu mon livre *Les Guerres Indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique* ignorent peut-être ce qu'était le *Leased District* (District Loué) et ses implications militaires et administratives. Les Choctaws et les Chickasaws occupaient le sud-ouest du Territoire Indien depuis 1833. En 1855, ils négocièrent avec le gouvernement américain la location d'une section de leur domaine territorial, comprise entre la rivière Rouge et la Canadian (voir carte 1, p. 6). Pour cette location à durée indéterminée, ces deux nations percurent respectivement 600 000 et 200 000 dollars de l'époque. C'est donc sur cette section naturellement intitulée *District Loué* que Washington entreprit de regrouper les reliquats des ethnies différentes dont les campements saisonniers squattaient le Territoire Indien. Dès lors, la protection et la police de cette zone particulière incombaient plus particulièrement à la garnison de Fort Cobb qui, nous pouvons en rire, se composait de quatre compagnies d'infanterie missionnées pour superviser les déplacements les « cheveu-légers » indiens !

Revenons au colonel Emory et à ses problèmes : il ne perd pas son temps à écouter les doléances de Matthew Leeper (l'agent des Indiens du *Leased District*) parce qu'il a de plus prégnants fers au feu, notamment les messages des officiers de Fort Smith, qui supplient Emory de ne pas abandonner Fort Arbuckle aux sécessionnistes ! Le 13 avril 1861 (au lendemain du bombardement de Fort Sumter), Emory boucle un rapport dans lequel il émet ses inquiétudes sur la fiabilité de certains de ses officiers : *Ensuite des dernières nouvelles que nos connaissons, écrit-il, la position des officiers originaires du Sud et qui sont à mon service, est devenue extrêmement embarrassante*. Dans ce même courrier, Emory peaufine son argumentation en faveur des décisions radicales que le contexte politique va peut-être le contraindre d'imposer :

« Si ces mesures ne vous conviennent pas, je suis prêt à démissionner. Je vous suggère respectueusement de réaliser qu'à ce jour, aucun gouvernement a tenu une politique qui consiste à utiliser des officiers à opérer malgré eux contre une partie de leur pays. »

Emory est bien placé pour aborder ce sujet périlleux car lui-même est originaire du Maryland, un État qui recelait une partie de sa population, minoritaire il est vrai, mais farouchement imbibée par les théories esclavagistes. Les inquiétudes militaires d'Emory se justifient absolument car à Washington et dans le contexte politique du printemps 1861, le haut commandement fédéral doit absolument revoir son opus

operandi en Territoire Indien car la situation des troupes fédérales dans cette zone est sur le point de devenir intenable. En effet, comme à une pareille distance de leurs points de portance, les unités unionistes ne peuvent plus être ravitaillées en munitions et en vivres, Edward D. Townsend, l'adjudant-général de l'armée fédérale, doit donc rédiger de nouveaux ordres au colonel Emory. Ceux-ci sont donc commis à un talentueux lieutenant, un certain William W. Averell qui émergeait d'une blessure causée par les Apaches du Nouveau-Mexique. Pourquoi cet homme ? Pour répondre à cette question, nous devrions digresser dans un long article sur la disponibilité des cadres de l'armée à ce moment-là ainsi que sur ses moyens de communications dans des zones non servies par le télégraphe⁵. Le 17 avril 1861, ce vaillant officier - en vêtements civils pour ne pas éveiller l'attention de la cinquième colonne confédérée - émerge furtivement hors du train qui a son terminus à Rolla (Missouri) où il s'embarque sur la diligence programmée pour Fort Smith (carte 2, p. 35). Cette localité tintinnabulait d'une palpable agitation depuis l'arrivée des premières troupes confédérées et du retrait précipité des deux compagnies du 1st U.S. Cavalry du capitaine Samuel D. Sturgis.



Les futurs généraux Samuel D. Sturgis et William W. Averell (National Archives).

Adoptant le look d'un quidam couleur muraille pour ne pas attirer l'attention de la population locale, le capitaine William W. Averell achète un cheval et sa sellerie puis entame les 390 kilomètres qui le séparent de Fort Arbuckle. En vérité tout conspire à lui nuire car dès le départ il doit lutter avec sa monture insuffisamment débourrée pour l'obliger à traverser la rivière Poteau en crue, un épisode au cours duquel il immole son pardessus et le gros de son fournement. À une trentaine de kilomètres de Fort Smith, il se heurte à la bifurcation de deux pistes dénuées d'indications. Alors, se fiant aux fortes empreintes récemment forgées par les fers militaires de la troupe du capitaine Sturgis, Averell s'emmanche dans la bonne direction, celle qui le mène à Fort Arbuckle. Le diable s'était habillé en texan car, peu après, il perçoit le nuage de poussière que forment des cavaliers qui semblent cingler dans sa direction. Ne sachant pas si c'est lui qui est l'objet de leur vélocité, Averell s'enfonce dans les bois car, même si cela va le ralentir, ses présumés poursuivants perdront encore plus de temps à retrouver ses empreintes. Lorsqu'il discerne un autre groupe des Texans, il s'en écarte une seconde fois avec l'adresse de maître Renard qui fait un pied de nez à la meute qui le talonne.

Dans un hameau à une soixantaine de kilomètres de Fort Arbuckle, un fermier lui révèle que sa garnison venait de l'évacuer pour gagner Fort Washita, à 125 kilomètres

⁵ Ces phases de l'évolution du climat politique et militaire en Territoire Indien en mars et au début avril 1861 sont issues de *Civil War in Indian Territory, 1861* de D. Trickett, op. cit., pp. 318-20.

plus loin (voir carte 1, p. 6). Pas du tout décontenancé par ce contretemps, Averell achète une monture fraîche au fermier en question puis embauche un guide indien. Notre Ulysse fédéral n'a pas encore clôturé son périple en direction de Fort Arbuckle car un orage assorti de pluies diluviennes détournent le guide indien de sa piste tandis qu'Averell perd de vue non seulement sa piste mais aussi son Indien. Il raconta qu'après avoir traversé la rivière Big Blue à la nage : *il attacha son cheval à l'un de ses étriers puis il roula son bras au travers de l'autre étrier avant de l'écraser mort de fatigue jusqu'au lendemain*. C'est son Indien qui le retrouve au matin et qui le réveille en lui expliquant qu'ils ont échoué à deux pas de la route qui aboutit à Fort Arbuckle, à une quinzaine de kilomètres plus loin. Ils n'en ont parcouru que neuf lorsqu'ils s'enchaînent sur la troupe du colonel Emory qui elle aussi cheminait vers Fort Arbuckle. Averell lui délivre aussitôt les fameuses dépêches secrètes rédigées par l'adjutant-général Edward D. Townsend. Même si elles se limitent à quelques pages, celles-ci ordonnent à Emory d'évacuer le Territoire Indien et de regrouper toutes ses compagnies dans le puissant Fort Leavenworth, au Kansas⁶.

Dans son article *the Civil War in Indian Territory*, Dean Trickett, historien à l'Oklahoma Historical Society, décortique cet épisode :

« Dans leur résumé des principaux événements de cette courte période, les *Official Records* situent au 16 avril 1861 l'évacuation du Fort Washita. C'est une erreur car la dépêche que le colonel Emory rédige le 18 avril est inscrite sous la mention *sur la route de Fort Washita*. Le capitaine Samuel D. Sturgis mentionne qu'il évacua Fort Smith le 23 avril et qu'il arriva à Fort Washita le 30 avril. D'après le récit du lieutenant Averell, celui-ci aurait remis les ordres secret de l'adjutant-général Edward D. Townsend au colonel Emory le 2 mai. Or, ce dernier lui apprit que l'ennemi avait occupé Fort Washita la veille. Nous savons aussi que, dans son rapport, Emory écrivit qu'Averell lui livra ses documents lorsqu'il se trouvait à deux jours de marches de Fort Washita. Il est donc probable que le lieutenant-colonel Emory quitta ce fort le 30 avril et que le colonel William C. Young de la milice texane l'occupa le lendemain avec son régiment⁷. »

À huit kilomètres de Fort Arbuckle, Emory est rejoint par la garnison de ce poste et, le 4 mai, ils marchent de conserve sur Fort Cobb situé en amont de leur position sur la rivière Washita (carte 1 p. 6). Le lendemain, les cavaliers texans du colonel Young les serrent de près et même de trop près car les quelques hommes de leur avant-garde sont capturés par l'arrière garde d'Emory qui ordonne de les désarmer mais de les relâcher aussitôt parce qu'ils reviendraient encombrants dans son exode sur ce qui deviendra la *Chisholm Trail* après la guerre. Lorsque, le 31 mai 1861, les onze compagnies d'Emory rompent enfin leurs rangs à Fort Leavenworth, elles n'ont perdu que deux déserteurs mais il ne leur manque aucun paquetage aucun chevaux ni même une mule.

Au cours de ces deux mois qui dérivèrent vers de funestes événements, John Ross se débat pour sauvegarder la neutralité de ses Cherokees car il redoute la conclusion d'une alliance militaire avec les Confédérés. Ces épousailles contre nature pouvaient

⁶ O.R., Series I, I, p. 649 ; I, IV, pp. 98, 359 ; Trickett, op. cit., pp. 320-21 ; Edwards W. *The Prairie Was on Fire: Eyewitness Accounts of the Civil War in Indian Territory*, pp. 1-2, Oklahoma Historical Society, 2001 ; Rochette P.A., *Bourland in Indian Territory during the Civil War*, vol. 2, pp. 358-9, Broken Arrow, 2004.

⁷ O.R., Series I, I, pp. 648, 650, 667-8 ; I, LIII, pp. 494-6 ; Trickett, op. cit., p. 321 ; Abel, op. cit. pp. 100-2.

maturer la scission interne qui taraudait les Cherokees depuis leur expulsion de leurs terres ancestrales en Kentucky, en Tennessee, en Géorgie et en Caroline du Nord. Dans l'une de ses lettres à son ministre de la Guerre en 1861, Albert Pike (l'avocat des Indiens, dont nous avons déjà parlé) ausculte la sclérose qui ronge les Cherokees :

« Depuis 1835, la nation cherokee comporte deux clans qui se haïssent. Le traité conclu cette année avec la Confédération a été signé par des Cherokees qui n'avaient pas été mandatés pour accomplir cette démarche et il a été signé non seulement contre la volonté d'une large majorité de la nation mais aussi envers et contre son chef, John Ross. En 1839, les membres des familles Ridge, Boudinot et consorts, c'est-à-dire les principaux signataires dudit traité, furent assassinés (...) et la scission (au sein de ce peuple) est toujours aussi féroce qu'il y a vingt ans. La plupart des Cherokees non métissés sont des prosélytes de Ross et beaucoup d'entre eux (...) défendent l'idéologie du Nord (...) Quant aux sang-mêlé ou *Indiens blancs* (comme ils s'appellent eux-mêmes) la majorité d'entre eux sont pour la Confédération⁸. »

La posture de John Ross devient de plus en plus cintrée à la fois par ses contestataires de l'intérieur que par son voisin immédiat, en l'occurrence l'État de l'Arkansas. Le 28 janvier 1861, dans le but de séduire la nation cherokee, le gouverneur de cet État, Henry M. Rector, avait écrit à Ross que, le 4 mars prochain, l'Arkansas allait probablement faire sécession et que, dans le cas, la nation cherokee aura alors à résoudre ce qui deviendra le point nodal de sa politique :

« Il est clair que le Territoire Indien situé à l'ouest de l'Arkansas sera considéré par la nouvelle administration de M. Lincoln comme une terre vierge destinée aux théories abolitionnistes des partisans du sol libre et des institutions bancaires. »

Cette missive, le gouverneur Rector ne s'est pas risqué à l'envoyer par les services postaux ordinaires pour des raisons obvies et il a confié au lieutenant-colonel confédéré J.J. Gaines la mission de la remettre en mains propres à Ross. Pour accomplir cette mission, Gaines reçoit une lettre d'accréditation signée par Elias Rector, le récent chef de la *Southern Superintendency*⁹ des Affaires indiennes mais aussi le cousin germain d'Henry M. Rector, le gouverneur de l'Arkansas. Sur ces entrefaites, la mission secrète du colonel Gaines avait vogué de tepees en salons pour finir par se poser dans l'antichambre d'A.B. Greenwood, le commissaire fédéral aux Affaires indiennes.

⁸ O.R., Series IV, I, p. 359.

⁹ En 1851, le gouvernement américain crée la *Southern Superintendency* un nouveau service fédéral formé au sein de l'Office fédéral des Affaires indiennes. La compétence de ladite *Southern Superintendance* s'exerçait notamment dans la gestion administrative et militaire des territoires occupés par les Cinq Nations civilisées. Depuis bien avant la guerre de Sécession, cette surintendance était définie comme « sudiste » parce qu'elle se trouvait sous la Madison-Dixon Line (36°30) qui marquait la limite méridionale des États libres avec les États esclavagistes. En 1853, la *Southern Superintendance* des Affaires indiennes prend ses quartiers à Fort Smith (Arkansas). En 1859, son surintendant ordonne de transférer à l'agence Wichita (sise en Territoire Indien) la gestion des survivants des bandes de Caddos, d'Anadarkos, de Wacos, de Tonkawas, d'Hanais, de Kichais, de Tawakonis, de Delawares, de Shawnees et de quelques bandes de Comanches et de Wichitas. Sous le régime fédéral, c'est-à-dire jusqu'aux sécessions des États esclavagistes, l'office de la *Southern Superintendency of Indian Affairs* se tient à Fort Smith (Arkansas). Après la sécession du Texas et de l'Arkansas, la *Southern Superintendency* et la plupart de ses employés sudistes conservent leur poste dans la nouvelle administration (devenue confédérée) qui s'intitule désormais *Arkansas Superintendency* et qui se révèle une copie quasiment linéaire de l'ancienne surintendance fédérale (*Records of the Southern Superintendency of Indian Affairs 1832-1870*, Number M-640, National Archives, 1966).

Constatant que l'irruption politico-épistolaire du gouverneur de l'Arkansas s'inscrivait carrément dans une violation de la législation en cours, Greenwood expédie un message télégraphique à l'agent fédéral de la nation cherokee, un certain Robert J. Cowart, pour lui décrire les manœuvres en coulisse du colonel Gaines. Comme le sieur Cowart jouait en douce les *Back Streets* en faveur des Confédérés, celui-ci entame une très personnelle *Journée des Dupes* en diluant le message de Greenwood dans une pléthore d'annotations anodines. Comme le colonel Gaines n'était pas un poussif rond-de-cuir, il écrit secrètement à John Ross pour lui révéler les strates de ce complot qui vise à lui forcer la main. Ross répond alors au gouverneur Rector de l'Arkansas par des propos qui survolent les objectifs de son correspondant. Par des phrases mesurées mais énergiques, il se contente de déplorer les sécessions récemment promulguées par son proche État voisin tout en appelant à la divine providence pour démêler le vrai du faux sur les récentes rumeurs et en persistant à rappeler que son voisinage avec l'Arkansas n'est pas susceptible pas d'amender les stipulations du traité qui lie ses Cherokees aux États-Unis. En outre, Ross souligne la surprise qu'il ressentit à la lecture de certaines des menaces qui sont à peine effleurées dans la missive de son interlocuteur¹⁰ :

« Je suis certain que dans la nation cherokee, ses travailleurs seraient désagréablement surpris en apprenant qu'ils doivent s'attendre à ce que leur nation se transforme en des lieux où les théories abolitionnistes font flores. Vous pouvez donc vous rassurer sur le fait que le peuple cherokee ne tolèrera jamais la propagation d'un concept aussi infect que l'abolition de l'esclavage sur son sol ».

Ces propos de Ross sont à l'aune de son statut social car en 1860 il figurait en *pole position* sur la liste des 384 planteurs cherokees qui possédaient des esclaves noirs. En dépit de cette matérialité, les entrefilets de la presse du Territoire Indien crucifient les vocalises du missionnaire baptiste Evan Jones et de son fils John B. Jones qui, jusqu'aux premiers jours de la guerre, militaient pour le suppression de l'esclavage des Noirs au sein des Cinq Nations. Comme les ennemis de mes ennemis sont mes amis, les deux Jones cultivaient donc une relative osmose avec le *Keetowah* (Night-Hawk) une organisation clanique dont les adeptes étaient surnommés les *Pins Indians* parce qu'avant la guerre et au cours de celle-ci, ils arboraient un insigne (*pin*) spécifique qui traduisait leur exécration des mœurs et usages de la société des sang-mêlé cherokees et par conséquent de leurs tuteurs sudistes. Comme les prestations militaires des *Pins Indians* et de leurs supplétifs vont devenir une matière extrêmement vivante dans les quatre années de guerre en Territoire Indien, les lecteurs interpellés par cette temporaire inflexion d'une partie de la société cherokee seront peut-être tentés de consulter l'ouvrage de Patrick Minges (publié sur le Net) *The Keetowah Society and the Advocation of Religious Nationalism in the Cherokee Nation, 1855-1867*.

Dans l'entretemps et à l'exception de la brève démarche du commissaire texan J.J. Gaines au début de mars 1861, John Ross connaît un calme diplomatique de près de deux mois et, de surcroît, l'Arkansas ne quitta l'Union que le 6 mai 1861. En outre et afin de séduire au plus vite les Cinq Nations, la convention de sécession de l'Arkansas se garde bien de saisir les fonds fédéraux qui sont destinés aux Indiens et qui se trouvent entre les mains d'Elias Rector (le surintendant des Affaires indiennes)

¹⁰ O.R., Series I, I, pp. 683-4 ; I, XIII, p. 491-2 ; Abel, *op. cit.* p. 115 ; Trickett, *op. cit.*, part. I, pp. 322-3.

et de ses agents. La démarche torche lorsqu'on apprend que peu après, ledit Elias Rector se faufile avec dossiers et bagages dans l'administration confédérée¹¹.

Dès que l'Arkansas vote sa sécession, Ross se métamorphose en une cible de choix pour ses voisins sudistes. Des nouvelles questions se posent donc, tant au niveau fédéral qu'à celui de l'Arkansas, sur le choix qui va bientôt s'imposer au chef des Cherokees. Comme le colonel, J.R. Kannady, qui commande la garnison sudiste de Fort Smith (carte 2, p. 35), est en première loge pour tâter les premières effluves de l'ennemi, il prend les devants le 15 mai 1861 pour démasquer les faux-fuyants de John Ross :

« Je vous demande si c'est votre intention de rester fidèle au gouvernement des États-Unis au cours du conflit qui se prépare ou si vous comptez supporter la Confédération sudiste. À votre avis, pensez-vous que le peuple cherokee résistera aux troupes sudistes ou bien les aidera-il à s'opposer à une éventuelle tentative d'invasion de l'Arkansas. En d'autres termes, je souhaiterais savoir si votre peuple serait enclin à soutenir les forces des États-Unis dans l'exécution de leur projet hostile¹². »

Deux jours plus tard, Ross répond au colonel Kannady par un texte académique dans lequel non seulement il souligne la solidité du traité conclu entre son peuple et les États-Unis, mais aussi il conforte son souhait d'éviter aux Cherokees d'être impliqués dans le conflit qui se dessine entre Washington et les États esclavagistes (...)

« Si ce menaçant conflit s'engageait contre un ennemi étranger, comme ce fut le cas dans le passé, les Cherokees n'hésiteraient pas à offrir leur humble collaboration (...) Notre intérêt est d'adopter une position médiane et paisible (...) Ainsi donc, ma volonté actuelle est de ne prendre aucune part dans quoi que ce soit et d'inviter mon peuple à respecter cette position (...) Nous espérons que tous les mouvements militaires, qu'ils soient du Nord ou du Sud, se tiendront à l'extérieur de nos limites territoriales¹³. »

Dans le but d'éluder d'homériques palabres avec les prosélytes des deux camps américains, John Ross fait paraître, le 17 mai 1861, une proclamation de neutralité assortie d'un foulditude de recommandations qui visaient essentiellement à neutraliser les tropismes d'une palanquée de sang-mêlé cherokees qui cherchaient à se faire adouber par l'intelligentsia sécessionniste. Le texte de Ross s'adressait à toutes les oreilles de son peuple, mais sa ligne directrice était de leur faire entendre que c'était la seule manière de protéger les droits qu'ils avaient durement acquis et de préserver leur sol, leurs familles et leurs biens des affres de la guerre. Si Ross pensait qu'en prônant la fortitude, il allait larguer les orages de la guerre, qui flirtaient avec sa nation, nous verrons qu'il ne les musela que pendant quelques mois. La présence de la milice texane au sein de la nation chickasaw et l'occupation du puissant Fort Smith par la milice de l'Arkansas avaient ajouté une strate à la musculation verbale de leurs Démosthène sécessionnistes dans la mesure où elles avaient fragilisé considérablement la confiance des Indiens dans les ressources militaires de l'Oncle Sam. La bien tiède neutralité que les Cinq Nations avaient affichée cours du printemps 1861, vole en éclats lorsque le gouvernement confédéré prend leurs principaux leaders sang-mêlé à bras le corps.

¹¹ O.R. Series IV, I p. 307 ; Trickett, *op. cit.*, part. 1, p. 325.

¹² John Ross Papers, Gilcrease Museum.

¹³ O.R. Series I, XIII pp. 491-4 ; Trickett, *op. cit.*, part. 1, p. 326 ; Abel, *op. cit.*, pp. 125.

Le 21 février 1861, le Congrès provisoire des États confédérés, qui à ce moment-là siège encore à Montgomery (Alabama), avait créé son département de la Guerre qui incluait la gestion de toutes les nations indiennes sises sur son territoire. Au cours de la même séquence, ce Congrès avait décidé de former le Comité des Affaires indiennes qui sera de facto mandaté pour ouvrir des négociations avec les Indiens de son territoire. Quatre jours plus tard, Edward Sparrow de Louisiane (un membre du comité des Affaires indiennes) *propose que son comité soit investi de la mission de déterminer la politique visant à désigner et à appointer des agents dans chacune des tribus voisines de la Confédération*. Le 4 mars 1861, Robert Toombs, le premier des nombreux secrétaires d'État confédérés, ouvre la démarche qui invite théoriquement le président Davis à désigner la personne qui devra entamer des négociations avec les nations indiennes des territoires qui jouxtent l'Arkansas occidental. Albert Pike est désigné comme le chargé d'affaires pour occuper cette fonction car, nous l'avons lu au début de cet article, il s'était taillé une excellente réputation de juriste auprès des leaders des Cinq Nations. Soulignons qu'en plus de partager des liens d'amitié, le personnage et le secrétaire d'État Robert Toombs étaient frères dans la même loge maçonnique.

Le 15 mars 1861, le Congrès provisoire ouvre le Bureau des Affaires Indiennes, l'un des nombreux bureaux du département de la Guerre. La direction de ce service, le président Davis la confie David Hubbard, un diplomate de l'Alabama et, le 17 mai 1861, le Congrès définit la politique qu'il va devoir appliquer dans la gestion de ses Affaires indiennes. L'historien Dean Trickett écrit qu'une copie de ce document aurait été communiquée à Albert Pike pour suite utile, mais cette pièce n'a toujours pas été retrouvée dans les archives des *Official Records of the War of the Rebellion*. Sur ces entrefaites (le 11 mai), ce Congrès avait promu le colonel Ben McCulloch au rang de général de brigade, un grade qui le plaçait à la tête du district formé par le Territoire Indien et l'Arkansas occidental. Le 25 mai 1861, celui-ci s'installe à Fort Smith où l'attendent deux régiments de *Mounted Rifles*¹⁴ du Texas et de l'Arkansas et un régiment d'infanterie louisianaise. En théorie, McCulloch est autorisé à accroître cet effectif à concurrence de deux régiments montés formés par des supplétifs indiens.

Cependant, les bonnes et les moins suaves nouvelles se chevauchent. D'une part, il y a les Choctaws, les Chickasaws et les Creeks qui souhaitent ardemment casser du Yankee mais, d'autre part chez les Cherokees, leurs antagonismes entre leurs sang-mêlé et les autres ont venimeusement desquamé leur nation. Or, en examinant le positionnement de ses troupes, McCulloch constate qu'il vole au-dessus d'un nid de coucous dont la dangerosité de certains appelle à celle des frelons. Si la nation cherokee est celle qui compte le plus grand nombre de guerriers, elle est aussi celle qui est la plus enkystée dans ses dissensions internes. Cet abcès dans le contrôle du domaine territorial confédéré va sérieusement attenté à sa stratégie dans cette région.

Étant l'un de ceux qui n'aiment causer qu'à ceux qui les écoutent en silence, le général Ben McCulloch s'associe à Albert Pike, qui vient de débarquer à Fort Smith, pour que tous deux puissent apprivoiser John Ross au cœur de sa demeure à Park Hill. McCulloch entendait en effet exalter son potentiel militaire pour dissiper la brume politique dans laquelle se terrait l'impalpable chef des Cherokees. Comme McCulloch

¹⁴ Les *Mounted Rifles* américains correspondaient aux dragons de l'armée française jusqu'au début du XX^e siècle. Ils se déplaçaient à cheval, mais combattaient habituellement à pied après avoir confié leurs montures à un pourcentage déterminé des soldats de leur unité. Dans ce texte et pour se différencier des vraies unités de cavalerie, les formations de *Mounted Rifles* sont définies comme « rifles » ou « mounted rifles ».

et Pike ne réussissent pas à extraire Ross de son abstentionnisme vis-à-vis de la cause rebelle, ils opèrent par la bande en planifiant un rendez-vous secret avec Stand Watie et les leaders des Cherokees métissés pour « tordre le bras » de Ross si celui-ci s'incrétait dans son refus de pactiser avec les tuniques grises. Dans une lettre qu'il écrit, le 17 février 1866 (après la fin de la guerre), Pike décrit quand et comment Ross l'accueillit avec McCulloch dans sa maison particulière à Park Hill¹⁵ :

« Lorsque nous avons rencontré M. John Ross, il refusa d'accorder quoi que soit aux États confédérés. Il nous répéta que son intention était de maintenir sa nation dans la neutralité parce que les Cherokees étaient un petit et très faible peuple qui serait ruiné et détruit s'il s'engageait dans la guerre et aussi parce qu'il prendrait une cruelle décision en s'immisçant dans notre combat (...) Nous lui avons répondu que les Cherokees ne pourraient pas rester neutres et nous avons recouru à tous les arguments pour le faire changer d'idée, mais ce fut en vain. Alors le général Ben McCulloch lui certifia qu'il respectera la neutralité des Cherokees et qu'il n'entrera pas dans leur territoire avec ses troupes sauf si cela devenait nécessaire pour en expulser une force fédérale et pour protéger les Cherokees. Le général tint parole car aucune troupe confédérée entra en territoire cherokee tant que les Fédéraux ne l'eurent pas envahi. »

La puissance et l'intérêt des témoignages éclosent souvent quand ils se teintent de contradictions. Retrouvons donc deux des documents qui augurèrent l'imminente descente aux enfers de la nation cherokee et de son principal chef. Nous voulons parler de la missive reprise ci-dessous que le général Ben McCulloch adresse à John Ross le 12 juin 1860 pour le convaincre de traiter avec les États confédérés. À ce courrier, nous attelons la réponse de John Ross, datée du 17 juin¹⁶ :

« Quartier général de la brigade McCulloch, Fort Smith, 12 juin 1861. »

« À son excellence John Ross, chef de la nation cherokee. »

« Ayant été envoyé par mon gouvernement pour prendre le commandement du district comprenant le Territoire Indien et pour le protéger du Nord, je prends la liberté de vous confirmer l'amitié de notre gouvernement et de vous faire savoir que nous souhaitons que les Cherokees et les autres tribus de ce Territoire unissent leur destin avec celui de la Confédération. J'espère que vous, en tant que chef des Cherokees, vous nous rencontrerez avec les mêmes sentiments d'amitié qui me poussent à venir vers vous en vue d'obtenir votre sincère coopération dans notre cause qui lutte contre un peuple qui entend nous priver de nos droits. Il n'entre pas dans mon intention d'intervenir dans vos droits ou dans vos désirs, sauf si de telles circonstances nous y obligent. La neutralité que vous voulez garantir, nous ne la violerons jamais sans un motif grave.

« Cependant, les personnes de votre peuple qui souhaitent servir la Confédération devraient être autorisées à organiser des compagnies de

¹⁵ O.R. Series I, III pp. 587, 590 ; Trickett, *op. cit.*, part. 2, pp. 404-5 ; Thoburn J.B., *The Cherokee Question*, pp. 173-4, vol. 2-2-1924, Chronicles of Oklahoma.

¹⁶ Lemley H.L., *Historic Letters of General Ben McCulloch and Chief John Ross in the Civil War*, pp. 286-7, in vol. 40-3-1962, Chronicles of Oklahoma.

gardes territoriaux pour se défendre eux-mêmes dans l'éventualité d'une invasion par les troupes nordistes. Le cas échéant, ce serait en accord avec les idées que vous avez exprimées et selon lesquelles vous mèneriez vous-même vos hommes au combat dans le cas d'une invasion venant du Nord. Si de telles troupes envahissaient votre territoire depuis le Nord ou si j'apprenais qu'un tel mouvement se préparait, je puis vous assurer que j'entrerais sur votre territoire aussi rapidement que possible. »

« Park Hill, Cherokee Nation, 17 juin 1861 – Ross à McCulloch. »

« Sir,

« J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre de Fort Smith, datée du 12 juin 1861 et dans laquelle vous me faites savoir que le gouvernement des États confédérés vous a envoyé pour prendre le commandement du district englobant le Territoire Indien et pour le protéger d'une invasion par les gens du Nord. Je vous adresse mes profonds remerciements pour vos témoignages d'amitié et je vous prie de savoir que j'en éprouve autant à l'égard de vous même et de votre peuple. En outre, je suis heureux d'apprendre que vous n'entendez pas intervenir dans l'exercice de nos droits et volontés sauf si certaines circonstances vous obligeaient à violer ou à molester notre neutralité sans une bonne raison.

« Quant au conflit qui se dessine entre la Confédération et les États de l'Union, j'ai déjà fait savoir que j'avais déjà signifié que je ne n'entends prendre aucune part dans les événements qui se dessinent. Ce qui m'induit dans ce sens résulte d'un examen de la loi et de la politique, or comme je ne vois aucune raison de remettre celles-ci en cause, j'y adhère sincèrement en espérant que le peuple cherokee suivra mon exemple. Je n'ai trouvé aucune raison d'envisager pourquoi la nation cherokee suivrait un autre chemin que celui dicté par ses traités et appliqué avec sagesse et humanité. Je n'ai aucune plainte à formuler vis-à-vis des uns ou des autres tant qu'ils respectent nos droits. Aussi humbles que soient nos lois et nos tribunaux, ils sont les nôtres et pour nous ils nous semblent aussi sacrés et aussi honorables que ceux de votre peuple.

« Nous n'avons rien fait qui puisse nous impliquer dans votre conflit et je refuse que mon peuple en devienne la victime. Je suis déterminé à ne rien faire qui puisse amener l'un des opposants à trouver un prétexte pour envahir notre sol et bafouer nos droits. Si nous devons être vaincus, mes décisions ne pourront jamais être mises en cause. Les États-Unis se sont engagés à respecter nos droits et j'ai la profonde conviction que leur gouvernement tiendra ses promesses car les droits sacrés pour lesquels votre gouvernement lutte, sont les droits des États à être libres de tout ingérence extérieure.

« Les Cherokees ont donné toutes les assurances de leur sympathie et de leur amitié pour le peuple de l'Arkansas et des autres États de ladite Confédération sudiste sauf si ceux-ci adoptent une attitude hostile envers le gouvernement américain avec qui nous avons conclu des traités et avec lequel nous ne voulons pas nous exposer à subir une nouvelle fois les dommages inhérents à la guerre. Votre requête visant à ce que j'autorise

les membres de notre nation, qui souhaitent se joindre aux Confédérés et à lever des compagnies pour servir comme gardes territoriaux (*home guards*) afin de se défendre d'une invasion par les forces nordistes, est aimablement déclinée car je ne puis pas y consentir pour deux raisons évidentes. La première est que cette décision constituerait une violation de la neutralité des Cherokees et la seconde est qu'un tel dispositif placerait en notre sein des compagnies dont la formation n'a pas été légalement autorisées (par notre Grand Conseil), ce qui enfreindrait notre loi. En outre, cette démarche affûterait nos différends internes et susciterait de sérieuses difficultés au sein du peuple cherokee.

« À ce propos, vous avez mal interprété l'un de mes propos lors de notre entrevue, il y a dix jours. J'espère donc que vous ne m'en voudrez pas de vous en rappeler la teneur. Je vous avais dit que ma position est celle de la neutralité que j'entends maintenir honnêtement. S'il se produisait une invasion étrangère, et quoique je sois âgé, je m'efforcerais de la repousser. Je n'ai mentionné, de la part de l'Union ou de la Confédération, aucune démarche qui menacerait notre sol ou nos droits, parce que je n'en ai remarqué aucune. Cela je ne l'accepterais d'aucune des deux parties. »

En pages 2 et 16, nous avons déjà parlé du commissaire confédéré des Affaires indiennes Davis Hubbart. En marge de la correspondance échangée entre John Ross et le général McCulloch, le sieur Hubbart entend lui aussi recuire le potage destiné aux leaders cherokees en leur adressant un courrier relativement maladroit dans lequel il s'attribue le rôle d'un auguste magister anglo-saxon qui prêche d'éminents conseils au cacique d'une nation mineure. Or Ross appartenait aux géants qui, en quelques lignes bien saisies et bien senties, avaient la capacité de rincer les gasconnades de ce cuistre en col blanc. En revanche, Ross va bientôt être confronté à une plus fine lame, celle d'Albert Pike. Nous mettons en scène ce personnage dès le début de cet article, mais pour mieux le décoder, faufileons rapidement les grands rôles de sa vie dans un catalogue à la Prévert : né en 1809, il se pose en aventurier dilettante au Mexique, enseigne aux gamins de Fort Smith, édite un journal à Little Rock, étudie brièvement le droit mais gagne cependant un procès retentissant et est élu capitaine dans une compagnie de volontaires américains qui participent à la guerre contre le Mexique. *Non solum sed etiam*, ce docteur Jekyll se mue également en un excellent poète qui décoiffe la peu effrontée franc-maçonnerie américaine.

Sitôt après son arrivée à Fort Smith, vers la fin mai 1861, Pike requiert le surintendant Rector et son agent indien Douglas H. Cooper, de le seconder dans la gestion de son département. Récemment nommé colonel, Cooper avait été chargé de lever un régiment de Choctaws et de Chickasaws. Dans le même temps, Pike avait conclu neuf traités avec les miettes des ethnies qui squattaient plusieurs parties du Territoire Indien. Le premier de ces traités est signé le 10 juillet 1861 avec les principaux chefs creeks. Après la guerre, Pike prétendit qu'il s'était joué de John Ross :

« En signant ce traité, j'avais indirectement persuadé le chef Opothleyahola de ne pas s'allier aux Confédérés parce qu'il avait envoyé des émissaires dans les autres tribus qui, à Antelope Hills, tenaient un grand conseil au cours duquel ils résolurent de rester neutres. L'objectif de ce conseil était de tirer parti de la guerre entre les Blancs pour constituer

une grande et indépendante nation indienne. Je neutralisais ce projet en traitant avec les sang-mêlé creeks tandis que d'autres chefs creeks (partisans d'Opothleyahola) discutaient à Antelope Hills. Le 12 juillet 1861, je signai un traité avec les Chickasaws et les Choctaws.

Dans ce texte, Pike parle d'un certain Opothleyahola qui va bientôt empoisonner les Confédérés dans cette région. Le 1^{er} août 1861, dans l'Agence Wichita sise près de Fort Cobb dans le Leased District (carte 1 p. 6), Pike conclut un traité avec les Séminoles et, dans les jours qui suivent, trois autres traités se succèdent avec les bandes ou morceaux de tribus de la réserve. Tandis qu'il chemine sur la route qui le mène au Fort Arbuckle, un *deus ex machina* interrompt sa course : il s'agit du neveu de John Ross qui lui remet une enveloppe contenant un message de son oncle. Celui-ci le prie de revenir au plus vite à Tahlequah pour y rediscuter les conditions d'un traité d'alliance avec les Confédérés. Il est vrai que, trois mois plus tôt, Ross avait promis à Pike de convoquer l'assemblée de ses chefs pour discuter de leur positionnement définitif par rapport aux antagonistes américains. En définitive, l'assemblée en question décida de ne rien décider pour conforter sa neutralité en dépit des grondements des sang-mêlé, qui semblaient présager un changement de voilure dans la politique cherokee¹⁷.

En effet, la nomenclatura des sang-mêlé cherokees avait entre-temps reformaté ses plans car le 1^{er} août 1861 elle exerce sur Ross une pression quasiment menaçante qui l'oblige à décréter la convocation d'une nouvelle assemblée populaire pour que celle-ci conforte ou modifie ses précédents décisions au regard de la victoire des Confédérés à la bataille de First Bull Run en Virginie (ou Manassas). Ledit meeting se tient le 21 août à Tahlequah, le chef-lieu de la nation cherokee, et on raconte qu'environ 4 000 Cherokees mâles y auraient assisté. La mouvance anti-Ross et pro-confédérée avait bien mis en scène son pronunciamiento car la majorité de l'assistance (réelle ou fictive) vote à mains levées en faveur de leur adhésion à la Confédération. Ouvrant la session avec un bref discours, Ross ajuste sa nouvelle position politique en admettant que comme la définitive scission des États-Unis lui semble cette fois inévitable, il lui paraît désormais souhaitable que les Cherokees ne soient pas isolés au sein des quatre autres nations indiennes qui avaient déjà signé un traité d'alliance avec les Confédérés. Alors, il conclut en déclarant :

« Le temps est venu d'autoriser le grand Conseil de la nation cherokee à adopter les mesures préliminaires à une alliance avec la Confédération dans les termes les plus honorables et les plus avantageux. »

Ensuite de cette volte-face, Ross fait parvenir au général McCulloch et à Albert Pike une copie de son allocation et de la note stipulant qu'il a chargé le colonel cherokee John Drew de protéger la frontière septentrionale de leur territoire. McCulloch acquiesce à cette démarche de la part de Ross tout en lui signalant qu'entre-temps il avait autorisé Stand Watie à lever un bataillon de *Mounted Rifles*, mais qu'en raison de l'inimitié que se vouent Ross et Watie depuis près de vingt ans, il avait recommandé à ce dernier d'entraîner sa troupe dans le *Cherokee Outlet* (carte 1, p. 6). Cette zone quadrangulaire et peu habitée n'émergeait pas au pouvoir exécutif de Ross¹⁸.

¹⁷ Trickett, *op. cit.*, part. 2, p. 408 ; O.R., Series I, III, p. 574, 585, 593 ; Series IV, I, pp. 360, 426-43 ; 445-66, 548-54 ; Toburn *op. cit.*, pp. 174-5 ; Abel, *op. cit.*, p. 187.

¹⁸ Le 1st Cherokee *Mounted Rifles* de John Drew est le seul régiment indien qui déserta pour servir avec ceux qui restèrent fidèles à l'Union au cours des trois batailles livrées en 1861, in Gaines W.C., *The Confederate*

Quand Albert Pike reçoit l'invitation de Ross à le rencontrer afin d'appropriier les conditions du traité des Cherokees avec les Confédérés, il y répond sur-le-champ. Un an après la fin de guerre, il en décrira les circonstances :

« J'ai accepté la proposition de M. Ross et je lui ai fixé la date de notre rencontre en le priant d'en informer les Quapaws, les Shawnees, les Senecas et les restes de quelques autres tribus pour les inviter à participer à notre débat. Il le fit et, à l'heure que nous avions fixée, je pris la route de Park Hill où devions ratifier les traités. Lorsque j'entrai sur le territoire des Cherokees, j'étais accompagné par une compagnie de cavaliers à la tête desquels je chevauchais. Quant au général McCulloch, il avait choisi de se rendre sur place et sans escorte. Lorsque je fus à la *Creek Agency* (voir carte 1, p. 6, au centre droit du territoire creek), j'ai renvoyé mes hommes et je restai seul sur place jusqu'à la conclusion de notre traité avec les chefs Séminoles. Ensuite, j'ai ordonné de faire hisser les couleurs confédérées. Lorsque je partis pour me rendre dans le camp des Indiens Wichitas, j'emmenai une escorte composée de guerriers creeks et séminoles. Ceux-ci ne me quittèrent que lorsque je me suis posé à Fort Arbuckle (...)

« Depuis ce poste, et accompagné par seulement quatre guerriers, j'ai traversé le territoire de la nation creek pour me rendre à Fort Gibson, au cœur de la nation cherokee, où nous attendaient huit ou neuf des escadrons du régiment cherokee que commandait le colonel Drew. Cette unité se composait majoritairement de Cherokees de pure race, que l'on appelait les *Cherokees Pins* parce qu'ils adhéraient au Keetowah, une société secrète dont ils arboraient l'insigne (*pin* en anglais). Ces cavaliers cherokees nous escortèrent jusqu'à la demeure du chef John Ross à Park Hill. La formation de ce régiment cherokee avait été ordonnée par le Grand Conseil de leur nation, cependant Ross s'était adjudé le droit de choisir ses principaux officiers parmi ses proches.

« Avec ma petite escorte, je dressai mon camp à proximité de la résidence de Ross (...) puis je fis hisser notre drapeau confédéré. Les termes du traité furent l'objet de discussions approfondies. M. Ross avait tenu à me rencontrer tandis que je me dirigeais sur Park Hill et, escorté par son régiment, il m'accueillit chaleureusement par un discours enflammé qui me parut sincère. Le 7 octobre, le jour-même de la signature du traité conclu avec les Cherokees, j'offris un drapeau confédéré au régiment du colonel Drew, sous lequel celui-ci exhorta ses hommes à être fidèles à ses couleurs. Ensuite et à sa demande, j'ai rédigé la déclaration d'indépendance des Cherokees, qui a été imprimée sur leur mémorial.

« À ce moment-là, je ne doutais pas que M. Ross avait sincèrement épousé notre cause. Durant le mois de mai, il nous certifia, au général McCulloch et à moi-même, que si les troupes nordistes envahissaient son territoire, il prendrait la tête des Cherokees pour les repousser. *Autrefois, j'ai déjà porté les armes, prétendit-il, mais en dépit de mon âge avancé, je pourrais encore le faire.* Tandis que nous devisions, les 900 hommes du

colonel Drew se trouvaient à nos côtés. Quant au colonel Stand Watie, il avait presque abandonné son projet de lever un régiment car, à ce moment-là, il avait recruté moins de cent hommes à Tahlequah. Lorsque j'offris son drapeau au colonel Drew, Watie était présent et il serra toutes les mains en souhaitant le rétablissement de l'union au sein de sa nation. »

Entre le 2 et le 4 octobre 1861, chez John Ross à Park Hill et tandis que se mûrissait le traité qui allait être signé par les Cherokees et Pike, ce dernier négocie d'autres traités, notamment avec les Quapaws, les Senecas, les Shawnees et une partie des Great Osages (sur l'angle supérieur droit du territoire cherokee, cartes 1 et 2, pp. 6 et 35)¹⁹. En décembre 1861, le président Davis communiqua lesdits traités à son Congrès. Si les mentions générales contenues dans tous les traités confédérés étaient similaires, la version probatoire de ceux qui impliquaient les Indiens avait été soumise à Robert W. Johnson, le chef des Affaires indiennes du cabinet confédéré :

« Ces traités désignent les États confédérés comme les gardiens de la sécurité de toutes ces tribus et s'engagent à assumer vis-à-vis de celles-ci toutes les obligations contractuelles qui relevaient de Washington²⁰. »



La demeure de John Ross à Park Hill, à la veille de la guerre (Oklahoma Historical Society).
Robert W. Johnson, le président des Affaires indiennes confédérées (Library of Congress).

Quand il diffuse les copies de ce traité chez les membres de son Grand Conseil, John Ross souligne que leur objet était le plus important jamais négocié par son peuple :

« Les Cherokees se trouvent désormais sur de nouvelles bases. Espérons que se disperseront les nuages sous lesquels nous nous trouvons et que nous allons nous diriger vers un avenir plus prospère²¹. »

Pour des raisons que colporte la rumeur, William G. Coffin, le surintendant des Affaires indiennes du gouvernement fédéral, écrit le 2 octobre 1861 à William P. Dole, l'un de ses commissaires du Bureau des Affaires indiennes, que le traité que les Cherokees viennent de conclure avec les Confédérés ne satisfait pas tous les membres de cette nation, notamment ses *Pins* qui vouaient une haine sans fond pour leurs édiles sang-mêlé. Evan Jones, le missionnaire baptiste (dont parlons déjà en page 11 et qui avait été obligé de fuir le territoire cherokee en raison de ses prêches antiesclavagistes),

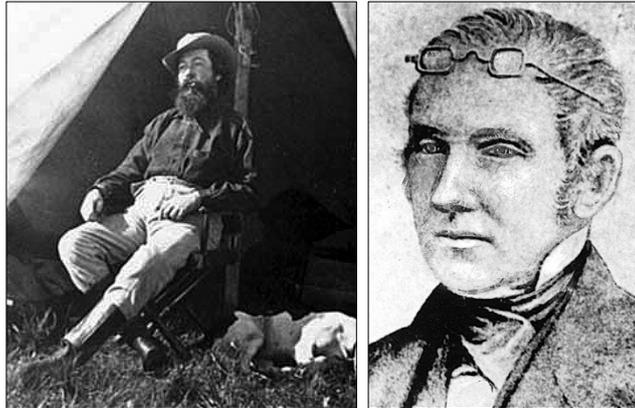
¹⁹ O.R. Series IV, I, 636-58, 669-87.

²⁰ O.R., *ibid.*, p. 785.

²¹ O.R. Series I, XIII, p. 502.

s'était réfugié dans la ville de Lawrence (Kansas) d'où il maintenait ses contacts avec certaines de ses anciennes ouailles cherokees. C'est donc ensuite de ses contacts avec celles-ci que ce missionnaire écrit le 31 octobre 1861 au commissaire Dole :

« Je suis certain que cette malheureuse affaire (le traité avec les Confédérés) se déroula sous la menace d'une troupe armée à laquelle les Cherokees ne purent pas résister. »



William P. Dole, le commissaire du Bureau fédéral des Affaires indiennes (National Archives) – Crayonné (ca. 1860) d'Evan Jones, le missionnaire qui s'enfuit du territoire cherokee en 1860 (Oklahoma Historical Society).

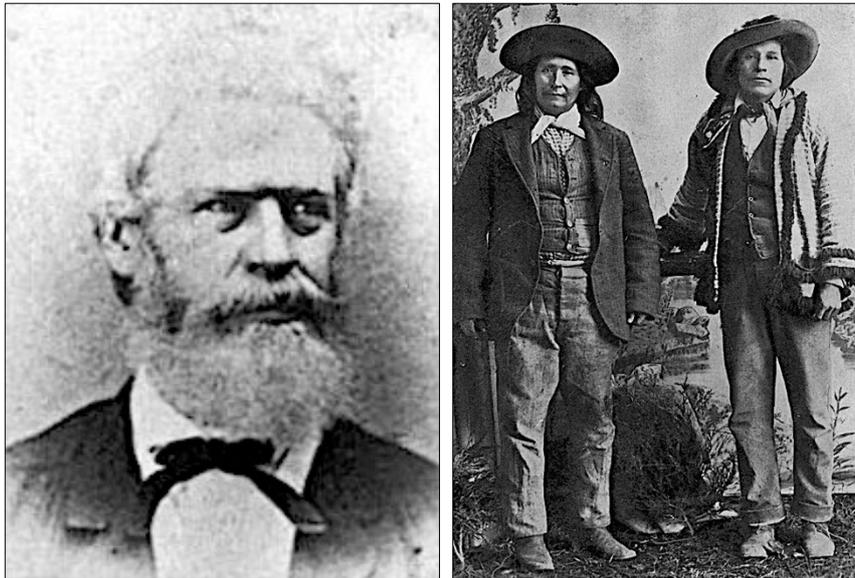
La suite de cet article démontrera que les commentaires du missionnaire Evan Jones sur le fil des Cherokee Pins se vérifieront dans le sang avant l'échéance de cette année 1861. Sachant qu'en 1862 Ross ralliera finalement la cause fédérale, son attitude et son discours du 21 décembre 1861 posent tout de même question :

« Au début du conflit, j'avais pensé que les intérêts du peuple cherokee seraient sauvegardés si nous restions calmes et neutres en ne nous impliquant pas dans ce conflit. Nos relations avec le gouvernement des États-Unis existaient depuis longtemps et nous incitaient à lui conserver son amitié et à rester en paix avec tous ses États. Notre neutralité était avisée aussi longtemps qu'il restait une possibilité de résoudre les difficultés entre les deux parties de l'Union américaine car, dans le cas contraire, tous nos droits risquaient d'être menacés et même de sacrifier notre peuple. Cependant, lorsque nous perdîmes toute espèce de raison d'espérer que l'Union pourrait être maintenue, nous n'eûmes plus à hésiter sur la course que notre nation devait désormais poursuivre. Notre position géographique et la nature de nos institutions domestiques nous alliaient au Sud parce que le développement des événements chez nos voisins ainsi que les objectifs de cette guerre contre les États confédérés nous dictaient où se situaient nos intérêts. »

John Ross naquit en 1790, d'un écossais et d'une métisse cherokee qui possédait une riche plantation de coton. Comme la culture cherokee était et est encore matrilinéaire, tous leurs sang-mêlé, dont forcément John Ross, appartenaient de plein droit à la nation cherokee. Quoiqu'il soit élu chef principal des Cherokees en 1828, il s'oppose néanmoins et farouchement à la minorité des sang-mêlé, qui avait signé, avec la bénédiction du président Andrew Jackson, un traité secret visant au transfert de tous

les Cherokees dans des terres vierges sises à l'ouest du fleuve Mississippi. Ce traité engendra une véritable exécution qui dégénéra en un conflit fratricide entre les sang-mêlé et les Cherokees de pure race. Cette guerre intestine ne prit fin que par l'intervention des forces armées américaines et du président James Polk en 1846²².

Nous avons vu qu'à la fin du mois de mai 1861, en concomitance avec les péripéties relatives à la conclusion des traités entre la Confédération et les Cinq Nations civilisées, Leroy P. Walker, le ministre confédéré de la Guerre, avait autorisé l'ancien agent indien Douglas H. Cooper à lever et à prendre le commandement d'un régiment de *Mounted Rifles*, recruté au sein des Choctaws et des Chickasaws, deux nations frères, pour les protéger des réactions du gouvernement fédéral. Pour conforter cette initiative, le président Davis avait assigné le général Ben McCulloch à la tête du district militaire du Territoire Indien avec trois régiments montés auxquels devaient être adjoints trois régiments de supplétifs indiens recrutés en Territoire indien. Or en été 1861, le général McCulloch ne disposait que du 3^d Texas Cavalry du colonel Elkanah B. Greer et des trois compagnies de *Mounted Rifles* du colonel creek Daniel McIntosh pour empêcher que l'ennemi corrode la neutralité jusque-là affichée par les Cherokees.



Colonel puis brigadier général Douglas H. Cooper (National Archives) – Une paire de Choctaws pendant la guerre ou immédiatement après celle-ci (The Gateway to Oklahoma).

Fin avril 1861, le colonel William C. Young et son régiment de la milice texane avaient pénétré en Territoire Indien pour y sécuriser les forts Washita, Arbuckle et Cobb qui, nous l'avons vu, avaient été évacués par les troupes fédérales du colonel Emory. Contre toute attente, la démarche du colonel texan chiffonne Cyrus Harris (déjà cité en pp. 2-3), le chef des Chickasaws, car celui-ci se réfère à sa déclaration d'indépendance prononcée le 25 mai 1861 pour que ce soient ses guerriers qui occupent les forts plantés sur son territoire. Son objection fait aussitôt mouche car le général Ben McCulloch, le colonel Douglas H. Cooper et Albert Pike ne tiennent pas à se chicaner avec les Chickasaws. La milice du colonel Young est aussitôt rappelée au Texas où, le 2 octobre 1861, elle est incorporée dans l'armée confédérée en tant que 11th Texas Cavalry avant d'être affectée dans la brigade du général McCulloch en Arkansas en

²² noirsain.net/articles.php. Déportation des Cinq Tribus Civilisées en Indian Territory.

même temps que le 6th Texas Cavalry du colonel Barren W. Stone et le 9th Texas Cavalry du colonel William B. Sims. Nous retrouverons bientôt ces trois unités dans les combats qui vont se dérouler en Territoire Indien à la fin de l'année 1861.

*L'implémentation des traités avec les Confédérés*²³

Dans l'ensemble, les traités que les Cinq Nations concluent avec les Confédérés contiennent les mêmes clauses basiques. Ils leur garantissent l'inviolabilité et l'intégrité de leur domaine territorial pour autant qu'ils n'en vendent et qu'ils n'en mettent en location à personne sans l'autorisation du gouvernement confédéré. Sur leur territoire, ces cinq nations sont libres de réserver leur préférence à leurs propres lois tribales pour autant que celles-ci ne contredisent pas la législation confédérée. Aucun État confédéré sera autorisé d'annexer, de louer ou de capter une partie du domaine territorial de ces Indiens ni de tenter d'y instiller un mode de vie anglo-saxon ni d'y traiter des transactions financières ou commerciales sans en avoir obtenu l'autorisation au préalable. Toutes lesdites transactions devront obligatoirement s'inscrire dans celles qui sont confortées par le Congrès confédéré ou que celui-ci n'interdit pas.

Les citoyens blancs qui résident ou qui voyagent en Territoire Indien et qui ne sont pas membres à part entière de l'une des Cinq Nations, ne pourront pas être traduits en justice par l'une de leurs cours. Chaque traité définit avec précision le statut du citoyen domicilié dans les Cinq Nations. Toute personne, Blancs inclus, qui séjourne en permanence sur le territoire de l'une des Cinq Nations est sujette à ses lois et à ses peines pénales sans que les autorités confédérées puissent s'y opposer. Néanmoins, une grande tolérance est consentie aux propriétaires des troupeaux de bovidés qui ne font que transiter. En substance, tout homme de race blanche qui a ou non épousé une Indienne issue de l'une des Cinq Nations et que le Conseil tribal de celle-ci a autorisé à résider en permanence sur son sol a le droit de prendre part aux élections locales. Cette norme s'étend également à tous les autres Indiens qui n'émargent pas aux Cinq Nations, mais qui ont été autorisés à élire domicile sur le territoire de l'une d'entre elles. Cependant, si un clan ou une bande d'Indiens qui n'émargent pas à l'une des Cinq Nations, désire résider durablement sur le territoire de l'une de ces celles-ci, leur requête sera analysée ou rejetée par le Grand Conseil de la nation concernée.

Lors de la conclusion de ces traités, seuls les Choctaws et les Chickasaws projettent de décrocher le statut d'État au sein de la Confédération, mais Richmond leur conseille d'attendre la fin de la guerre pour introduire une requête dans ce sens, qui soit conforme aux conditions fixées par sa Constitution. Pour assurer la fluidité des relations entre les Indiens et l'administration confédérée, les traités adoubent la nécessité de maintenir une agence dans chacune des cinq nations ainsi que les services d'un interprète patenté. Le Grand Conseil de chacune des Cinq Nations était seul compétent pour choisir les fonctionnaires blancs qui s'installeront sur la parcelle dévolue à leur agence. En cas de conflit entre le titulaire de ce poste et le Grand Conseil de la nation dans laquelle il officie, une requête motivée visant au remplacement de la personne incriminée pouvait être introduite auprès du surintendant des Affaires indiennes.

²³ O.R. *ibid.*, pp. 429-57, 465-6, 513-21, 526-7, 669-75, 678-9 ; Abel, *op. cit.*, pp. 166, 172-3, 179 ; Wilson T.P., *Delegates of the Five Civilized Tribes to the Confederate Congress*, in *Chronicles of Oklahoma*, vol. 52-3-1975, pp. 353-4 ; McNeil K., *Confederate Treaties with the Tribes of Indian Territory*, *Chronicles of Oklahoma* vol. 42-4-64, pp. 415-9 ; Trickett, *op. cit.*, vol. 18-2-40, pp. 142-53 ; vol. 18-3-40, pp. 266-80 ; Franks K.A., *Analysis of the Confederate Treaties with the Five Civilized Tribes*, *Chronicles of Oklahoma* vol. 50-4-72, pp. 459-64, 467-9.

En plus d'interdire l'occupation des Cinq Nations par les armées fédérales, les troupes confédérées ont aussi l'obligation de prévenir et de réprimer les raids des tribus hostiles de la *Comancheria*. Si l'armée déchoit dans cette obligation, le Trésor confédéré se trouvera dans l'obligation d'assumer les coûts des dommages que les bandes prédatrices infligeront aux Cinq Nations. En raison de leurs affinités culturelles et linguistiques, les Choctaws et les Chickasaws d'une part et les Creeks et les Séminoles d'autre part peuvent tenir commerce et élire domicile les uns chez les autres et même participer à leurs élections locales sans devoir souscrire à des autorisations spécifiques. Rappelons que les Cherokees émargent au groupe linguistique des Iroquois tandis que les quatre autres nations parlaient la langue des Muskogees.

La servitude forcée des Noirs et les transactions dont ils sont l'objet ne suscitent aucune polémique au sein des Cinq Nations parce que celles-ci les pratiquent depuis plusieurs générations avant leur déportation à l'ouest du fleuve Mississippi (voir notre article *La Déportation des Cinq Nations indiennes civilisées en Oklahoma, 1828-1859*). Les affaires intérieures confédérées n'entrevoient donc pas l'utilité d'interférer dans la gestion locale de cette main-d'œuvre servile par les Cinq Nations, non seulement parce que celle-ci se fonde sur le « Code Noir » édicté par leurs voisins blancs, mais surtout parce qu'elle s'applique avec une rigueur encore plus féroce, sauf chez les Séminoles qui, depuis plus de deux générations, alignaient un pourcentage considérable de mulâtres, même parmi ses chefs.

Dans toutes les affaires judiciaires civiles et pénales, les membres des Cinq Nations sont réputés égaux en droit avec les citoyens blancs. Tous les actes juridiques prononcés et appliqués en Territoire Indien ont donc force loi pour autant qu'ils ne s'opposent pas au droit régalién confédéré qui comprend donc la condamnation des contrefacteurs de fausse monnaie et des agitateurs antiesclavagistes ainsi que l'appréhension de ceux qui tentent d'échapper à la conscription. Deux tribunaux de district doivent être créés : le premier à Boggy Depot, dans la nation choctaw et le second à Tahlequah, le siège de la nation cherokee. Les pouvoirs de ces tribunaux s'exerceront sur toutes les personnes résidant dans leur juridiction, Blancs y compris, et ils auront les compétences d'une cour de Justice itinérante pour tout ce qui concernera l'application des traités conclus avec la Confédération. Ces tribunaux traiteront des différends survenus entre les citoyens locaux et entre ceux-ci et les étrangers pour autant que l'enjeu du contentieux n'excède pas 500 dollars.

Les fonctionnaires, les employés et les officiers de police qui émargeront à ces tribunaux devront résider dans le district où ils exercent leur fonction. Chacune des Cinq Nations aura l'obligation de céder 1,5 kilomètre carré de terrain vierge à l'armée pour y bâtir un fort ainsi que le terrain nécessaire au traçage des routes qui les desservent. Les traités mentionnent aussi le développement de relais pour le courrier et alignent le coût des tarifs postaux à ceux en vigueur dans les autres États confédérés.

À l'instar de l'armée régulière rebelle et de ses milices, les officiers des régiments recrutés au sein des Cinq Nations sont en principe élus par la troupe. Cependant, le Président se réserve le droit de nommer leurs officiers supérieurs. Le nombre d'hommes recrutés par chacune des Cinq Nations sera proportionnel à celui de la population de chacune d'elle. Au départ, l'ensemble de ces unités sera obligatoirement placé sous le commandement d'un général de race blanche choisi par le Président. Ce ne sera pas toujours le cas mais, dans un premier temps, ce poste sera successivement occupé par les généraux Albert Pike et Douglas H. Cooper. À grade égal, les recrues

confédérées de race blanche ou indienne sont censées toucher le même équipement et la même solde. Nous verrons plus loin que les généraux confédérés favoriseront systématiquement leurs unités blanches en détournant pour elles les armes et les uniformes initialement prévus pour leurs unités indiennes.

Les traités habilite aussi les Cinq Nations à désigner, en leur sein, trois représentants qui siègeront au Congrès de la Confédération. Comme ces dignitaires ne ressortissent pas à un État déjà constitué, ils ne jouiront que d'une voix consultative : un délégué pour les Cherokees, un pour les Choctaws et Chickasaws et un pour les Creeks et les Séminoles. Cette répartition est plus ou moins proportionnelle au nombre d'habitants qu'ils représentent : 26 000 pour les Cherokees, 22 350 pour l'association des Choctaws et les Chickasaws et 19 335 pour celle des Creeks et des Séminoles. Pour accéder à ce poste, ces trois délégués devront avoir vingt et un ans accomplis et être des citoyens à part entière de la nation qu'ils représentent. Les Choctaws et Chickasaws conviennent d'une alternance dans la désignation de leur délégué commun : le premier sera un Choctaw, le suivant un Chickasaw et ainsi de suite à tour de rôle. Après avoir consulté les *Messages and Papers of Jefferson Davis*, Paul Wilson (le directeur des *Native American Studies* de la Berkeley University) note que le président confédéré tempéra mal ses viscérales objurgations lorsque conformément aux traités avec les Indiens, il lui fallut accorder, dans son Congrès, trois strapontins consultatifs pour des acteurs politiques métissés. Alors et pour asseoir son a priori, il s'arcboute forcément sur son droit constitutionnel quand il s'agit d'envisager la création d'un État indien :

« Cette démarche serait impolitique et inconstitutionnelle parce qu'elle ne peut pas s'inscrire dans les clauses d'un traité. Seule notre Chambre a le droit de déterminer les pouvoirs des délégués indiens au Congrès. »

Pour s'assurer du support militaire des Cinq Nations, la Confédération promet de leur payer les annuités que leur versaient Washington avant leur sécession. Ces sommes ainsi que les intérêts de leurs bons d'État détenus par des banques sudistes, étaient réservés au développement de l'enseignement public dans les Cinq Nations, à leurs cultures vivrières et à leurs travaux publics. En outre, le gouvernement confédéré s'engage à récupérer, après la guerre et aux dépens du gouvernement fédéral, toutes les allocations que celui-ci n'a pas versées aux Cinq Nations conformément aux traités conclus avant les hostilités. Dans l'immédiat, les Affaires indiennes confédérées promettent donc de « raser gratis » : d'abord en s'engageant à rembourser les frais auxquels les mandataires des Cinq Nations ont été exposés au cours des nombreuses démarches qui précédèrent la conclusion de leurs traités, et ensuite de garantir aux Affaires indiennes le versement de 50 000 dollars pour armer et équiper leurs troupes, cette promesse ne sera jamais tenue²⁴.

La formation des premières unités indiennes de la Confédération²⁵

Le 14 juin, George Hudson, le chef de la nation choctaw, promulgue une ordonnance dans laquelle il requiert tous les hommes âgés de 18 à 45 ans de se préparer à porter les armes. La réponse se révèle très rapide : en plus du recrutement du 1st Choctaw & Chickasaw *Mounted Rifles*, les Choctaws et les Chickasaws lèvent assez de recrues

²⁴ O.R. *ibid.*, pp. 435-8, 457-64, 521-4, 680-5 ; Abel, *op. cit.*, pp. 163-6 ; Franks, *op. cit.* pp. 470-1.

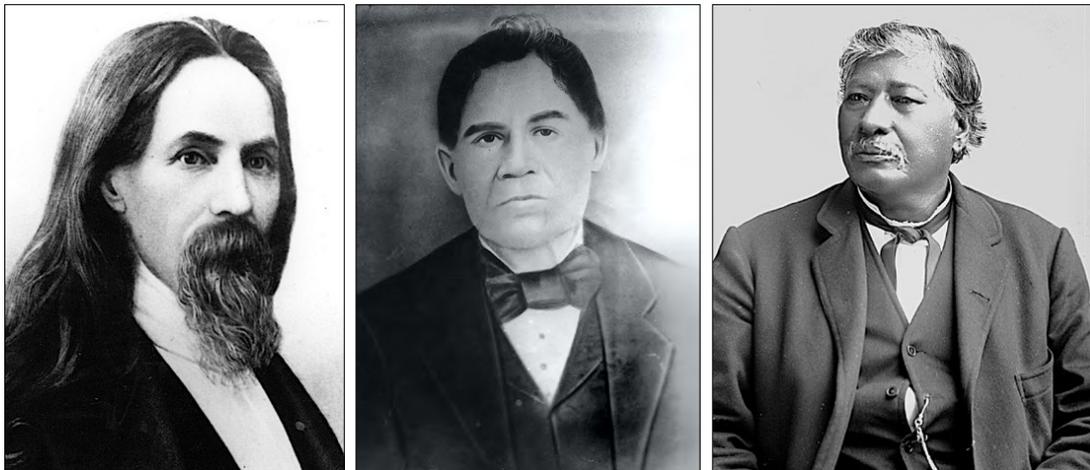
²⁵ Abel, *op. cit.*, pp. 173-5 ; Trickett, *op. cit.*, part. 3, pp. 142-5 ; O.R., Series I, I, p. 653 ; Series I, III, pp. 574-86, 593, 597, 611-5, 620, 623-5, 627-3 ; Series I, IV, pp. 99-100, 108, 144 ; Series I, VIII, p. 720.

supplémentaires pour former un bataillon (un demi-régiment). Le 1^{er} août 1861, le colonel Douglas H. Cooper clôture la formation dudit régiment à Skullyville, une bourgade sise à une vingtaine de kilomètres de Fort Smith (carte 2, p. 35).

Chez les Creeks, les McIntosh étaient une famille de métis, issue d'un émigrant écossais, qui détenait le pouvoir depuis plus de quarante ans et qui, à l'instar des apparatchiks sang-mêlé de la nation cherokee, s'était elle aussi progressivement distanciée du mode de vie de la tranche non-métissée de leur ethnie. Le 1st Creek régiment est formé entre juillet et août 1861 et, sans surprise, c'est le sang-mêlé Daniel N. McIntosh qui en endosse le commandement tandis que son frère puiné, Chilly McIntosh, recruta un bataillon supplémentaire à l'aube de l'hiver de 1861.

Vu leur faible démographie en 1860 (4 900 âmes, femmes, enfants et vieillards compris), les Séminoles ne lèveront qu'un seul bataillon que dirigera leur dernier chef coutumier, un analphabète dont le nom indien se traduisait par John Jumper. Le recrutement de combattants indiens par les Confédérés apparaît comme le moyeu du fonctionnement de leurs traités en période de guerre. En automne 1861, les premières unités indiennes prêtes à opérer sont donc :

- Le 1st Creek & Séminole régiment (dix escadrons) du colonel (sang-mêlé creek) Daniel N. McIntosh.
- Le 1st Choctaw & Chickasaw régiment (dix escadrons) du colonel Douglas H. Cooper.
- Le 1st Cherokee Rifles (douze escadrons) du colonel (sang-mêlé) John Drew.
- Le bataillon de Stand Watie (en cours de formation).



Le colonel Daniel McIntosh et le major Chilly McIntosh qui commandèrent les deux unités creeks formées en 1861 – À Droite : John Jumper, le chef des Séminoles confédérés (Oklahoma Historical Society).

Quant au régiment créé par John Ross, il se mue simplement en *1st Cherokee Mounted Rifles* dès la signature de l'alliance des Cherokees avec la Confédération puisqu'il avait été créé avant la venue d'Albert Pike. En revanche, il ne change pas de tropisme puisque ses hommes sont encore des *Cherokees Pins* adoués par John Ross et allergiques aux canons sociétaux sudistes. Nous reviendrons sur ce détail parce que les *Pins* de ce régiment passeront à l'ennemi à la veille des trois combats qui se dérouleront de novembre à décembre 1861. Jusqu'à ceux-là, les principaux officiers de ce régiment : le colonel John Drew, le lieutenant-colonel William P. Ross (neveu de John Ross) et le major Thomas Pegg (président du Comité national des Cherokees) ne concéderont qu'une fluette allégeance à la cause sudiste. Leur équivocité se démasquera en 1862, quand William Ross et Pegg revêtiront l'uniforme fédéral.



De gauche à droite : John Drew, colonel du 1st Cherokee *Mounted Rifles* et William P. Ross, neveu de John Ross et lieutenant-colonel du régiment de Drew (Oklahoma Historical Society).

Au cours du 3^e trimestre 1861, le ministre confédéré de la guerre, Leroy P. Walker, survole les préparatifs militaires des Cinq Nations avec un optimisme qui collait peu aux réalités du terrain lorsqu'il analyse l'armement du régiment de John Drew :

« Nos agents se sont impliqués activement dans la manufacture de munitions et l'achat d'armement. Lorsque votre régiment (le 1st Cherokee *Mounted Rifles*) aura finalisé l'organisation de ses dix escadrons qui compteront de 64 à 100 hommes qui se sont enrôlés pour douze mois, il sera incorporé dans l'armée confédérée et il recevra ses armes et ses munitions. Les mêmes aménagements sont prévus pour les deux autres régiments (le 1st Creek et le 1st Choctaw & Chickasaw). Les fusils que nous achetons pour ces Indiens sont rayés et ils vous seront livrés à Fort Smith. »

À ces trois régiments (cherokees, creeks et choctaws-chickasaws) une seconde troupe de Cherokees venait d'émerger de son mode veille. Il s'agissait d'une unité carrément antithétique de celle de John Drew parce qu'elle n'affichait que des partisans issus des familles des sang-mêlé qui, depuis deux décennies, ferraillaient avec les aficionados non métissés de John Ross. Le quatuor vedette de ces sang-mêlé positionnait Stand Watie en tête de liste, suivi par James M. Bell (le beau-frère de Watie), Elias C. Boudinot (un cousin de Watie) et William P. Adair (un franc-maçon lié à la famille Watie). Stand Watie avait discrètement entamé le recrutement et l'entraînement de ses recrues près de l'Old Fort Wayne, un vieux fort décati qui était éponyme de la menue bourgade sise en amont de Tahlequah et à l'orée de la frontière avec l'Arkansas. Lorsque cette unité mûrira en un régiment, Thomas F. Taylor et Elias C. Boudinot en seront respectivement les premiers lieutenants-colonels et majors. Ainsi donc, les *Partisan Rangers* de Stand Watie avaient été façonnés dans le même népotisme que celui qui avait structuré le régiment de John Ross. Notons cependant qu'en 1860, un tiers du peuple cherokee émargeait ou adhérait à la mouvance des Watie, des Adair, des Boudinot et de leurs consorts sang-mêlé. Dans sa note du 12 juillet 1861 à Stand Watie, le général McCulloch l'avait du reste gratifié du titre de « colonel » afin de conforter le brevet qu'il venait de lui accorder et qui visait à encourager sa troupe à enchrister les groupes de supposés partisans de l'Union, accusés de pourrir la vie des familles des Cherokees confédérés²⁶.

²⁶ Woodward G.S., *The Cherokees*, pp. 182-237, Norman, 1963 ; Holm T., *Cherokee Colonization in Oklahoma*, pp. 163-79, *Chronicles of Oklahoma*, vol. 54-1-1976.

Au début du mois de septembre 1861, McCulloch écrit à son ministre de la Guerre pour lui demander de ratifier le rang et le rôle dont il souhaite adouber Watie :

« Il y a peu de temps, j'ai envoyé une troupe de Cherokees sous le commandement du colonel Stand Watie pour m'aider dans la tâche de protéger la frontière septentrionale du territoire cherokee des actions des Jayhawkers²⁷ du Kansas. Cette mission a été très bien effectuée et, en ce moment, ils (les hommes de Watie) sont positionnés sur les terres neutres du Kansas (...) J'espère que notre gouvernement maintiendra ce chef courageux à notre service avec ses 300 hommes. Ce serait judicieux de lui donner le commandement d'un bataillon qui soit distinct du 1st régiment cherokee du colonel Drew, qui se compose majoritairement de Cherokees de pure race. Les hommes de Sand Watie sont des sang-mêlé bien éduqués qui sont également d'excellents soldats²⁸. »

En surface, rien ne semblait devoir nuire aux Confédérés en Territoire Indien au cours du mois d'octobre : d'une part ils viennent d'y avoir levé quatre régiments, trois bataillons et quelques compagnies indépendantes et, d'autre part, ils ont occupé militairement tous les points stratégiques. En revanche la guerre avait ranimé chez les Creeks d'anciennes dissensions aussi faisandées que celles qui avaient métastasé le peuple cherokee. Si l'on s'en tient à la version la plus courte de cette sanglante scission entre les Lower Creeks métissés et les Upper Creeks (de pure race et tenants des traditions ancestrales), celle-ci fut enfantée en 1825 par le Traité d'Indian Springs que des notables sang-mêlé creeks négocièrent secrètement avec les Américains, un schéma quasiment identique à celui qui divisa les Cherokees.

L'historienne Anna Eddings a écrit, sur le chef Opothleyahola, une excellente brève qui le dépeint comme l'adversaire le plus acharné du déplacement des Creeks dans l'actuel Oklahoma mais aussi comme le « grand vizir » de la bataille qu'il livra pour proscrire l'implication de son peuple dans la guerre civile entre les Blancs. Plutôt que de bricoler une énième version de la saga d'Opothleyahola, il nous semble plus judicieux de produire l'adaptation en français du texte de Mme Anna Eddings tel qu'elle le fit paraître sur le site *The Encyclopedia of Oklahoma and Culture*.

« Le grand chef creek Opothleyahola naquit dans les années 1780. Son père, un certain Davy Cornell, était un sang-mêlé creek et sa mère était une pure Creek née dans le comté de Montgomery, en Alabama. Opothleyahola commença à se faire connaître vers 1820 en tant que leader du grand conseil des Upper Creeks, qui se constituait seulement de Creeks de pure race. Ces Creeks-là étaient opposés aux sang-mêlé creeks qui avaient adopté la culture des Blancs. En plus de ce contraste dans leur mode de vie respectif, beaucoup de sang-mêlé creeks avaient envisagé avec intérêt l'échange de leurs terres natales pour des terres vierges situées à l'ouest du fleuve Mississippi. En 1825, le chef William McIntosh (sang-mêlé) fut assassiné par des Upper Creeks parce qu'il avait signé, avec les autorités américaines, un traité secret qui leur cédait toutes les terres creeks situées

²⁷ Les *Jayhawkers* étaient des bandes de malfaiteurs qui opéraient en théorie contre les partisans de l'esclavage au Kansas et en Missouri jusqu'en 1860 et ensuite contre les troupes confédérées au cours de la guerre.

²⁸ O.R. Series I, III, p. 692.

en Géorgie. Opothleyahola émerge alors en tant que chef creek opposé au transfert de son peuple dans l'Ouest, mais il est forcé d'admettre qu'il ne pourra pas forcer les Américains à y renoncer. En 1832, après que la majeure partie des Lower Creeks (sang-mêlé) se soient installés en Territoire Indien (le futur État de l'Oklahoma) Opothleyahola devient le chef reconnu des Upper Creeks et c'est à ce titre qu'il négocie le traité qui régle les conditions du transfert du reste des Creeks en Territoire Indien. La guerre de Sécession réanima donc l'ancien schisme qui avait déchiré la nation creek. Après les défaites des guerriers d'Opothleyahola aux batailles de Round Mountain, de Chusto-Talasa et puis de Chustenahlah en Territoire Indien (...) et au sortir de la fuite de ses partisans au Kansas, Opothleyahola meurt le 22 mars 1863. »



De gauche à droite : Opothleyahola jeune, avant son installation en Territoire Indien (dessin basé sur la peinture de Charles B. King) – William McIntosh, l'Écossais et père de Daniel et Chilly McIntosh. Ces deux gravures sont issues de *The History of the Indian Tribes of North America*, Thomas L. McKenney & James Hall, 1836-1844.

D'après le recensement national de 1860 en Territoire Indien, Opothleyahola aurait géré plus d'une centaine d'esclaves noirs, une manade de bovidés ainsi que des fermages tout en commerçant avec les Américains. C'est probablement son père, un métis, qui lui aurait appris à écrire en Anglais voire en muskogee. En outre et sûrement pour mieux préparer l'un de ses fils à ourdir ses futures transactions commerciales avec les anglo-saxons, Opothleyahola le fit inscrire à la Choctaw Academy, une institution que le colonel américain Richard M. Johnson avait fondée en 1825 au Kentucky²⁹.

Ne pas commenter le fonctionnement civil et militaire des Creeks traditionnalistes que dirigeait Opothleyahola équivaudrait à tenter de décrypter les campagnes du Premier Empire français en omettant de décrire le fonctionnement de la société britannique, de son armée et de son gouvernement. La société coutumière creek

²⁹ Abel, *op. cit.*, p. 193 ; Trickett, *op. cit.*, part. 3, pp. 142-5 ; Foreman G., *The Five Civilized Tribes*, Norman, 1934, pp. 186-7 ; Foreman T.F., *The Choctaw Academy*, p. 462, *Chronicles of Oklahoma*, vol. 4-1-1928.

reposait sur le clan et le village. Exogame, le clan primait sur les liens familiaux. On distingue deux types de clans : les Blancs et les Rouges. Les premiers géraient les affaires civiles tandis que les seconds conduisaient la guerre. Le chef du village (*mikko*) exerçait son autorité avec l'appui d'un conseil de chefs subalternes. De commun accord, ils désignaient les gestionnaires des fonctions inhérentes à la couleur de leur clan. L'ensemble des villages obéissait aux injonctions du Grand Conseil de la confédération, que formaient les caciques des villages. En 1835, l'adaptation d'une partie de l'alphabet anglais à la langue muskogee, par John Fleming et par le clergyman James Perryman, ouvrit à la culture creek des horizons auxquels sa tradition orale n'avait pas la capacité de prétendre.

En 1856, les Creeks avaient utilisé leurs annuités pour bâtir quatorze établissements scolaires dont la moitié recruta vite plusieurs centaines de pupilles. Arrivés les derniers en Territoire Indien, les Upper Creeks d'Opothleyahola se retirèrent dans le sud de leur nouvelle patrie pour ne pas être digérés par le mode de vie de leurs sang-mêlé. Dans leur gestion des terres, deux philosophies économiques se côtoyaient sans se nuire et avec un égal succès. La plupart des sang-mêlé cultivaient individuellement leurs lopins tandis que les autres optaient pour un système communautaire. Dans les deux camps, des fortunes se battirent en moins d'une décennie. Certains cas nous laissent perplexes, notamment celui d'Opothleyahola car, à la veille de la guerre, ce pourfendeur de la culture occidentale était le plus florissant des négociants creeks³⁰.

Quel que soit le nombre de leurs partisans, les deux factions disposaient d'une représentation paritaire au niveau de leurs plus hautes fonctions. En effet, dans cette nation devenue bipolaire, les hommes éalisaient un chef principal et son adjoint. Le plus âgé des deux grands chefs était élevé à la fonction suprême. Chaque village élisait son chef particulier et son adjoint. Cette chefferie constituait le Grand Conseil de la nation, qui se réunissait annuellement. Comme rien n'avance lorsque trop de monde discute les décisions, les Creeks réduisent leur Grand Conseil à 500 membres en 1855. Dans chaque village, quatre ou cinq sages se chargeaient de faire respecter les décisions du Grand Conseil. Au sein des deux pôles de cette nation, un comité directeur définissait les objectifs politiques et économiques à adopter. Ces institutions achoppaient cependant sur un archaïsme : si la transcription des actes s'effectuait dans la langue des Muskogees, seule la tradition orale irriguait les motions votées. Pour remédier à cette impéritie, le Grand Conseil entérina une Constitution écrite qui réduisit le nombre des postes légaux à un chef principal, à son adjoint dans chaque section et à un porte-parole. Leur élection, tous les quatre ans, se substitua dès lors aux chefferies héréditaires.

Les abolitionnistes étaient interdits de séjour dans la nation creek, mais nous verrons que ce diktat n'avait force loi que chez les prosélytes des institutions sudistes. Comme ils pratiquaient l'esclavage des Noirs depuis un siècle, les Creeks avaient emmené leurs Noirs dans leur exode. En 1860, la population creek comptait 9,5 % d'esclaves noirs. Une loi creek de 1824 est très révélatrice du statut de ses Noirs : *Si un nègre tue un Indien, il sera exécuté. Si un Indien tue un nègre, il en paiera le prix à son propriétaire.* Cette citation respecte les minuscules et les majuscules dans les mots « nègre » et « indien ». À la manière de leurs partenaires sudistes, les oligarques_sang-mêlé creeks

³⁰ Références principales sur le fonctionnement de la société creek archaïque : Debo, *Road to Disappearance*, Norman, 1961, pp. 108-41, 294-7 ; Allen, *Development of Laws and Legal Institutions among the Creek*, Norman, 1963, pp. 2-3 ; DuChateau, *Creek Nation on the Eve of the Civil War*, pp. 294-7, 305-315, *Chronicles of Oklahoma*, vol. 52-3-1974 ; Foreman, *op. cit.*, pp. 184-6, 199-208, 210, 216, 218.

édicte leur propre « Code Noir » le 8 mai 1859. Il est néanmoins plus laxiste que dans les autres États esclavagistes. Par exemple : si l'enfant issu d'une Indienne et d'un Noir libre ou émancipé pouvait prétendre à la citoyenneté creek, l'inverse n'était pas admis en raison de la matrilinearité de cette société. En général, ces Indiens ne soumettaient pas leurs esclaves à un travail forcené. Après avoir accompli leur tâche obligatoire et quotidienne, ceux-ci étaient souvent autorisés à effectuer des travaux particuliers dont les revenus pouvaient parfois les habiliter à négocier leur affranchissement avec leur propriétaire. D'après le recensement de 1860, 267 familles creeks possédaient les 1 500 esclaves noirs de leur nation, mais seulement une dizaine de celles-ci s'en partageaient le quart. Ce recensement ne quantifie pas le nombre des Africains affranchis de la nation creek, mais si l'on considère les mesures prises à leur égard par le Grand Conseil à la veille de la guerre, les deux chapelles de la nation creek devaient receler une forte densité de personnes colorées car le 1^{er} mars 1861 les sang-mêlé creeks réussissent à faire promulguer une loi décrétant l'expulsion de tous leurs Africains libres.

« Le Loup est Venu » (lettre d'Opothleyahola à Lincoln, 15 août 1861)

Au cours des négociations du traité que les acteurs politiques des sang-mêlé Lower Creeks conclurent avec les Confédérés, Opothleyahola et une palanquée de caïds Upper Creeks avaient été habilement « déroutés » en raison de leur tonitruante allergie au déplacement de leur peuple en Territoire Indien. Parmi les signataires de ce traité, certaines « marques » de dignitaires coutumiers auraient été falsifiées, notamment celles de Sands Harjo, Tallise Figico et de Mikko Hutkey. Lorsqu'émergea le collège des Creeks signataires dudit traité, Opothleyahola et ses affidés se concertèrent sur-le-champ pour en quereller sa validité. La pomme de discorde entre les deux clans creeks ne s'embarassait pas de l'esclavage parce que ceux-ci n'envisageaient nullement de l'abolir, elle ne se focalise que sur les dispositions contractuelles entérinées par la mouvance sang-mêlé en faveur des Confédérés. La bile de la mouvance d'Opothleyahola s'inscrivait donc en faux contre le speech que John Ross prononça à Tahlequah devant le 1st Cherokee Rifles et que nous reproduisons ci-après :

« J'ai envoyé un messager à Opothleyahola pour qu'il adopte le même traité que celui conclu par les (autres) Creeks et pour lui faire savoir que le colonel Douglas Cooper est un ami qui a tout fait pour maintenir des relations paisibles entre les deux factions de la nation creek. Opothleyahola rétorqua qu'il était en paix avec les Confédérés, avec le colonel Cooper et avec tous les Cherokees et qu'il désirait que cette situation persiste. En conséquence, Opothleyahola déclara qu'il souhaitait aborder tous les traités, mais que des membres de sa propre nation étaient contre lui et son peuple parce qu'ils ne voulaient pas lui permettre de préserver la paix³¹. »

Alors, les Upper Creeks dégomment les chefs Motey Kennard et Echo Harjo de leurs fonctions sous prétexte qu'ils viennent de conclure un traité pour lequel ils n'avaient pas été mandatés et, simultanément, ils hissent Opothleyahola sur leur pavois de chef suprême. La flexible coexistence s'étant gangrenée entre les frères ennemis creeks, tous ceux qui refusent d'entériner leur alliance forcée avec les Confédérés convergent vers

³¹ Abel, *op. cit.*, pp. 194-5, 244 ; Trickett, *op. cit.*, part. 3, pp. 149-52 ; Warde M.J., *When the Wolf Came, The Civil War and the Indian Territory*, pp. 60-64, University of Arkansas Press, 2013 ; O.R., Series IV, I, p. 439.

une zone de ralliement sise à la confluence des rivières North Fork, South Fork et Canadian qui balayent le flanc gauche du territoire creek (carte 1, p. 6)³².

À la fin de l'été 1861, Mikko Hutkey, Bop Deer et Joe Ellis, en l'occurrence trois chefs subalternes missionnés par les Upper Creeks, sont reçus dans le Bureau des Affaires indiennes du Kansas, où ils brandissent la lettre qu'Opothleyahola a écrite le 15 août pour Lincoln et dans laquelle il quémante son aide :

« J'écris maintenant à notre grand père le Président, celui qui nous envoya dans nos terres actuelles. C'est avec lui que nous avons signé le traité qui nous promet que, dans nos nouvelles terres, il nous protégera de toutes les actions émanant de qui que ce soit ainsi que des Blancs qui pourraient encore nous molester. Sa protection devait durer aussi longtemps que nos cieux et nos terres seront nôtres et aussi longtemps que verdiront nos prairies et aussi longtemps que couleront nos rivières. Désormais, plus personne pourrait encore nous nuire car, si c'était le cas, vous viendrez avec vos soldats pour punir ceux qui nous veulent du mal.

« *MAINTENANT LE LOUP EST VENU* car des étrangers foulent notre sol, nos enfants sont effrayés et la peur empêche leurs mères de dormir en paix. C'est notre situation aujourd'hui. Lorsque nous avons signé notre traité (de relocation) à Washington, vous nous avez assurés que nos enfants pourront sans crainte jouer autour de nos demeures et nous vous avons cru parce que vous, qui êtes notre Grand-Père, étiez puissant. Maintenant, nous élevons nos mains vers vous afin que vous nous protégiez de l'envahisseur et pour que nos demeures redeviennent aussi paisibles qu'autrefois³³. »

Dès leur arrivée au Kansas, les trois délégués creeks y sont forcément accueillis à bras ouverts puisqu'ils se révèlent une matérialité plus anti-confédérée que celle à laquelle l'administration fédérale n'aurait même pas osé rêver. En posant leurs mocassins au Kansas, ces émissaires creeks sucraient également les projets militaires du sénateur James H. Lane, l'impitoyable ennemi de l'esclavage mais aussi le fossoyeur des confrères politiques qui le gênaient. Depuis la mi-août 1861, Lane s'était autoproclamé général des volontaires de la milice du Kansas et, depuis son centre de recrutement près Fort Scott dans le sud du Kansas, il s'affairait à recruter une brigade. En conséquence, l'éventuelle incorporation d'Indiens dans sa troupe souriait à ses projets martiaux. Cette perspective, Lane l'avait sûrement caressée car Annie Abel note qu'il recourut à l'ancien agent aux Affaires indiennes E.H. Carruth pour planifier, dans la réserve sise dans l'angle nord-est du territoire cherokee (voir carte 1, p. 6), un comice visant à convaincre les chefs des tribus Quapaws et Senecas d'autoriser Lane à incorporer leurs guerriers dans sa brigade. Carruth kidnappe donc très amicalement les trois délégués creeks (Mikko Hutkey, Bop Deer et Joe Ellis) qui viennent de lui tomber dans les bras et les chaperonne jusqu'au quartier général du sénateur-général Lane à Barnersville en lisière de Fort Scott. Battant le fer même s'il est encore tiède, Carruth fait derechef délivrer à John Ross, à Opothleyahola et même à certains chefs séminoles, un message dans lequel il les incite à missionner au Kansas des représentants de leur peuple pour conforter leur allégeance au « Grand-Père » blanc à Washington.

³² Abel H., *The American Indian as Participants in the Civil War*, p. 173, Cleveland, 1919.

³³ Abel H., *The American Indian as Slaveholder and Secessionist*, pp. 245-6 ; Warde, op. cit., pp. 64-68.



Le *Harper's Weekly* du 23 novembre 1861 dépeint le camp et les Indiens Quapaws et Senecas que Jim Lane a recrutés dans la réserve sise dans le nord-est de la Nation Cherokee (au-dessus et à droite sur la carte 1, p. 6).

Le 10 septembre 1860 Carruth écrit donc à Opothleyahola :

« J'ai bien reçu la lettre que vous avez confiée à Mikko Hutkey. Vous enverrez donc une délégation de vos meilleurs éléments pour rencontrer les émissaires du gouvernement des États-Unis au Kansas. Le président Lincoln m'a autorisé à vous faire savoir qu'il n'oubliera jamais votre démarche. Notre armée sera bientôt prête à marcher sur le Sud et notre gouvernement traitera comme des amis tous ceux de votre peuple, qui se comporteront loyalement vis-à-vis de nous. Vos droits et vos biens seront dès lors respectés. Vous avez pu constater que les représentants des États confédérés vous ont déjà déçus car ils ont la langue fourchue : ils veulent les Indiens pour se battre, mais ils vous voleront et vous pilleront dès qu'ils le pourront. Cependant, notre président est encore puissant et ses soldats arriveront bientôt pour chasser tous ces hommes qui ont ravagé vos maisons sur la terre qu'ils ont traîtreusement envahie³⁴. »

Quelques jours plus tard, le surintendant des Affaires indiennes William G. Coffin accueille les trois délégués creeks dont nous venons de parler (Mikko Hutkey, Bop Deer et Joe Ellis) auxquels il propose d'organiser un pow-wow intertribal dans la bourgade de Humholdt au Kansas. Ces trois Creeks visitent même Lawrence, la cité-phare de l'abolitionnisme, où il sont reçus par le missionnaire baptiste Evan Jones, celui qui s'extirpa de la nation cherokee pour éviter d'y être lynché parce qu'il y tenait des propos antiesclavagistes. Comme l'entretien avec Lincoln, que William G. Coffin a fait miroiter à Mikko Hutkey et à ses deux compagnons, ne s'inscrivait pas dans le calendrier présidentiel, ceux-ci s'en retournent chez eux. Pendant ce temps et en dépit du breakdown qui baguait ses Cherokees, John Ross avait encore tenté de convaincre les chefs subalternes des Upper Creeks (non métissés) d'adhérer au traité que les leaders des Lower Creeks (métissés) avaient conclu le 10 juillet avec la Confédération. Au lendemain du grand meeting qu'il prononça à Tahlequah le 21 août 1861, Ross avait fait remettre le pli suivant à Opothleyahola et à tous ses affidés creeks :

« J'ai le plaisir de vous informer que le grand superviseur (Dieu) de toutes les choses sur terre, m'a soutenu dans mes efforts d'unir les cœurs et les esprits du peuple cherokee au cours d'une grande réunion à laquelle ont assisté environ quatre mille mâles qui ont décidé de contracter, avec les États confédérés, une alliance par laquelle s'inscrira la fraternité entre nos nations indiennes et dans leur même destinée. »

Après avoir réfléchi aux inflexions qu'implique cette missive qu'il jauge transgressive, Opothleyahola griffonne quelques mots sur sa page originelle pour demander à Ross s'il en est bien l'auteur. Celui-ci le lui confirme le 19 septembre et lui joint des copies des récentes résolutions adoptées par son Grand Conseil. Le 8 octobre 1861, après avoir ratifié son traité avec les Confédérés, Ross revient à la charge auprès d'Opothleyahola en lui missionnant son adjoint Joseph Vann pour tenter une nouvelle foi de le convaincre de s'immerger dans la coalition pro-confédérée. D'après Vann, Opothleyahola lui aurait assuré qu'il ne changera pas d'avis³⁵.

³⁴ Abel, *op.cit.*, pp. 242-3 ; Trickett, *op. cit.*, part. 3, pp. 151-2 ; Warde M.J., *op. cit.*, pp. 55, 128.

³⁵ Thoburn, *op. cit.*, p. 170-2 ; Trickett, *op. cit.*, part. 3, pp. 151-3 ; O.R. Series I, VIII, p. 25 ; *Report of the Secretary of the Interior, 1861* in Government Printing Office, 1862, pp. 655, 658.

Dans le chapitre 2 de son livre *When the Wolf Came*, Mary J. Warde développe le consensus anti-confédéré qui sourdait au sein de la majorité des habitants du Territoire Indien. Non seulement cette autrice souligne les attermolements des petites bandes divisées en leur sein, mais en outre elle encadre les circonstances qui, à Tahlequah, incitèrent une partie des leaders des Shawnees, des Senecas, des Quapaws et des Osages à apposer leur griffe sur un traité d'alliance avec les Confédérés pendant que les autres membres de leur tribu s'agglutinaient dans les basques d'Opothleyahola³⁶.

« Tandis que s'amorçait l'automne, le nombre des Indiens qui ne désiraient pas être aspirés par la guerre et qui quittaient leurs maisons pour être protégés par Opothleyahola, s'accroissait sans cesse. Celui-ci avait fait passer, dans les villages des Noirs qui vivaient chez les Creeks et les Séminoles, un message dans lequel il offrait la liberté aux esclaves qui se joindraient à lui (...) Le chef creek Sands Harjo certifia que, dès le mois de novembre 1861, vingt-sept gros villages qui se situaient dans l'ouest du territoire creek, avaient résolu de se placer sous la protection d'Opothleyahola. Ces dissidents étaient si nombreux qu'il fallut les répartir en divers points car c'était devenu impossible de les accueillir tous au même endroit. Ces fuyards indiens qui étaient loyaux (au gouvernement fédéral) ne provenaient pas seulement des Creeks et des Séminoles. »

Ci-après, quelques clichés des guerriers des tribus Osages, Shawnees, Senecas ou Quapaws que le gouvernement américain avait « sédentarisées » dans la réserve située dans le coin supérieur droit du territoire cherokee (carte 1, p. 6). Notons leur vêtue qui se différencie des nations des Plaines.



Guerriers Osages et une palanquée de membres de leur Grand Conseil : fin XIX^e siècle (National Archives).



Chef Seneca (National Archives) - Chef Shawnee (lithographie du XIX^e siècle de McKenney & Hall).

³⁶ Warde M.J., *op. cit.*, pp. 66-9.



Carte 2 : Cet agrandissement de la carte 1, p. 6 vise à situer plus précisément les sites et les mouvements en corrélation avec les engagements du 19 novembre et des 9 et 26 décembre 1861 (croix sur la gauche de la carte).

Les préludes aux trois batailles de 1861

Nous avons vu que le 13 juillet 1861, Albert Pike avait agrafé ses étoiles de brigadier-général dans l'armée confédérée. Entre-temps, cette distinction avait trouvé son logement dans la création du département confédéré du Territoire Indien, une nouvelle entité administrative créée le 22 novembre 1861 et qui se définissait comme la région sise à l'ouest de l'Arkansas et au nord du Texas. Albert Pike est donc assigné au commandement de cette région avec, pour la défendre, plusieurs régiments indiens déjà constitués ou en passe de l'être. La création de ce nouveau département est votée à Richmond (Virginie) alors que Pike s'y trouve encore. Il s'y était rendu pour soumettre au président Davis les trois traités qu'il venait de conclure les 10 et 12 juillet avec les Creeks, les Choctaws et les Chickasaws et le 1^{er} août 1861 avec les Séminoles. Ces trois nations apprirent donc la nomination d'Albert Pike alors qu'il se trouvait encore dans la capitale virginienne. C'est donc après le retour de Pike en Territoire Indien et après que celui-ci eût finalisé son traité d'alliance avec les Cherokees (7 octobre 1861), que le colonel Daniel McIntosh du 1st Creek *Mounted Rifles* signale à Pike que la horde d'Opothleyahola obère ses positions. Comme Pike hésite à opposer ses Indiens à ceux du camp averse, il s'en réfère à son ministre de la guerre :

« Lorsque j'ai appris qu'Opothleyahola entendait nous combattre, je me suis senti obligé d'ordonner au colonel Drew et au colonel Cooper de soutenir le régiment creek du colonel McIntosh (...) Les Cherokees et les

Creeks sont des voisins et les uns et les autres souhaitent maintenir le caractère amical de leurs relations. De plus, ces deux nations ont conclu un pacte qui les autorise à s'installer les uns chez les autres car beaucoup d'hommes se sont mariés dans la tribu de leur épouse. S'ils sont appelés à combattre l'une ou l'autre partie des Creeks, mes Cherokees craignent qu'il s'incruste entre ceux-ci, un contentieux qui perdurera pendant de nombreuses années après la clôture de ce conflit³⁷. »

Parmi les unités indiennes à la disposition du général Pike dès octobre 1861, celle du colonel John Drew s'inscrivait vraisemblablement parmi celles qui étaient la moins idoine car John Ross l'avait montée avec des Cherokees *Pins* de pure race, qui ne frayaient pas volontiers avec leurs frères prosélytes de la Confédération. En ce début de novembre 1861, les 500 cavaliers du régiment du colonel Drew se tenaient à Coody's Bluff, un passage escarpé situé sur la rivière Verdigris qui se situait en territoire cherokee (nord-ouest de la carte 2, p. 35). Comme en cette période de fin octobre début novembre, Pike n'a pas encore quitté Richmond, c'est le colonel Douglas H. Cooper qui bat le rappel de ses forces vives pour tenter de clouer Opothleyahola au pilori. Douglas Cooper est un ancien officier du régiment que Jefferson Davis commanda et recruta en Mississippi durant la guerre avec le Mexique. En 1853, il est nommé agent fédéral des Choctaws et des Chickasaws. Ardent fanatique de l'esclavage, il s'efforce de l'impulser chez les deux nations qu'il gère et à un point tel qu'en 1854, il écrit à son surintendant des Affaires indiennes qui siège à Fort Smith :

« Si les choses continuent à persister de la sorte, l'esclavage sera aboli en moins de cinq ans dans votre secteur. Je suis sûr qu'il faut agir très rapidement pour endiguer les efforts systématiques des missionnaires qui prêchent son abolition (...) L'idéal serait d'encourager les Choctaws et les Chickasaws à introduire davantage de propriétaires d'esclaves chez eux et, dans le même temps, de contrôler le nombre et les agissements des abolitionnistes chez ces Indiens³⁸. »

Le 15 septembre 1860, dopé par la fièvre des imminentes élections présidentielles, Cooper avait écrit à son surintendant qu'il avait dressé la liste « noire » des antiesclavagistes qui avaient élu domicile dans sa réserve indienne, et qu'il court-circuitait régulièrement leurs oraisons *en interférant dans leurs activités professionnelles car, d'habitude, les citoyens nordistes qui vivaient chez les Choctaws ou chez les Chickasaws, n'osaient pas émettre des propos défavorables à notre système domestique (esclavage)*. Si Cooper fut le premier des agents indiens du gouvernement fédéral à résilier ses fonctions pour servir la Confédération, il fut aussi le premier des agents fédéraux en fonction au-dessous de la Mason-Dixon Line à recruter et à commander un régiment d'Indiens confédérés, en l'occurrence le 1st Choctaw & Chickasaw Regiment (ou *Mounted Rifles*). Dans ses rapports sur ses tentatives de séduire paisiblement les dissidents Upper Creeks, Cooper écrivit qu'au départ il avait prévu de s'entretenir paisiblement avec Opothleyahola afin de l'amener à adopter un compromis visant à éteindre les difficultés sur lesquelles s'étaient cognés ses partisans et les autorités reconnues de la nation creek : *à mes démarches, Opothleyahola ne*

³⁷ O.R., Series I, VIII, pp. 690, 719-20, 727 ; Trickett, *op. cit.*, part. 4, p. 266 ; Abel, *The American Indian as Slaveholder and Secessionist*, *op. cit.*, p. 332.

³⁸ Abel, *op. cit.*, pp. 41-2.

répondit que par le silence et le mépris. John Ross se serait même incrusté dans ce soliloque en arguant que, de toute manière et de source sûre, Opothleyahola n'aurait pas pu prendre connaissance du message du colonel Cooper *parce que ses fidèles caciques des Upper Creeks s'étaient déjà recouverts de leurs peintures de guerre et auraient fait en sorte qu'il ne puisse pas en prendre connaissance*³⁹.

Quand au sortir de ce préambule, les espions ou agents infiltrés du colonel Cooper lui apprennent qu'Opothleyahola a missionné trois de ses meilleurs caciques : Mikko Hutkey, Bop Deer et Joe Ellis (déjà cités dans nos pages 30-33), auprès des autorités du Kansas pour solliciter leur support militaire, Cooper décrète ex abrupto l'oblitération de la smala du grand pontife creek. Pour s'en donner les moyens, il dispose d'environ 1 400 hommes provenant de cinq différentes unités : le 9th Texas Cavalry du lieutenant-colonel William Quayle, le 1st Creek Regiment du colonel Daniel N. McIntosh, le bataillon mixte creek-séminole du lieutenant-colonel Chilly McIntosh et les six escadrons (ou compagnies) du 1st Choctaw & Chickasaw Regiment dont Cooper est le colonel titulaire. Tandis que ce dernier affûte ses troupes, leurs adversaires ne sont pas restés asthéniques car, le 5 novembre 1861, ils choisissent d'abandonner leur camp principal qu'ils avaient déployé aux abords de la fourche formée par les rivières North Canadian et South Canadian dont le cours roule au-dessus de la rivière Arkansas (à l'extrême nord-est de la carte 2, p. 35). Opothleyahola sait que son seul recours s'inscrit forcément dans une fuite immédiate et organisée car il ne dispose pas encore d'assez de combattants pour challenger ses poursuivants.

Encombrée par une myriade de femmes, d'enfants et de vieillards, sa horde se compose au départ d'Upper Creeks mais aussi de Séminoles qui n'ont été séduits ni par les promesses brumeuses des Confédérés ni par le discours de leur chef coutumier John Jumper. Au fil des jours, les *followers* d'Opothleyahola se muent peu à peu en une arche mouvante d'Upper Creeks auxquels se sont agglutinés les tenants des faméliques tribus que le Texas avait récemment excrétées. À ces couleurs indiennes s'étaient mêlés les mulâtres creeks et séminoles qui craignaient d'être alpagués par la soldatesque esclavagiste. En outre, cette transhumance du désespoir charriait quelques manades de chevaux, de bovidés, de volatiles et d'ovins qui participaient à la subsistance des fuyards, mais éreintaient leurs capacités défensives. Il sera toujours impossible de chiffrer le nombre d'Indiens qui furent impliqués dans cette fuite en avant ou tout au moins en direction de la zone contrôlée par l'armée fédérale. D'après la confrontation des récits des chefs militaires présents sur le terrain, la plupart des historiens américains se recourent en estimant que les forces d'Opothleyahola comptaient entre 1 500 et 2 500 guerriers au cours des différents moments des opérations qui ne s'achèveront que le 21 décembre 1861. Quant au nombre des non-combattants, il ne sera jamais chiffrable parce ces affrontements se déroulèrent sous le climat de l'hiver qui consuma les régions comprises entre le nord du Territoire Indien et le sud-ouest du Kansas.

Les Séminoles qui avaient résolu de ne pas se faire adouber par les Confédérés s'étaient regroupés autour de Halleck Tustenuggee. Pour ce vétéran des combats qu'il livra en Floride aux troupes des États-Unis en 1843, l'option de les servir en combattant d'autres Indiens lui valut sûrement une furieuse tempête sous un crâne. Dans son ouvrage *The Five Civilized Tribes*, Grant Foreman explique comment et pourquoi cet ancien guerrier choisit ce qui lui parut la moins pire des options puisqu'il s'agissait,

³⁹ Trickett, *op. cit.*, part. 4, pp. 267-8 ; Thoburn, *op. cit.*, p. 187 ; O.R., Series I, VIII, p. 5.

entre autres, de protéger la partie de son peuple qui se composait de métis africains qui auraient été laminés par le « Code Noir » des esclavagistes⁴⁰. Le nom de Little Captain est rarement évoqué dans les récits qui chantent cette Iliade indienne, mais c'est ce chef de guerre méconnu qui, sur le terrain, mena les guerriers d'Opothleyahola puisque ce dernier était trop âgé pour endosser ce rôle.

Premier choc à Round Mountain, le 19 novembre 1861⁴¹

Comme le récit des péripéties de cette première bataille (ou plutôt gros combat) en Territoire Indien ne repose que sur le rapport du colonel Douglas Cooper, dont la plupart des détails sont confortés par quelques-uns de ses officiers, nous n'avons donc pas eu d'autres choix que de l'afficher en dépit de ses probables outrances ou distorsions inhérentes au grade de son auteur et à la cause qu'il servait.

« Le 15 novembre 1861, je pris la tête de ma troupe qui comptait 1 400 hommes issus du 1st Choctaw & Chickasaw Regiment, d'un détachement du 9th Texas Cavalry du colonel William Sims (placé sous le commandement du lieutenant-colonel Quayle), du 1st Creek régiment du colonel Daniel N. McIntosh, du bataillon creek du lieutenant-colonel Chilly McIntosh et d'une toute petite compagnie de Séminoles, que commandait le chef John Jumper (affublé du grade de « major » pour l'occasion). Nous avons alors poursuivi notre marche en direction de la fourche méridionale de la Canadian River où nous supposions que les gens d'Opothleyahola s'étaient provisoirement établis. Nous avons trouvé leur camp mais comme il était désert, nous avons suivi la piste laissée par ses anciens occupants. Le 19 novembre, nous avons capturé certains d'entre eux qui nous révélèrent que le gros de leur troupe avait dressé son camp sur les flancs de la Red Fork, un affluent de la rivière Arkansas (carte 2, p. 35) Dès que nous eûmes franchi la Red Fork, il nous parut évident que l'ennemi était proche, alors nous avons persévéré sur notre lancée. Il était environ 16 heures quand nous avons discerné leurs feux de camp ainsi que les sentinelles qu'ils avaient postées en différents points.

« Le détachement monté du lieutenant-colonel William Quayle reçut alors l'ordre de les charger, mais nous nous sommes rendus compte qu'ils avaient quitté leur camp. Quand nos hommes aperçurent leurs guetteurs, ils les pourchassèrent sur six kilomètres jusqu'à ce qu'ils se fondent dans les bois qui jouxtent les flancs de la rivière près de laquelle Opothleyahola avait fait dresser son camp principal. C'est alors que nos garçons furent pris soudain sous le feu de ceux qui s'étaient tapis dans le couvert. Ils en émergèrent et en grand nombre tandis que les nôtres se reformaient. Comme l'ennemi, qui nous surpassait en terme de combattants, tenta de nous flanquer, nous avons été contraints de nous replier.

« La tombée de la nuit rendit la situation incertaine tant pour nos adversaires que pour nous-mêmes car elle limita la portée de nos armes à

⁴⁰ Noirsain S., *Les Trois Guerres Séminoles 1816-1855* in <http://noirsain.net/articles/seminoles.pdf>.

⁴¹ O.R., Series 1, VIII, 5-7, 14-15 ; Trickett, *op. cit.*, part. 5, pp. 268-70 ; Russell O., *Site of Oklahoma's First Civil War Battle*, pp. 401-7, vol. 29-4-51, *Chronicles of Oklahoma* ; Wright M.H., *Colonel Cooper's Civil War Report on the Battle of Round Mountain*, pp. 352-97, vol. 39-4-1961, *Chronicles of Oklahoma* ; Gaines W.C., *John Drew's Regiment of Mounted Rifles*, pp. 39-41, Louisiana State University Press, 1989 ; Warde, *op. cit.*, pp. 69-73.

moins de 60 mètres. Néanmoins, nos tirs se poursuivirent jusqu'à ce que nous-mêmes (les colonels James Bourland et Douglas Cooper) galopions vers notre ligne de front où Bourland hurla pour demander s'il y avait encore des Texans près de notre position. La seule réponse fut un tir nourri auquel rétorquèrent les compagnies de nos capitaines McCurtain, Hall, Reynolds, Welch et Young. À l'issue de cet échange de mousqueterie entre nous même et nos adversaires, ceux-ci s'engloutirent silencieusement dans l'obscurité. Une cinquantaine de nos Choctaws et de nos Texans furent alors détachés pour inspecter les ravins qui jouxtaient notre front et nos garçons constatèrent que les combattants d'Opothleyahola s'étaient repliés en direction de leur nouveau camp. Durant l'action, notre ligne fut d'abord renforcée par des éléments issus des escadrons (ou compagnies) des capitaines Brinson, Berry, McCool et Steward qui servaient dans le régiment texan du colonel William Quayle, puis ils furent suivis par le bataillon creek de Chilly McIntosh.

« Nous avons eu à déplorer la perte de peu d'hommes parce que ceux-ci progressèrent à pied et veillèrent à ne faire feu que couchés ou à genoux. Pendant cette bataille, nous n'avons perdu qu'un capitaine et cinq hommes tués, quatre blessés et un disparu. Les prisonniers que nous avons capturés reconnurent qu'ils auraient eu 110 tués et blessés. La promptitude avec laquelle les Choctaws et les Chickasaws montèrent à l'assaut et l'énergie avec laquelle ils maintinrent leurs positions durant l'entièreté du combat méritent un éloge particulier, surtout lorsque l'on sait que la nuit était extrêmement noire, que le nombre et la position de nos adversaires étaient incertains et aussi parce que c'était la première fois qu'ils soutenaient le feu d'un ennemi. »

Les prémices de Chusto-Talasa et sa bataille (9 décembre 1861)⁴²

Au sortir de cette première action armée qui ne se soldait pas vraiment par un succès confédéré, la traque d'Opothleyahola connaît une brutale césure parce que le général McCulloch ordonne au colonel Cooper de se positionner à la frontière de l'Arkansas pour observer l'armée ennemie que le général John C. Frémont formait à Springfield en Missouri. De toute manière, Cooper n'avait plus les moyens d'envisager une nouvelle action immédiate parce que ses chevaux étaient laminés par leurs récentes prestations contre Opothleyahola, mais aussi parce que ce dernier avait eu l'intelligence d'envoyer d'habiles loustics pour bouter le feu à une partie des stocks du fourrage de leurs adversaires. Pendant ce temps, la mouvance Opothleyahola avait donc été factuellement allouée à poursuivre sa fuite vers la frontière méridionale du Kansas. Sur ces entrefaites, Cooper avait dû jongler avec le chaud et le froid en terme d'intelligence militaire. Sa bonne nouvelle était celle qui l'avait averti que le général Frémont avait été obligé de procrastiner ses projets en Missouri. En revanche, la méchante nouvelle

⁴² O.R. Series I, vol. VIII, pp. 5-11, 16-8, 20-1 ; Gaines W.C., *Confederate Cherokees, John Drew's Regiment of Mounted Rifles*, pp. 39-41 ; Cunningham F. *Confederate Indians*, p. 50, Naylor Co. ; Wright M.H. & Fischer L.H., *Civil War Sites on Oklahoma*, pp. 51-3, 56, Oklahoma Historical Society, 1967 ; Rampp D.A. & L.C., *Civil War in the Indian Territory*, pp. 7-8, Presidial Press, 1975 ; Fischer L.H. & Franks K.A., *Confederate Victory at Chusto-Talasa*, pp. 452-76, vol. 49-4-1971, *Chronicles of Oklahoma* ; Gaines W.C., *op. cit.*, pp. 58-9 ; Trickett, *op. cit.*, vol. XVIII-3, pp. 273-4 ; Meserve J.B., *Chief Opothleyahola*, vol. 9-4-1931, pp. 445-7, *Chronicles of Oklahoma* ; Edwards W., *op. cit.*, p. 7 ; Warde, *op. cit.*, pp. 74-5, 79, 84, 89-91.

lui apprenait que brigade de Cooper avait été réduite à son étiage le plus bas car ses 780 hommes se répartissent comme suit : 430 dans le 1st Choctaw & Chickasaw, 300 dans le 1^{er} Creek Regiment de McIntosh et 50 dans le bataillon des Choctaws. En conséquence, le 1st Cherokee *Mounted Rifles* du colonel John Drew ainsi que le 9th Texas Cavalry du colonel William B. Sims reçoivent l'ordre de venir conforter la troupe de Cooper. Cette fusion tourne en quenouille et finalement, le 1st Creek Regiment et le 1st Choctaw & Chickasaw sont les premiers à rejoindre le 1st Cherokee Rifles du colonel Drew qui campe près de la rivière Bird Creek.

En sautant de sa selle, le colonel Cooper est sur-le-champ interpellé par Drew qui le surprend en lui racontant qu'il vient de recevoir un message d'Opothleyahola qui propose un échange de parlementaires, qui devra être précédé par un cessez-le-feu dans les deux camps. D'après les *Official Records* et les analyses de Muriel H. Wright (la grande historienne des Cinq Nations indiennes civilisées), Opothleyahola aurait confié l'exécution de ses ordres et de ses plans de bataille à ses quatre principaux *capitanos* : Billy Bowlegs, John Chupco, Halleck Tuskenuggee et Little Captain avant de se placer largement enroue de la progression de sa cohorte de fuyards vers le Kansas. Aussitôt, Cooper briefe à Opothleyahola et à ses caciques, une note dans laquelle il affirme qu'il se défend absolument de vouloir verser le sang de leurs Indiens respectifs. Sa note, il la confie au major Thomas Pegg qui commande en second le 1st Cherokee Rifles, en l'occurrence le régiment des Cherokees *Pins* du colonel Drew. À ce moment, Cooper ne se soupçonne pas encore la très poreuse fiabilité de ce régiment.

Pour accompagner le major Pegg dans ses pourparlers, Cooper a choisi les capitaines cherokees G.W. Scaper et J.P. Davis qu'accompagne le révérend Lewis Downing. Au cours de la soirée pendant laquelle ces officiers entament ou sont supposés entamer leur pow-wow avec les principaux chefs de guerre d'Opothleyahola, le colonel Drew découvre qu'il ne lui reste qu'une soixante d'hommes dont quelques-uns lui annoncent qu'ils ont appris que les diables d'Opothleyahola trépignent sous leurs peintures de guerre en prévision de leur attaque, apparemment imminente. Inutile de préciser que, confrontés à ce présage mortifère, une ultime partie des centaures du régiment de Drew décanillent jusqu'à ce que leur colonel en bride une partie pour les forcer à regagner leur camp, au moins pour y récupérer leurs munitions et leurs fournitures militaires⁴³.

C'est à ce moment-là que Drew croise le major Pegg et ses trois acolytes qui émergent de leur mission dans le camp d'Opothleyahola. Ils n'y ont pas rencontré le vieux chef car nous avons appris qu'il ne s'y trouvait plus. Néanmoins ils en dépeignent les intenses antipastis guerriers qui d'ordinaire présagent un combat. Tandis que Pegg s'empourpre sur les dangers que recèle la situation, la poudre d'escampette enflamme une nouvelle fois les ultimes reliquats du régiment du colonel Drew, car la majeure partie de ses hommes se diluent subrepticement dans la nature. Le pire semblait se dessiner car, au lieu de rentrer chez eux, ces gens-là ainsi que la plupart de leurs officiers rallient Opothleyahola. Ce retour aux raisons qui ont motivé la création de leur régiment se révélera létal pour beaucoup d'entre eux.

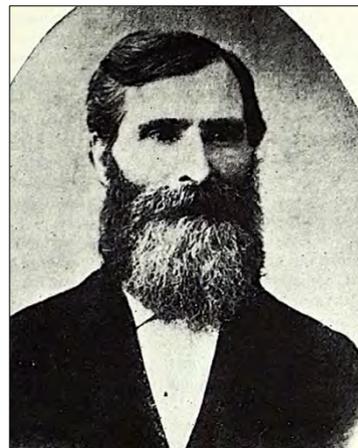
Cet évident désamour du régiment de Drew pour la cause confédérée nécessite sans doute une analyse plus pragmatique. Dans l'un de leurs articles, Leroy H. Fischer et Kenny A. Franks, avec lesquels nous avons eu l'honneur de correspondre, ont en

⁴³ Voir *Confederate Cherokees, John Drew's Regiment* (pp. 120-5) de W.C. Gaines pour une analyse plus exhaustive des énormes défections dans le régiment de Drew à l'orée des trois batailles livrées en 1861 dans le Territoire Indien.

quelque sorte anesthésié la thématique selon laquelle les gaillards du colonel Drew auraient fui la peste confédérée en se ruant dans les rangs de ceux qui la combattait. En développant cet événement, les deux auteurs que nous citons arguent de deux détails qui le recadrent dans une réalité plus pragmatique. D'une part, il y a le rapport du colonel Cooper qui constate que ces déserteurs cherokees ont laissé sur place leur matériel de camp, leurs chariots et même une partie de leurs armes et de leurs chevaux. Le 16 décembre 1861, le colonel Drew écrira même à John Ross qu'immédiatement après la victoire confédérée à Chusto-Talasa (que nous décrivons dans les pages qui suivent) et peut-être en raison de celle-ci, une partie des déserteurs de son 1st Cherokee Rifles lui aurait fait savoir qu'ils désiraient réintégrer son régiment.

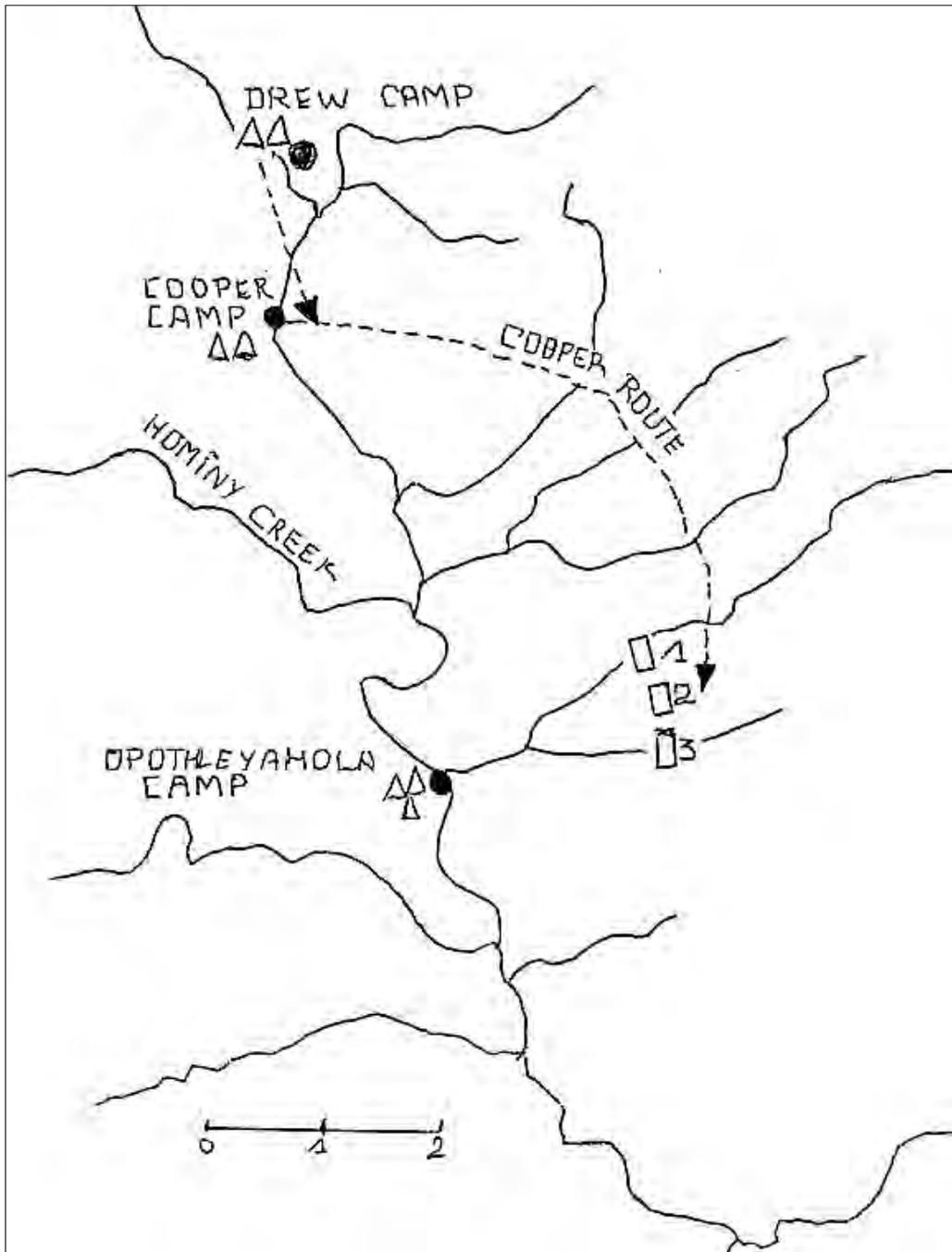
Le 8 décembre vers 7 heures du matin, c'est-à-dire à la veille de la bataille de Chusto-Talasa, Drew avertit son supérieur (le colonel Cooper) de la déliquescence de son 1st Cherokee Rifles et celui-ci ordonne au lieutenant-colonel William Quayle de se rendre sur place avec son détachement du 9th Texas Cavalry. Dans le même temps, Cooper ordonne à son *quartermaster* (officier chargé de la gestion administrative et matérielle d'un corps de troupe) de récupérer les provisions, les munitions et le matériel que les hommes du 1st Cherokee Rifles de Drew n'ont pas emportés. C'est à ce moment que celui-ci réapparaît avec les bribes de son régiment, en l'espèce les ultimes 28 hommes qui ne s'étaient pas encore fondus dans la nature. Ensuite de ces avatars et afin ne pas être surpris par une soudaine attaque de l'adversaire, Cooper déploie ses maigres forces durant la nuit.

Le 9 décembre en fin de matinée, Cooper fait sonner le boute-selle avant de porter sa cavalerie sur la rive opposée de la Bird Creek, un affluent de la rivière Verdigris qui se situe dans la nation cherokee (voir cartes 1 et 2, pp. 6 et 35). L'ordre de Cooper vise à effectuer un large mouvement contournant la troupe ennemie à Chusto-Talasa car il espère occuper une position qui lui garantira la sauvegarde de ses communications avec les provisions qu'il a entreposées dans les entrepôts de la Mission Coweta, près de Tulas (cartes 1 et 2) et d'où il pourra attendre les renforts du 1st Choctaw & Chickasaw Regiment, du 1st Creek Regiment et du bataillon Séminole qui convergeaient vers lui. Tout en progressant en aval de la Bird Creek, Cooper prend la précaution de détacher deux escadrons (ou compagnies) de son 1st Creek Regiment pour épier les éventuelles flâneries d'Opothleyahola dont la colonne s'étire en direction du Kansas.



Une vue actuelle et pratiquement inchangée de la rivière Bird Cree : en quelque sorte l'enjeu de la bataille de Chusto-Talasa (photo issue de *Tulas Gentleman*) - Lieutenant-colonel William Quayle du 9th Texas Cavalry, qui mena la charge des Confédérés à Chusto-Talasa (Legislative Reference Library of Texas).

Dès qu'il apprend que ses éclaireurs ont flirté avec l'ennemi, Cooper regroupe son train qu'il couvre par un fort détachement puis il déploie le reste de ses forces sur trois colonnes disposées comme suit sur la carte ci-après.



Carte 3 : Disposition des forces opposées lors de la bataille de Chusto-Talasa, le 9 décembre 1861.

1. Le 1st Choctaw & Chickasaw Mounted Rifles du colonel Douglas H. Cooper.
2. Le 9th Texas Cavalry du lieutenant-colonel Quayle et les restes du 1st Cherokee Regiment de John Drew.
3. Le 1st Creek Regiment du colonel Daniel N. McIntosh et le Creek Battalion du major Chilly McIntosh.

Dès qu'elles se sont formées, les trois phalanges confédérées entament au botte-à-botte un galop enlevé contre les guerriers ennemis qui se sont déployés dans le sous-bois qui jouxte la rivière Bird Creek sur trois kilomètres avant de s'effiloche dans une

plaine herbeuse. Dans le même temps, l'arrière-garde du colonel Cooper, forte d'un escadron du 1st Choctaw & Chickasaw Mounted Rifles, bloque l'assaut mené par quelque 200 guerriers ennemis dont le camp principal s'étale sur la rive occidentale de la Bird Creek, en un endroit qui épouse la forme d'un fer à cheval. Au départ, les combattants d'Opothleyahola se sont plantés en ordre dispersé sur le flanc opposé (oriental) de ce cours d'eau dont un épais couvert sanctuarise les approches. De surcroît, la Bird Creek ne pouvait être traversée qu'en certains endroits que seuls connaissaient les caciques de l'Ost d'Opothleyahola.

Confronté à cet appendice naturel qui émousse la puissance de son assaut, le colonel Cooper déploie les compagnies du 1st Choctaw & Chickasaw et du 9th Texas Cavalry en position frontale tandis que le 1st Creek de Daniel McIntosh entame un mouvement tournant ciblé sur l'aile droite ennemie. Les positions tenues par celle-ci affichaient de réels obstacles pour les attaquants car les flancs de la rivière croissaient jusqu'à neuf mètres de haut et, en certains endroits, ils recelaient même des niches que la nature semblait avoir façonnées pour les tireurs d'élite. Derrière cette muraille naturelle, la « forteresse » ennemie était confortée par une forêt extrêmement dense dans laquelle les guerriers d'Opothleyahola avaient hourdé des points de support avec des éléments en bois. Au cœur de cette ligne de défense, émergeait une grande bâtisse circonscrite par une barrière de planches équarries, qui s'étendait sur 400 à 500 mètres jusqu'à l'orée de la végétation. C'était derrière cette barrière que les guerriers d'Opothleyahola s'étaient planqués et d'où ils déchargeaient des salves d'un tir savamment musclé.

Vu son contexte tourmenté en termes d'habitat naturel, la bataille se métamorphose en une série d'actions morcelées au cours desquelles les opposants se livrent à des létales chaises musicales au cours desquelles ils se baïonnent et se repoussent à tour de rôle. Positionnés sur l'aile gauche confédérée, le colonel Daniel McIntosh et son 1st Creek Regiment engagent un corps-à-corps démentiel avec leurs anciens frères tribaux et les repoussent dans les tripes de la forêt jusqu'à ce que celle-ci les digère complètement. Le colonel McIntosh fouettait déjà la véhémence de son régiment quand le colonel Cooper lui ordonne d'en doper encore plus furieusement l'adrénaline. Alors et presque dans le même temps, le 1st Choctaw & Chickasaw modifie sa ligne d'attaque pour adopter une formation en ligne que leurs adversaires ne tentent pas de forcer. Ce régiment s'approche alors à une centaine de mètres du lieu-dit Caving Banks sur la Bird Creek, où ils mettent pied à terre pour encalminer leurs adversaires qui se sont tapis dans les flancs grenés de cette rivière. Les Choctaws reçoivent alors l'ordre de se positionner près de la maison fortifiée dont nous venons de parler, ce qu'ils accomplissent en dépit de leur éparpillement le long de la rivière. Mais en raison des béances dans les communications entre les officiers choctaws et chickasaws, cette action s'avère pataude et la plupart de leurs hommes regagnent leurs positionnements initiaux. Dans son rapport sur le comportement de sa compagnie au cours de ce combat, le capitaine choctaw William B. Pitchlynn écrit : *le type de combat adopté par l'ennemi, nous obligea à abandonner la stricte discipline militaire et nous força à adopter sa façon de combattre pour que nous puissions le vaincre.*

Sur notre carte 3 en page 42, nous notons que les 260 cavaliers du 9th Texas Cavalry forment le moyeu de la ligne confédérée. Pour donner l'assaut, ce régiment s'est scindé en deux colonnes : le lieutenant-colonel William Quayle commande la première avec une centaine de cavaliers tandis que le colonel William B. Sims dirige personnellement les 160 autres. Les troupiers de Quayle n'engagent pas immédiatement la ligne adverse

et se glissent donc aisément sur l'aile gauche du 1st Choctaw & Chickasaw jusqu'à ce qu'ils accrochent l'ennemi puis le débouchent hors de ses positions. Au cours de cette poussée, les hommes de Quayle ont méchamment ferrailé avec une partie des *Cherokees Pins*, ceux qui, la veille encore, avaient déserté le régiment confédéré du colonel Drew. Dans le même temps et après avoir mis pied à terre, le colonel Sims et la moitié de son 9th Texas Cavalry dépassent le flanc droit du 1st Creek Regiment du colonel Daniel McIntosh pour engager l'ennemi (voir carte 3, p. 42).

Comme ce dernier infléchit sa ligne, Sims hurle à tous les gars de son 9th Texas de se reformer à 500 mètres en arrière afin de réattaquer mais cette fois-ci à pieds. Les jeunes Texans boutent d'abord leurs adversaires hors de leurs mocassins, mais le méchant tir groupé et tendu dont les abreuve une soudaine volte-face de leurs challengers rafraîchit leurs ardeurs et les invite à se retirer. C'est alors que, sans guère se soucier du tir continu qui leur verse dessus, le colonel Sims et son détachement du 9th Texas opèrent leur jonction avec les éléments du lieutenant-colonel Quayle du même régiment. En dépit de leur excellente réactivité, les Texans de ce régiment sont tout de même obligés d'épouser le repli que vient d'opérer le 1st Creeks sur leur aile gauche et du 1st Choctaw & Chickasaw sur celle de droite. Sims ordonne alors à ses hommes d'opérer une courte marche arrière, juste le temps de regrimper en selle afin de se repositionner avant de recharger. Cette manœuvre, ils l'accomplissent avec une acerbité qui les autorise même à récupérer leurs blessés sous le feu de l'ennemi.

Tandis que les Texans du lieutenant-colonel Quayle et du colonel Sims ensauvent le centre de la ligne adverse, le capitaine R.A. Young et une centaine de fusiliers du 1st Choctaw & Chickasaw ont non seulement expulsé les tireurs d'Opothleyahola de la vaste bâtisse fortifiée dont nous parlons dans la page précédente, mais ils les ont pourchassés jusque sur les berges de la Bird Creek (voir carte 3, p. 42). C'est là que les Creeks d'Opothleyahola tentent de se réapproprier l'avantage du terrain et répliquant par une fusillade qui refoule leurs assaillants jusque dans la maison dont ils viennent de sortir. Quand deux autres compagnies de Choctaws et de Chickasaws arrivent à point nommé pour forcer celle du capitaine Young, celles-ci livrent un bref corps-à-corps à l'issue duquel elles balancent leurs adversaires sur l'autre rive de la Bird Creek.

Bousculés mais pas du tout traumatisés, les combattants d'Opothleyahola prennent le temps de s'agenouiller sur l'autre côté de la Bird Creek afin de viser soigneusement avant de vomir une tornade de plombs qu'ils concluent par une preste disparition sous le couvert. En dépit de l'espace relativement court qui sépare les deux berges de la rivière, le combat se fige dans une intense furiosité pendant une demi-heure au cours de laquelle une partie des guerriers d'Opothleyahola tente d'enrayer l'élan des Confédérés en cherchant à effrayer leurs chevaux. Cette tentative va déclencher l'apex décisif de la bataille. En réponse à cette manœuvre désespérée de leurs adversaires, les Choctaws et les Chickasaws forment un essaim que renforcent les Creeks confédérés de Daniel McIntosh, ceux-ci se coagulent alors dans l'ultime vague qui va submerger la bataille. Elle avait duré trois heures et Opothleyahola l'avait définitivement perdue lorsque ses forces se diluèrent en s'égaillant dans la nature. Quant au colonel Cooper, il rameute calmement ses troupes pour les ramener à leur camp de base. Comme les Confédérés furent les seuls à pouvoir chiffrer le coût humain de cet engagement, nous nous contenterons de leur version tout en sachant que les vainqueurs minimisent toujours leurs pertes et surenchérisent celles qu'ils ont infligées au camp opposé. Après avoir passé la nuit sur une large prairie près de Bird Creek, les Confédérés

retournent sur le champ de la bataille pour s'assurer que l'ennemi n'y a pas emmanché une vicieuse contre-attaque, mais le terrain est resté une morne plaine. Par manque de munitions, la brigade de Cooper n'engage pas la poursuite. Elle aurait perdu seulement 15 tués et 37 blessés sur un effectif engagé qui n'aurait pas dépassé 1 100 hommes.

Le Houghton Mifflin College commente cette bataille :

« Recherchant une meilleur position défensive après l'attaque à Round Mountain, Opothleyahola et ses 3 000 partisans incluant environ 2 300 femmes et enfants, dressèrent leur camp à Chusto-Talasa (Caving Banks) un endroit situé sur les rives de la Bird Creek. Le 9 décembre 1860, vers 14 heures, les hommes de Cooper l'attaquèrent en cet endroit. Bien retranchés sur la presqu'île formée par le coude de la Bird Creek, les hommes d'Opothleyahola résistèrent pendant quatre heures avant de fuir. Avant même que débute la bataille, Cooper comptait déjà 460 hommes de moins parce que les Cherokees *Pins* (fidèles à John Ross) qui formaient le gros du 1st Cherokee du colonel Drew refusèrent de combattre leurs frères qui soutenaient l'Union et passèrent dans leurs rangs. Les Confédérés se prétendirent victorieux, mais la troupe d'Opothleyahola ne vint pas aux lieux que pour se reformer sur les flancs de la rivière Shoal Creek. Estimation des victimes : 412 indiens unionistes et 52 Confédérés. »

La bataille de Chustenahlah (26 décembre 1861)⁴⁴

Au cours de la nuit du 9 au 10 décembre 1861, les troupes du colonel Cooper rejoignent le reliquat du 1st Cherokee Regiment du colonel Drew dans la localité de Van's où ils apprennent qu'une centaine de Cherokees *Pins* partisans de l'Union font route pour rallier la smala d'Opothleyahola qui clopine vers le Kansas. Confronté à l'aura galopante de ce chef creek, Cooper recommande à ses officiers de ne pas opérer dans la dentelle au cours de leurs contrôles drastiques de toutes les personnes non identifiées qui circulent dans la région. En conséquence, les ultimes ploucs du 1st Cherokee Rifles du colonel Drew et les cavaliers du 9th Texas du colonel Sims sont envoyés à Fort Gibson tandis que le 1st Choctaw & Chickasaw Regiment prend la route du village éponyme de la Coweta Mission qui jouxte Tulas (l'actuelle Tulsey Town) sise en lisière de la rivière Arkansas, dans l'extrémité septentrionale du territoire creek (voir carte 2, p. 35). Dans le même temps et après que Daniel McIntosh eût installé son 1st Creek à Van Buren (Arkansas), le colonel James McQueen McIntosh du 2nd Arkansas Rifles (à distinguer de son homonyme, le colonel creek Daniel McIntosh) réclame lui aussi des renforts pour conforter sa position en Arkansas.

Quant au colonel Cooper et le reste de ses troupes, ils ont planté leurs tentes près de Tulsey Town tandis que deux compagnies du 1st Choctaw & Chickasaw campent près de Fort Gibson. Ce diorama des positionnements des forces rebelles explique pourquoi celles-ci muselèrent rapidement les vellétés locales de liaisons dangereuses avec la troupe d'Opothleyahola. Sur ces entrefaites, celle-ci a déserté le site de Chustenahlah durant la nuit du 9 décembre et a transporté ses pénates en un point de la Hominy Creek,

⁴⁴ O.R. Series I, vol. VIII, pp. 11-3 ; Shoemaker A., *The Battle of Chustenahlah*, pp. 180-4, vol. 38-2-1960, *Chronicles of Oklahoma* ; White C.S. & B.R., *Now the Wolf has Come, the Creek Nation in the Civil War*, pp. 118-23, 125, 128, 130, 134, 156, 173-6, The Texas A & M University Press, 1996 ; Cunningham, *op. cit.*, p. 52 ; Rampp, *op. cit.*, pp. 7-8 ; Edwards, *op. cit.*, pp. 9-10 ; Warde, *op. cit.*, p. 91 ; Trickett, *op. cit.*, vol. XVIII-3, pp. 275-9 ; Gaines W.C., *op. cit.*, pp. 58-9 ; Wright & Fischer, *op. cit.*, p. 46.

situé à une trentaine de kilomètres dans le sud-ouest du domaine territorial cherokee (voir carte 3, p. 42). Opothleyahola a choisi cette position parce qu'il y attend les renforts d'affidés indiens qui sont censés le rallier.

Tout en discutant avec le chef John Ross sur les dissensions intérieures qui obèrent les Cherokees, le colonel Cooper a missionné son intendant militaire de Fort Smith de faire livrer à ses troupes un nouveau lot de munitions et d'attendre les renforts que le colonel James McQueen McIntosh a promis de lui envoyer depuis l'Arkansas. Ces renforts avaient été prélevés dans les trois unités suivantes : sept escadrons du 11st Texas Cavalry du colonel W C. Young, cinq escadrons du 3^d Texas Cavalry du lieutenant-colonel William P. Lane et les trois escadrons du 4th Texas Cavalry battalion du major John W. Whitfield. Dans le même temps (20 décembre), Cooper reçoit une note du colonel creek Daniel McIntosh dans laquelle celui-ci lui propose de porter un virulent coup d'estoc à la meute d'Opothleyahola si on lui confie 2 000 hommes. Cooper apprécie de toute évidence l'initiative de McIntosh car il lui fournit la complète grille de lecture positionnant le camp adverse dans la région. Après avoir consulté leurs cartes pour planifier leur opération, Douglas Cooper et le colonel McIntosh concoctent le mouvement circulaire que leurs deux colonnes vont effectuer : la première en suivant le cours de la rivière Arkansas et la seconde en suivant celui de la rivière Verdigris (voir cartes 1 et 3, pp. 6 et 42). Au sortir de son entretien avec Daniel McIntosh, Cooper ordonne au colonel Drew d'atteler son squelettique 1st Cherokee Rifles aux basques du 1st Choctaw & Chickasaw Regiment.

Les 22 et 23 décembre 1861, McIntosh entreprend sa marche vers la rivière Verdigris qu'il est censé atteindre le 24 décembre et où Cooper est censé le rejoindre. Ce dessein avorte parce que McIntosh avait été trop rapide et Cooper trop lent. À la suite de ce hiatus dans leur projet, Cooper fait savoir à McIntosh qu'il lui détache le bataillon de Stand Watie, récemment mis en service. Impatient, McIntosh n'a pas envie de l'attendre et, le 26 décembre, il fonce sur le camp d'Opothleyahola et déploie ses troupes sur les rives de la Hominy Creek, derrière laquelle le vieux chef creek s'est positionné. Le 3^d, le 6th et le 11st Texas Cavalry franchissent la rivière à Hominy Falls, un endroit pierreux mais peu profond. Comme cette traversée s'opère sans le soutien d'une force de couverture, les cavaliers confédérés sont accueillis par les salves du tir direct des guerriers de Halleck Tustenuggee, un vieux chef de la dernière rébellion séminole. Opothleyahola les avait postés en cet endroit pour affronter le premier choc dans l'espoir que, dans un premier temps, ils seront capables de bloquer les Texans tout en préservant le gros de ses combattants sous le boisseau. Le colonel Daniel McIntosh raconte qu'à midi précise, après avoir ordonné à ses clairons de sonner la charge :

« Un cri sauvage poussé par un millier de gorges, jaillit dans les airs, et cette masse vivante se rua sur l'ennemi malgré les détonations des fusils, qui jaillissaient depuis chaque arbre et chaque rocher. Mais nos braves garçons ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir gravi la colline et d'avoir engagé l'ennemi au corps-à-corps. »

Comme le décrit le lieutenant-colonel Walter P. Lane dans son *Adventures and Recollections of a San Jacinto Veteran*, ses Texans avaient la rage au ventre et l'écume aux lèvres. Leur charge sur la colline est effectuée par le centre de leur ligne, en tête duquel vocifèrent les centaures du 3^d Texas Cavalry. Comme les Séminoles de Halleck Tustenuggee ne sont pas assez nombreux pour endiguer le flot adverse, ils se replient

d'abord vers le haut de la colline puis, débordés, ils s'égayent pour échapper aux colts de leurs adversaires. Le 11th Texas Cavalry du colonel W.C. Young et le 6th Texas Cavalry du colonel J.S. Griffith ont évidemment épousé la percée opérée par le 3^d Texas de Lane sur le roc pentu de Chustenahlah, néanmoins la messe est dite pour les ouailles d'Opothleyahola et la bataille se tait vers 16 heures sous les gasconnades des Texans qui se gaussent de ces sales *Injuns* qui avaient osé leur résister.

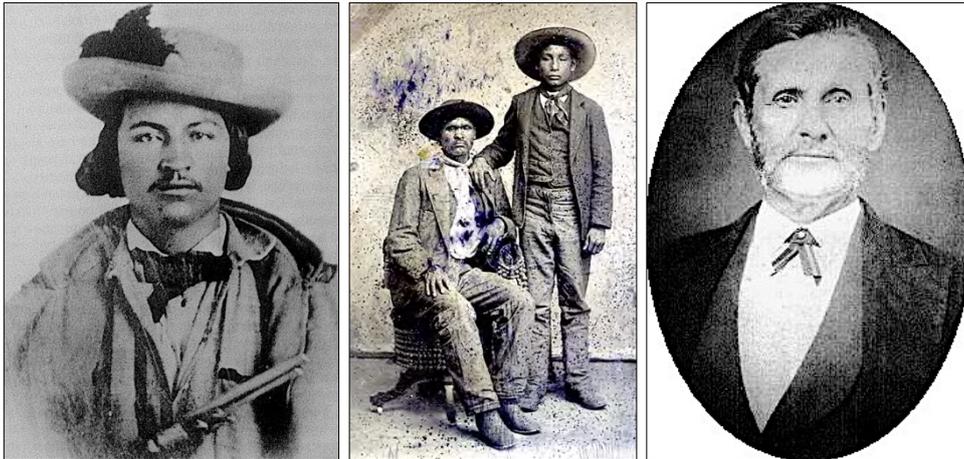
Le site de cette bataille n'a toujours pas été déterminé avec précision, mais les historiens locaux ont la certitude qu'elle se livra sur les flancs de la rivière Hominy, à l'ouest de l'agglomération de l'actuelle Skiatook. À court de munitions et affaiblis par la béance de leurs réserves alimentaires, qui déjà les taraudait depuis trois semaines, les guerriers d'Opothleyahola (estimés à 1 700 d'après certains acteurs confédérés de cette bataille) tentent pourtant de se regrouper dans leur grand camp de base qui se dressait en amont du champ de bataille qu'ils viennent d'évacuer. Les trois côtés de ce camp étaient inscrits dans une vallée sanglée par des collines trapues et boisées. Le diable s'habille alors en gris confédéré et déchaîne un démoniaque orage qui achève de plomber le moral des disciples d'Opothleyahola car ceux-ci filent en quenouille et par petits groupes en direction du Nord. Quand tombe la nuit, la victoire confédérée est absolue, mais ses vainqueurs s'endorment tout de même sur ses ornières.

Le rapport du colonel McIntosh du 26 décembre couvre l'essentiel de l'action, même si son récit comporte les inéluctables exagérations dues à la prétention des vainqueurs :

« Les pertes soutenues par l'ennemi furent très sévères. Il aurait perdu plus de 250 individus. Nos pertes s'élèvent à 9 tués et à 40 blessés. Nous avons capturés 160 femmes et enfants, 20 Nègres, 30 chariots, 70 attelages bovins, environ 500 ponies indiens, quelques centaines de têtes de bétail, une centaine de moutons et beaucoup d'objets de valeur. La forteresse d'Opothleyahola fut anéantie et ses troupes furent éparpillées dans toutes les directions, privées des moyens de subsistance les plus basiques. »



Vue actuelle du « rocher » de Chustenahlah. C'est sur ses pentes que chargea le 3^d Texas Cavalry du lieutenant-colonel Walter P. Lane (Photo de Michael Manning).



G.W. Grayson, lieutenant indien dans le 1st Creek Regiment en 1862 (Smithsonian Institution, National Anthropological Archives) - Une paire de Chickasaws dans les types de vêtements qu'ils portaient à la veille de la guerre de Sécession et après celle-ci (Jewell L. Hardy Collection in Oklahoma Historical Society, hosted by the UNT University) – Lieutenant-colonel Walter P. Lane (Free Family Tree).

Ce n'est qu'à l'arrivée du bataillon des sang-mêlé cherokees du colonel Stand Watie que s'amorce l'hallali des rescapés de la troupe d'Opothleyahola. Le 27 décembre, au cours de cette traque, les cavaliers de Stand Watie dévisagent la terrible stupeur ou l'indicible terreur de leurs proies qui décanillent en direction du Kansas et dans un indescriptible pandémonium. Dans cette horreur, les cavaliers de Watie opèrent comme à l'exercice en émiettant systématiquement les poches de résistance qui tentent désespérément de couvrir les misérables arrière-faix de leurs familles en capilotade. Sous les humeurs du blizzard, les mocassins de ces écorchés se délitent dans la neige car ils ont perdu presque tout leur charroi, presque toutes leurs bêtes de somme et presque tous leurs ponies. Non seulement beaucoup d'entre eux sont dépourvus de vêtements et de souliers d'hiver, mais en plus, les membres de la même famille ont été souvent égrenés au cours de leur délétère diaspora. Nombreux furent donc ceux qui connurent la mort blanche sous un léthal linceul neigeux.

Pendant ces événements, le colonel Cooper et sa colonne sont arrivés à Tulas (Tulsey Town) dans la soirée et ce n'est que le 27 décembre qu'ils y apprennent le succès militaire remporté la veille par colonel Daniel McIntosh. Alors Cooper renonce à son plan de court-circuiter des restes de la troupe d'Opothleyahola et, le 28 décembre, il opère sa jonction avec les effectifs du colonel McIntosh, ensuite de quoi les deux officiers retâtent l'extrême froidure de la région jusqu'au site de Bird Creek où ils venaient d'avoir laminé l'ost ennemi. Alors et pendant huit jours, Cooper taraude les fuyards jusqu'à la lisière du Kansas puis il bifurque vers Tulsey Town avant de gagner la rivière Arkansas près de laquelle il installe ses quartiers d'hiver. Ainsi, Cooper finissait d'étriller l'entièreté de la zone qu'Opothleyahola avait brièvement maîtrisée.

Dans son rapport sur ses derniers jours de l'année 1861, Cooper écrit :

« Nos résultats se traduisent par 60 ennemis tués et 150 prisonniers dont la plupart sont des femmes et des enfants qui cheminaient vers Walnut Creek au Kansas. En opérant ainsi, nous avons sécurisé la frontière pour la durée de l'hiver. Notre action démontre que la plupart de ceux qui se trouvèrent sur la rivière Hominy (bataille de Chustenahlah) le 26 décembre 1861, dont Opothleyahola en personne, auraient pu être aisément capturés si le colonel James McIntosh avait attendu les forces placées sous mon

commandement, en l'occurrence celles qui devaient attaquer l'ennemi par l'arrière. Le même résultat aurait pu être obtenu si le colonel Stand Watie avait pu être envoyé sur la rivière Bird Creek et de là sur les arrières d'Opothleyahola. De la sorte, les machinations de ce sale traître auraient été éradiquées. »

À la fin de décembre 1861, Albert Pike (entre-temps nommé général commandant le département du Territoire Indien) écrit à son ministère de la Guerre pour lui exprimer sa colère sur le sort que le département de la Guerre accorde aux soldats indiens :

« Le 1^{er} régiment des Creeks et le 1^{er} Choctaw & Chickasaw ont été mis sur pieds en octobre 1861 ainsi que le 1^{er} Cherokee Regiment, mais nous avons dû attendre longtemps avant que les Choctaws et les Chickasaws du colonel Cooper obtiennent leurs armes. Les autres régiments n'ont touché ni armes ni paye. À l'exception d'un peu de matériel de camp chez les Choctaws, les autres régiments n'ont rien reçu. »

Comme cette première année du conflit échoit après seulement neuf mois de combats, les carences en armes et en équipements appropriés pour les troupes indiennes auraient pu être éventuellement corrélées au manque de préparations des premières troupes confédérées qui furent levées en 1861. En revanche, ce qui pouvait être fondé au départ devient dramatique dès que des défauts provisoires se coagulent en tares rédhibitoires au cours des années qui se succèdent. Les deux extraits qui suivent illustrent la permanente disette de bonnes armes et d'équipements simplement décents au sein des forces indiennes de la Confédération. Sutton S. Scott était le fonctionnaire militaire qui, depuis Richmond, gérait l'Office des Affaires Indiennes. En août 1863, le colonel Stand Watie (il n'est pas encore promu général) écrit la lettre reprise ci-après à ce fonctionnaire pour protester contre les préjudices que le *general quartermaster* (chef du service de la logistique des armées) fait subir à tous les régiments indiens qui servent sous ses ordres :

« Les troupes indiennes qui sont restées fidèles à la Confédération sont traitées comme si elles étaient des choses qui n'existent pas. À la différence des autres soldats de notre armée, mes hommes ne touchent ni équipement ni solde. Les vêtements, que nous avons obtenus au prix de nombreuses difficultés et à l'issue d'un coût élevé pour rhabiller nos troupes indiennes, ont à plusieurs reprises été distribués à des soldats (blancs) qui en avaient moins besoin. »

Quatre mois plus tard, dans son rapport sur l'état des forces armées du Territoire Indien, le général William Steele écrit que l'équipement de ses troupes indiennes ne figure pas parmi ses problèmes majeurs *parce qu'elles soient équipées ou non, lesdites troupes (indiennes), ne valent rien comme unités de ligne*. Le mois suivant, le général Samuel B. Maxey qui vient de remplacer le général Steele à la tête du Territoire Indien reçoit un rapport de J.J. Du Bose, le chef de son service de l'Ordonnance, qui dépeint la triste condition des deux brigades de la division indienne :

« J'ai l'honneur de vous informer du mauvais état des armes de la brigade cherokee commandée par Stand Watie, des armes d'une partie de la brigade choctaw de Tandy Walker et des armes utilisées dans le bataillon du Texas commandé par le lieutenant-colonel John W. Wells.

« Dans toutes ces unités, l'état de leurs armes est décourageant. Dans la première brigade (du colonel Stand Watie), c'est à peine mieux. On y trouve quelques Enfields et un peu de Mississippis rayés. Le reste de la troupe n'a que des fusils de sport à double canon, des fusils de chasse texans et d'autres armes analogues. Les seules armes de qualité qu'ils détiennent, ce sont celles qu'ils ont prises à l'ennemi. En outre, beaucoup de leurs hommes ne peuvent rien faire car ils ne possèdent aucune arme.

« Dans la brigade du colonel Tandy Walker, ses Choctaws disposent d'armes d'épaule différentes, le plus souvent de vieux fusils rayés du Texas. Les hommes qui les utilisent sont malchanceux parce qu'ils ont été mal usinés ou mal rénovés ou encore parce qu'ils sont peu précis et parce que leur canon explose fréquemment. Le reste de cette brigade n'a touché que des mousquets obsolètes et des fusils de chasse qui ne conviennent pas pour être utilisés dans une armée⁴⁵. »

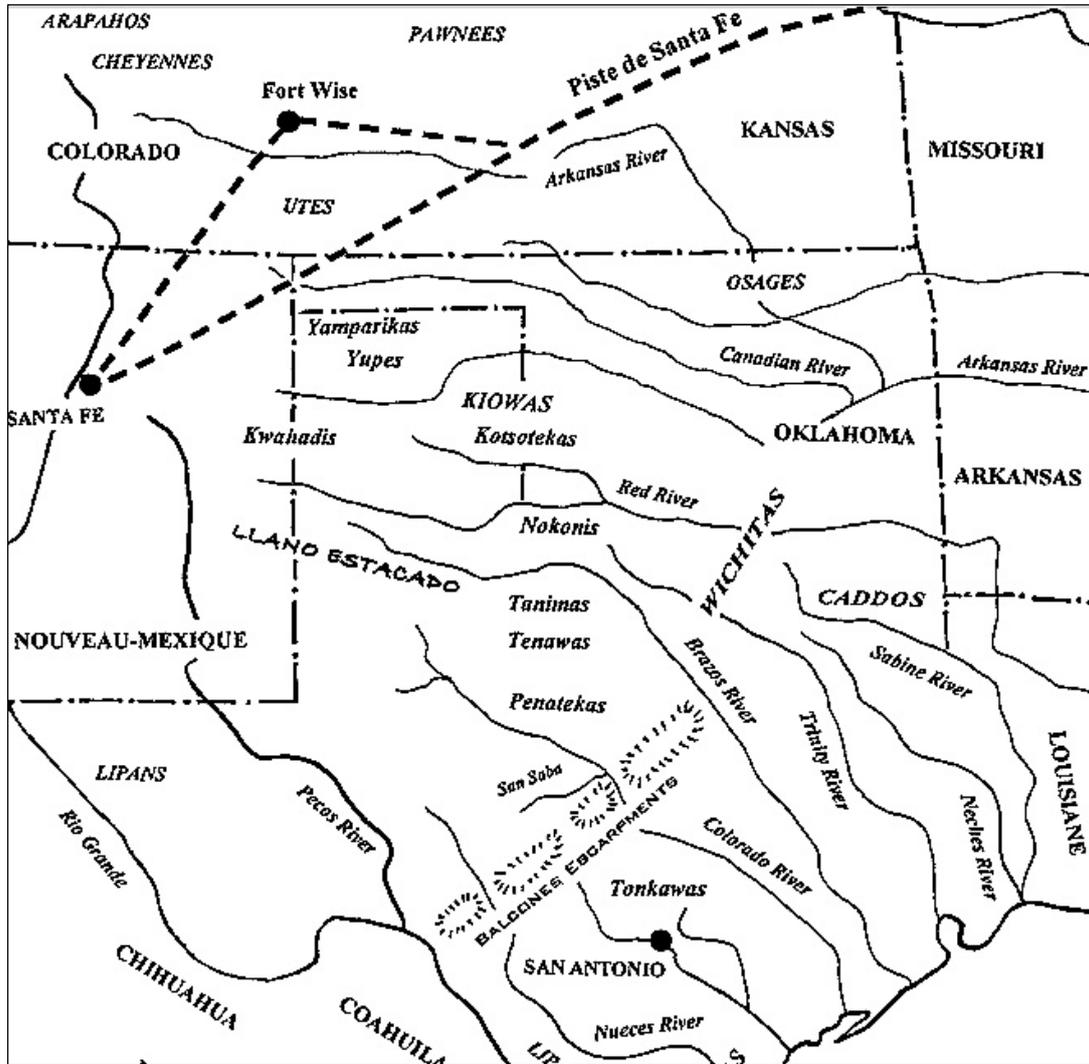
Les traités conclus en 1861 par les Confédérés avec certaines tribus des Plaines

Avant même d'entamer ses pourparlers avec les Cinq Nations civilisées, Albert Pike avait planifié l'organisation d'un grand comice panindien qui était censé attirer les chefs des principales nations des Grandes Plaines du Sud afin de leur faire conclure des pactes ou traités de non-agression les engageant à cesser leurs razzias dans les comtés du Texas occidental en échange de la livraison de bétail et d'instruments aratoires destinés à diversifier leurs ressources alimentaires. Dans cette optique, le 26 mai 1861, Pike diligente Matthew Leeper (le gestionnaire civil de l'agence Wichita sise près de Fort Cobb, au nord du District Loué, carte p. 6), pour qu'il prenne langue avec les chefs des clans majeurs de la *Comancheria* septentrionale, en l'espèce ceux des Caddos, des Wichitas, des Kiowas, des Osages et surtout des Comanches (notamment les troublions Penatekas) afin de les inciter à venir assister au pow-wow théâtralisé par un « grand chaman à la peau claire », en l'occurrence Albert Pike. Celui-ci prévoit donc d'instiller dans son auditoire le concept d'une sorte de *Pax Romana* à la confédérée et, pour la mettre en scène, il enjoint Matthews Leeper de recourir à ses hommes de l'ombre (des métis et des trafiquants mexicains) qui savent comment « causer » avec les plus vaniteux va-t-en-guerre des principaux clans de la *Comancheria*.

Nous délaissions à dessein le terme « tribu » pour lui préférer les termes « bande » ou « clan » parce qu'il n'y a jamais eu de grands chefs des Comanches, des Apaches, des Kiowas, etc. La tribu est un concept essentiellement occidental qui n'entraîne pas dans la culture des Indiens des Grandes Plaines à l'orée de leur grand génocide. Les clans qui appartenaient à la même ethnie partageaient des liens culturels, sociétaux et même familiaux, mais ne se soumettaient pas à l'autorité d'un chef suprême et unique. Un fils de chef ne succède pas obligatoirement à son père, les membres de son clan le reconnaissent comme tel en fonction de ses exploits et il n'a jamais l'obligation de souscrire aux promesses engageant les chefs des autres clans, même si ceux-ci appartiennent à la même ethnie. Les Américains et surtout les Texans et les Neo-Mexicains n'ont assimilé cette subtilité sociétale qu'à la fin du XIX^e siècle car au cours du siècle précédent ils avaient pensé que les traités qu'ils concluaient avec certains

⁴⁵ Nichols J.L., *The Confederate Quartermaster in the Trans-Mississippi*, pp. 32-3. University of Texas Press, 1964 ; Cunningham, *op. cit.*, pp. 54, 103, 119, 136-7.

chefs entraînaient automatiquement l'adhésion de toutes les composantes de la même ethnie ou nation. Cette dichotomie entre les tropismes occidentaux et la philosophie des nomades amérindiens aboutira à l'éradication des seconds.



Carte 4 : Au centre, carte du Texas sur laquelle sont positionnées, entre autres, les nations Osages, Kiowas, Wichitas, Caddos et le clan des Comanches Penatekas. Ces Indiens furent induits à ratifier les traités proposés par les Confédérés (carte extraite de *Les Guerres Indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, 1825-1875*, S. Noirsain, Economica, 2011).

Le 2 août 1861, dès son arrivée à l'agence des Séminoles (voir carte 1 p. 6), Pike congratule Matthew Leeper parce qu'il a remarquablement accompli sa mission dans la mesure où de nombreux chefs des clans des Plaines ont accepté son invitation, ne fût-ce que parce qu'ils savaient qu'ils y recevront une pléthore de cadeaux véniels mais qui, à leurs yeux, les transcendaient. Accompagné par une soixantaine de cavaliers creeks et séminoles bien armés qui arboraient le *battleflag* confédéré, Pike débarque à l'agence Wichita près de laquelle il dresse sa tente. Le métis cherokee Jesse Chisholm les a accompagnés parce qu'il parle quatorze des idiomes les plus courants dans ce que les Mexicains et les Américains du Sud-Ouest désignent comme la *Comancheria* (l'enfer aux confins du Nouveau-Mexique et de l'Arizona). Le nom de Jesse Chisholm va entrer dans la saga de l'Ouest car peu après la guerre, il va ouvrir la *Chisholm Trail* :

la légendaire piste sur laquelle déferleront des millions de bêtes à cornes et les innombrables norias de chariots bâchés vers ou en provenance du Far-West.

Tandis que Pike assiste au lever de sa tente à côté des locaux de l'agence Wichita, son regard embrasse une forêt de teepees et de wigwams dont les formes fuselées et les motifs emblématiques confortent la présence des plus notables fiers-à-bras d'environ 140 chefferies de la *Comancheria* ; ils sont venus avec leur guerriers favoris et même avec leurs femmes et leurs enfants. Cependant, les Comanches ne coiffent pas cette foire bigarrée car ceux qui ont accepté l'invitation de Pike n'émargent qu'à quatre clans : les Naconis, les Tenawas, les Yamparikas et les Kotsotekas (positionnés sur la carte page précédente). En revanche, ce sont ces quatre clans qui ont engendré les fils de ceux qui, en 1840, avaient raboté longitudinalement le Texas. Or, en 1861, ces hussards indiens étaient encore capables de mettre en selle les plus sauvages centaures. Pike avait espéré que son « podium » attirerait la grande nation Kickapoo ainsi que les féroces bandes Kiowas. Toutefois et avoir envisagé d'y participer, les Kickapoos se sont finalement ravisés tandis que les Kiowas ont carrément refusé d'entendre les Texans parce que depuis toujours, ils les considèrent comme leurs pires antagonistes. Craignant les caprices des ombrageux et parfois versatiles Comanches qui ont daigné répondre à son invitation, Pike bichonne leurs chefs dès qu'ils se profilent sur la scène de l'affaire car Matthew Leeper et les auxiliaires de son agence l'ont bien carénée, notamment en aménageant un large espace couvert et ombragé sous lequel les cadors indiens pourront se tenir, boire, manger, fumer et barboter agréablement.

D'emblée, Pike tisse une communauté d'intérêts entre lui et les membres de son auditoire en leur affirmant que tous sont en guerre avec le peuple et les soldats des États-Unis car ceux-ci entendent s'approprier peu à peu les terres des nations des Grandes Plaines du Sud tout en voulant domestiquer les vénérables institutions sudistes. Dans le point de chute de son envolée sur cette théâtrale gémellarité, Pike enfonce son coup d'estoc : le Texas et les Indiens doivent absolument interrompre leurs affrontements pour se focaliser sur leur ennemi commun, en substance les tuniques bleues et leurs émigrants. Avant de peaufiner son cabotinage, Pike entretient habilement l'attention de ses allocutaires en les gavant de chapeaux, de selles, de vêtements, d'ustensiles de cuisine, de café, de tabac et surtout de vieux fusils à silex accompagnés de tonnelets de poudre, que ses agents ont achetés, pour 2 000 dollars, à la Shirley's Trading House dont le magasin et le dépôt énergisent la localité de Wichita.

Pour éviter que son auditoire profite d'un break dans son show pour s'esquiver illico avec leur moisson de présents, Pike ne tarit pas un seul instant et promet de les gâter encore davantage lors du prochain conseil qu'il tiendra à son retour de son imminent voyage à Richmond où il va entretenir le « Grand-Père » (Jefferson Davis) de la bienveillance des chefs avec lesquels il vient de traiter. Pike n'était pas un poulet de l'année et il avait chargé Matthew Leeper de s'assurer des services des frères John et William Whirley pour retenir l'attention des caciques. Ces deux émigrants irlandais étaient en train de bâtir leur fortune dans la région de Fort Cobb et de la Washita River, en l'occurrence le coin le plus sauvage de cette parcelle de l'Ouest. En 1859, ils y avaient ouvert un immense « magasin général » qui desservait toute la région et faisait payer le prix fort aux caravaniers qui traversaient l'Arizona sur la route de la Californie.

Au cours des jours, Pike resasse inlassablement le même refrain à son auditoire : le Texas fait désormais partie de la « grande tribu » des Confédérés, il faut donc que les chefs des clans « touchent la plume » et donnent leur parole de ne plus razzier le Texas

puisque celui-ci, en tant que nouvel ami, s'engage à protéger les biens et les personnes des Indiens et à garantir l'inviolabilité de leurs territoires. Certaines promesses d'Albert Pike relèvent d'un surréalisme délirant. En effet, il s'engage même à leur faire livrer avant l'hiver des semences et des outils aratoires pour qu'ils puissent se recycler dans l'agriculture et renoncent ex-abrupto aux fondements de leur société : le nomadisme, la chasse, la prédation et la gloriole du combat, bref la moelle de leur raison de vivre. Le 12 août 1861, à force de cadeaux, Pike convainc ses interlocuteurs de promettre qu'ils vont respecter une entente cordiale avec les citoyens texans et confédérés.

Nous reproduisons des extraits du rapport qu'au retour de sa mission, il dressa pour son secrétaire à la Guerre :

« Les chefs comanches qui étaient présents (à notre conseil) ont accepté de se rendre dans leurs autres clans pour convaincre leurs chefs de suivre la même voie qu'ils avaient désormais choisie (...) J'ai été beaucoup aidé dans ma mission par les chefs de mon escorte de Creeks et de Séminoles et par la tranquille assurance de leurs hommes qui se tenaient en armes sous les couleurs confédérées. Leur présence à nos côtés convainquit les Comanches de notre bonne foi et les persuada qu'ils pouvaient nous faire confiance (...) Les chefs des Creeks et des Séminoles qui nous accompagnaient leur certifièrent que je tiendrai mes promesses et ils énumérèrent les grands avantages qu'ils retirent de leur vie sédentaire depuis qu'ils ont abandonné leur nomadisme (...)

« Dans notre traité avec les Comanches, il est spécialement mentionné que le Texas est l'un des États de la Confédération, qu'il est lié à notre traité et que la paix doit désormais prévaloir entre eux et cet État. Cette précision était nécessaire parce que les Comanches ont toujours été en guerre avec le Texas et qu'ils ne comprenaient pas comment ou pourquoi cet État est devenu une partie des États-Unis. J'ose affirmer que ces Indiens sont sincères. Ils me paraissent impatients de s'installer en permanence sur les terres qui leur seront allouées et d'y vivre en paix. Je suis persuadé qu'il en sera ainsi s'il ne se produit aucun événement fâcheux de nature à nous aliéner leur confiance et pour autant que notre gouvernement concrétise rapidement les promesses que je leur ai faites (...)

« Afin d'éviter tout incident avec ceux avec lesquelles je venais de traiter, j'ai donné un drapeau blanc à chacun de leurs chefs ainsi qu'une lettre assurant leur sauvegarde. En rentrant chez eux, ils ont croisé le détachement du major Burleson de la milice texane, qui respecta leur drapeau et ma lettre de créance. Ceci leur confirma que le traité qu'ils ont signé avec nous engage le Texas. Les Kiowas, qui sont très liés aux Comanches et parlent leur langue, refusèrent de venir à notre conseil et ils se querellèrent même avec les Comanches qui s'y étaient rendus. Après avoir tué un garçon près de Fort Cobb et deux ou trois soldats texans, ces Kiowas ont forgé des traces qui mènent près du principal camp des Comanches à Antelope Hill pour nous faire croire que c'étaient ceux-ci qui avaient commis ces meurtres. C'était pour nous pousser à briser notre traité. Heureusement, le major Burleson, qui avait pris les Kiowas en chasse, n'inquiéta pas les Comanches et aucun incident se produisit.

« Peu après la conclusion de nos traités, les Kiowas répétèrent partout qu'après leur retour du Mexique, ils mettront la frontière à feu et à sang et attaqueront les Indiens qui se sont établis ou qui s'établiront dans notre réserve. Ils ont même expulsé Buffalo Hump de leur bande. Ce célèbre chef comanche a été le plus actif ennemi du Texas depuis vingt-cinq ans, et les Kiowas lui ont même dit de retourner parmi les siens, dans le clan des Penatekas, parce que ce sont ceux-là qui ont conclu la paix avec les Blancs et que, désormais les Kiowas seront en guerre contre les Comanches. En conséquence, Buffalo Hump et sa famille ont apparu à l'agence de Wichita pour y solliciter leur installation. Je suis certain que ce sont les Kiowas qui portent la responsabilité des récentes déprédations au Texas (...) Je viens d'apprendre que plusieurs milliers de Comanches se sont groupés à proximité de Fort Cobb (et de l'agence Wichita) pour y recevoir les moyens et les outils qui leur permettront de se sédentariser. Les autres Comanches seraient enclins à les imiter et il paraîtrait même que certains Kiowas seraient également disposés dans ce sens. J'ai promis aux Comanches de les revoir en automne avec des cadeaux. Par leur truchement, j'ai fait parvenir aux Kiowas un *Wampum*⁴⁶ de la paix dans lequel j'ai inclus une balle qui signifiait que s'ils optaient pour la guerre, je leur enverrai un millier de Creeks et de Séminoles⁴⁷. Les chefs comanches pensent que cela incitera les Kiowas à traiter avec nous, une hypothèse que les chefs creeks semblent conforter.

« La personne avec qui j'ai conclu un contrat pour nourrir nos Indiens pendant un an, a prévu des quantités suffisantes pour tous ceux qui souhaiteraient s'y installer. Je leur ai envoyé un message dans lequel je les prévins que j'ai été retardé et que j'arriverai bientôt. Ces Indiens savent que si j'en étais empêché le surintendant des Affaires indiennes se substituera à moi pour les abreuver de cadeaux et leur désigner les terres qu'ils vont pouvoir cultiver. Si ces Indiens acceptent de renoncer à leur vie errante en s'installant dans la réserve, cela nous coûtera moins cher de leur livrer du bétail, des outils aratoires et de les aider à cultiver la terre, que d'entretenir deux régiments pour les tuer (...)

« Les Comanches sont courageux, francs et intelligents et très supérieurs à la plupart des autres tribus (...) Ceux qui appartiennent au clan des Penatekas vivent depuis des années dans la réserve, ils mènent une existence paisible et semblent entamer une vie plus industrielle. Ils ont besoin de meilleures maisons car ils logent dans de misérables cabanes et leurs tentes sont trop usées pour les protéger du froid. Cette année, ils ont fait une jolie récolte de maïs et s'ils reçoivent l'aide que nous leur avons promise, ils devraient bientôt se trouver dans d'excellentes conditions de vie. Quand ils furent expulsés du Texas, on les a forcés d'abandonner de bonnes maisons et de grandes quantités de bovidés. Il conviendrait donc de les indemniser (...) au moins par décence ou par humanité. Les Indiens

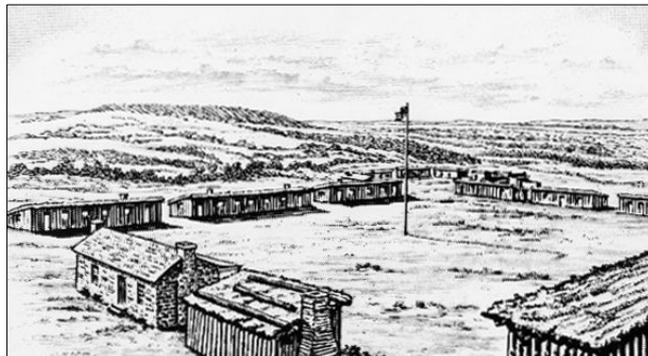
⁴⁶ Chez les Indiens d'Amérique du Nord, le *Wampun* consistait en une ceinture de perles en nacre de praires et dont la couleur était porteuse d'un message de paix et d'amitié. Même quand il s'agissait d'une manifestation entre ennemis, la vie du porteur de cet objet devait être préservée.

⁴⁷ Les chefs kiowas savaient que les Creeks et les Séminoles ne disposaient pas d'autant de guerriers.

de la réserve ont regagné leurs villages. S'ils y restent, ils auront une belle récolte de maïs cette année. Leur anxiété était normale quand ils assistèrent au départ des troupes fédérales et à l'arrivée de la milice texane. Des huttes ont été bâties pour une partie des Indiens de la réserve sauf pour les Tonkawas. Beaucoup d'argent a été dépensé pour les vêtir quoique beaucoup d'entre eux circulent encore à moitié nus, sauf chez les Caddos, les Shawnees et les Delawares (...) Durant les dix jours que nous avons passés sur place, ils circulaient partout dans notre camp et nous n'avons déploré aucun vol (...) Si on les encourage, ils seront vite capables de récolter assez de maïs et de légumes pour devenir autosuffisants.

« Il y a de nombreuses années, les Kiowas sont arrivés des régions du Nord-Ouest avec seulement des chiens car ils n'avaient pas de chevaux. Maintenant ils en possèdent beaucoup car ce sont des voleurs qui se querellent sans cesse avec tout le monde, on en compterait deux mille. On dit aussi que, près de Fort Wise, sur la rivière Arkansas, beaucoup d'Arapahos attendent les cadeaux que le gouvernement nordiste leur a promis. Il leur aurait déjà fait distribuer des fusils, des revolvers et des cartouches Minié. J'ai vu l'un de ces fusils Minié qui sortent de l'usine de Lancaster en Pennsylvanie. Un peu avant notre arrivée à l'agence Wichita, l'un de nos Caddos a tué le propriétaire d'une telle arme (...) Celui-ci portait une cartouchière estampillée au sigle de l'armée fédérale (...) J'ai quitté l'agence Wichita le 10 août avec mes Creeks, mes Séminoles et une quarantaine de Comanches. Nous voulions explorer la région des montagnes Wichitas afin de déterminer si elle contient des terres assez fertiles pour y installer les Comanches et les autres tribus.

« Conformément aux traités conclus avec les Choctaws et les Chickasaws, notre gouvernement a le droit de placer dans le District loué tous les Comanches, les Shawnees, les Delawares et les Kickapoos ainsi que les autres tribus qui vivent sur le cours inférieur de la rivière Arkansas (carte 2, p. 35). Comme j'avais l'intention de proposer, aux Kickapoos, aux Shawnees et aux Delawares de s'installer dans le District loué, je voulais vérifier si le projet était possible. Après m'être rendu jusqu'aux collines sises en amont des monts Wichita (...) à 90 kilomètres de Fort Cobb, j'ai été pris par la fièvre et j'ai dû faire demi-tour sans pouvoir poursuivre mes investigations. J'ai regagné l'agence Wichita le 28 août et j'y suis resté trois jours avant de réintégrer Fort Arbuckle le 2 septembre. »



Fort Cobb dans le District Loué, ca. 1859 (Oklahoma Historical Society).

Dans son plaidoyer pour les Cinq Nations, le général Pike attire aussi l'attention de Jefferson Davis sur le parti dont l'économie confédérée pourrait tirer des ressources naturelles du territoire de ces Indiens :

« Il y a de vastes prairies sur lesquelles les troupeaux trouveront d'infinis herbages. Le sol du Territoire Indien est capable de produire toute la gamme des ressources vivrières ainsi que du tabac, du coton, du vin et du bois. On y trouve de nombreux bassins de charbon, de marbre, de granit et d'énormes gisements de fer, de plomb et de sel. Toutes ces richesses peuvent faire de ce territoire le plus riche État de la Confédération (...) Comprenons aussi que les concessions que nous ferions aux Indiens nous seraient en définitive plus profitables qu'à ceux-ci. »

Entre le 2 et le 4 octobre 1861, Pike accueille les caciques des Senecas, des Shawnees, des Quapaws et d'un portion des Osages chez John Ross à Park Hill pour y sceller leur alliance avec les Confédérés. En 1861, les *Petits* et les *Grands* Osages se distinguaient en fonction de leur positionnement par rapport à leur rivière éponyme. Quant aux trois ethnies que nous venons de citer, elles avaient été exfiltrées manu militari des Woodlands (régions boisées de la côte est) et leurs mœurs les différenciaient des peuples de la *Comancheria*. En octobre 1861 les Osages sont encore parqués dans le nord-est du district des Cherokees (carte 1, p. 6). À l'exception de ceux du « major » Broken Arm, la plupart des autres Osages et les reliquats des tribus Senecas, Shawnees et Quapaws préfèrent rester sous l'égide de l'Union. En novembre 1861, ceux-ci décident donc de s'inféoder à Opothleyahola et de facto ils vont devoir affronter les Confédérés au cours des trois batailles que nous allons commenter.

Comme au sortir de l'année 1861, les Confédérés semblaient donc avoir marqué des points dans la sécurisation du District Loué et notamment dans la région de la rivière Washita et dans celle que couvrait Fort Cobb, les démarches de Pike et son grand show d'octobre 1861 auraient peut-être eu le temps d'affriander de nouvelles tribus si, au printemps de l'année suivante, on ne l'avait pas empêché de faire éclore certaines des promesses qu'il avait fait miroiter chez les ouailles de la *Comancheria*. Les pitoyables exploits militaires d'Earl Van Dorn générèrent sûrement les métastases de cet foirade.

Ce général avait été assigné à la tête de toutes les forces rebelles du récemment créé département du Trans-Mississippi. Comptable de quelques futures et retentissantes défaites confédérées au fil de la guerre, le personnage concoctait un projet qui, à l'orée de 1862, confinait peu avec la gestion des Indiens du District Loué. Il ne s'agissait de rien de moins que de concentrer toutes les troupes du Trans-Mississippi pour accoucher d'une opération en force visant à reconquérir l'Arkansas et surprendre le Kentucky. Son plan napoléonien se javellisa piteusement les 7 et 8 mars 1862 à Pea Ridge (que les Sudistes comptabilisent sous le nom d'Elkhorn Tavern) en Arkansas et il regagna piteusement son point de départ à l'aune de lourdes pertes matérielles et surtout humaines. Cette campagne avait nécessité de longs et lourds préparatifs qui avaient mobilisé la brigade indienne de Pike et qui avaient gélifié tous les projets que celui-ci avait concoctés pour le Territoire Indien. Au retour des opérations de Van Dorn en Arkansas, Pike n'eut pas le temps de remettre ses projets sur son métier car, à la suite de son contentieux avec le général Thomas C. Hindman (qui avait remplacé Van Dorn), il démissionna de l'armée confédérée le 12 juillet 1862 et se déchargea donc de toutes les promesses dont il avait gavé ses interlocuteurs indiens.

Quoique le rapport que Matthew Leeper rédigea le 13 avril 1862 pour le général Albert Pike, sorte a priori de notre analyse des faits politiques et militaires qui ont transcendé la première année de la guerre de Sécession en Territoire Indien, ce rapport (que nous reproduisons ci-après) s'inscrit pourtant dans le rapide pourrissement de l'antagonisme qui aurait commencé à se distiller entre les Confédérés et les guerriers des Plaines, dès la fin du quatrième trimestre 1861⁴⁸.

« Il entre dans mes obligations de vous informer des sentiments et des comportements des Indiens de notre réserve et particulièrement des sauvages qui côtoient les autres Indiens, ceux qui se prétendent nos amis. Le type de relations que nous entretenons d'ordinaire avec les Indiens auxquels nous nous sommes habitués ne semblent pas avoir produit un résultat aussi favorable avec les Comanches de notre réserve. Au départ, leurs jeunes garçons nous avaient parus sociables et ils se conduisaient bien, maintenant ils sont devenus ingérables et belliqueux (...) Notamment, ils ont saccagé le poulailler du Dr Shirley puis ils ont saigné ses vaches et quelques-uns de ses bœufs à coups de flèches. Il leur est en effet devenu coutumier d'abattre nos bœufs avant que nous eussions le temps de les remettre vivants aux autres Indiens de la réserve. En agissant ainsi, ils nous empêchaient de ravitailler les autres groupes ethniques. Cette façon de se comporter s'est produite notamment hier et sous les yeux de leur chef principal.

« Notre interprète, M. Horace P. Jones, avait alors interpellé Buffalo Hump (déjà cité page 53), le vieux chef du clan des Comanches Penatekas, pour qu'il morigène ces jeunes guerriers belliqueux et leur ordonne de tempérer leurs comportements outranciers. Alors, M. Jones fut violemment pris à partie par le vieux chef qui l'insulta de la pire manière. Ensuite, ses guerriers se dirigèrent vers les locaux de notre agence et s'approchèrent de nos chevaux jusqu'à ce que l'un des jeunes Comanches soit sur le pont de leur décocher une flèche, mais je réussis à l'en empêcher.

« Tous ces Indiens, qui viennent ici exécutent régulièrement des danses de guerre et du scalp et ils se vantent de leur dextérité à voler des chevaux et à scalper les Blancs et les Mexicains. Ils se vantent même des langoureux baisers que les squaws leur accordent lorsqu'ils réapparaissent au sortir de leurs raids. Ce sont toutes ces fanfaronnades qu'ils colportent tandis que leurs frères de race les écoutent en se sentant ridiculisés par l'insignifiance de la vie qu'ils mènent ici. En écoutant de tels propos, les autres Comanches (ceux qui ne sont pas partis en maraude) s'enflamment de plus en plus et, tôt ou tard, ils finissent par suivre le sillage de leurs sauvages compagnons pour accomplir des raids sur le sol mexicain. En réalité, j'ai surtout la certitude qu'ils opèrent sur la frontière du Texas car la plupart de leurs déprédations ont été signalées dans cette région.

« Les plus sauvages de ces Indiens campent à moins de deux jours de cet endroit (l'agence Wichita) et je présume que leurs bandes doivent compter quelque 2 000 guerriers. Lorsque certains de ceux-ci vinrent ici, ils se montrèrent insolents et agressifs. Au cours de l'une de leurs

⁴⁸ Abel A.H., *The American Indian as Slaveholder and Secessionist*, Cleveland, 1919, pp. 348-50.

incursions, ils furent même sur le point de forcer les portes de nos réserves de nourriture pour les piller. Quelques jours plus tard, trois de leurs guerriers enfoncèrent les portes de la demeure du Dr Shirley et tentèrent même de s'introduire dans la chambre de son épouse. C'est alors qu'ils furent surpris par le docteur qui, après une courte altercation avec l'un d'entre eux, réussit tout de même à leur faire évacuer les lieux.

« Récemment, chez les Indiens de notre réserve, ceux qui se prétendent nos amis ont pris beaucoup de chevaux en nous affirmant qu'ils allaient les restituer. Je suis persuadé que, dans notre réserve, il n'est pas possible de maintenir l'ordre sans le soutien d'un fort contingent de militaires qui soient capables de mettre ces sauvages dans l'obligation de choisir entre la possibilité de s'installer définitivement dans la réserve ou de l'évacuer. En vérité, il semblerait que ces Comanches trouvent que notre réserve est l'endroit idéal où ils peuvent se reposer en toute quiétude quand ils émergent de leurs opérations de pillages car notre camp est devenu le sanctuaire où ils peuvent se procurer des provisions ainsi que les meilleurs équipements pour accomplir leurs vils exploits. En conséquence, permettez-moi de vous demander respectueusement de m'envoyer, si cela s'avère possible et dans les meilleurs délais, une puissante troupe montée voire un régiment de cavalerie qui pourrait être cantonné dans ce secteur dans le but de collaborer avec les autorités civiles locales pour tenir en respect ces Indiens réfractaires et aussi pour prévenir leurs raids au Texas en gérant adéquatement la réserve.

« Je pourrais aussi vous suggérer courtoisement le nom du colonel Alexander qui réside dans la ville de Sherman au Texas. Il s'agit d'un gentleman éminemment qualifié pour ce type de tâche. Les troupes recrutées au Texas seraient celles qui conviendraient le mieux car les Indiens les craignent depuis toujours. Dans l'éventualité où, en l'absence de toute autre solution, il s'avérerait absolument nécessaire d'évacuer notre réserve, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me faire savoir de quelle manière il me faudrait procéder. Le cas échéant, pensez-vous qu'il serait judicieux que nous nous replions en lisière de la rivière Rouge ou alors en progressant par l'intérieur du Texas en compagnie des Indiens (de la réserve) qui nous seraient restés fidèles. Dans le pire des cas, ceux-ci seraient susceptibles de résister (avec nous) jusqu'à la dernière extrémité. Tous mes rapports seront adressés à la hiérarchie de mon département mais, avant que je puisse recevoir des ordres émanant de cette source, il sera probablement trop tard pour que je puisse leur réserver une suite utile. Je vous serai donc très obligé de bien vouloir m'expédier vos instructions par un messenger à cheval. »

Ce rapport comporte un nom au sujet duquel l'agent confédéré Matthew Leeper ne formule aucun commentaire mais qui aurait dû ou qui a peut-être interpellé les autorités locales, civiles et militaires du district, celui de Buffalo Hump (son nom en comanche : *Pohchanahkwoheep*) que Leeper cite parce que ce chef avait sévèrement apostrophé l'interprète Horace P. Jones lorsque celui-ci osa tancer la conduite éruptive de quelques-uns de ses jeunes *brancos* avec le bétail appartenant à la réserve de l'agence Wichita. Dans le rapport de Pike (en page 53 de ce texte), celui-ci dépeint déjà le chef

Buffalo Hump et son caractère ombrageux. Pendant plus de vingt ans, il avait été le chef de guerre des Penatekas, l'un des clans comanches les plus prégnants et les plus corrosifs. Son nom était devenu un synonyme de terreur depuis son fameux raid sur Linnville en 1840 qui traversa le Texas et le tarauda jusqu'à l'orée de son rivage atlantique⁴⁹. En 1860, en raison de son grand âge mais aussi des séquelles de l'attrition de beaucoup des siens, causée par la maladie et la malnutrition tout autant que par le furieux raid que le capitaine Earl Van Dorn de la cavalerie fédérale lui asséna en septembre 1858, il se résolut à entamer une résilience forcée qui s'inscrivait dans une sorte d'inconditionnelle « paix des braves » qui ne lui fut consentie que s'il encalminait les survivants de son clan dans la réserve que gère Matthew Leeper à l'agence Wichita, à quelques encablures de Fort Cobb (voir carte 1, p. 6). Comme le suggère l'agent Leeper dans son rapport mentionné ci-dessus, les panthères n'avaient pas engendré des lapins car les guerriers de Buffalo Hump s'acoquinèrent spontanément avec d'autres jeunes *brancos* comanches pour profiter de la faiblesse de l'armée confédérée dans le Territoire Indien en réactivant leurs activités prédatrices. L'incendie de l'agence Wichita et le massacre qui y sera perpétré en 1862 et dont Matthew Leeper n'émergera vivant que par miracle, seront les braises qui rôtiront définitivement les couleurs confédérées dans la région de la rivière Washita, la zone que les Confédérés et les Unionistes définissaient comme le « District Loué ».

Le rapport de Matthew Leeper coltinait également l'image d'un paroissien haut en couleurs et hors normes, qui commençait à se forger dans les innombrables sagas du *Wild West* : le fameux Horace P. Jones (1848-1901), que nous découvrons déjà en page 57. Ce personnage était non seulement un guide réputé pour son courage et sa pugnacité au cours des actions musclées contre les Comanches, mais il était surtout le seul américain blanc qui parlait couramment leurs principaux idiomes. La brève que le *Little Rock Daily Republican* de Little Rock (Arkansas) lui consacra le 12 décembre 1873 contient deux des spécificités majeures de son parcours de vie :

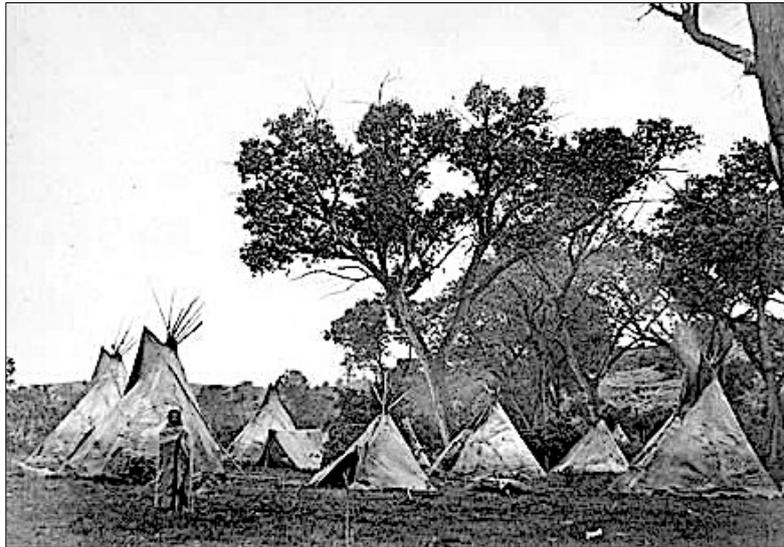
« Horace P. Jones est une grande figure de l'Ouest américain. Il occupe à présent les fonctions d'interprète militaire à Fort Sill (un poste bâti en 1869 près de la ville de Lawton en Oklahoma). C'est grâce à ses services que les officiers de notre gouvernement purent communiquer avec les tribus des Plaines. À ce jour, personne ne connaît aussi bien que le sieur Horace P. Jones les dialectes des nombreux groupes comanches. Notons aussi que M. Jones était présent sur les lieux du massacre qui se déroula en octobre 1861 dans la réserve indienne de Fort Cobb (sise dans le District Loué, carte 1, p. 6). »

L'auteur de cet entrefilet ou le pigiste qui fut chargé de le rédiger semblait mal connaître et mal situer les événements qu'il a été chargé de commenter car il commit une erreur de date lorsqu'il situe en 1861, le massacre en question. Cet épisode eut effectivement lieu le même mois et le même jour qu'il cite, mais il ne se déroula que l'année suivante.

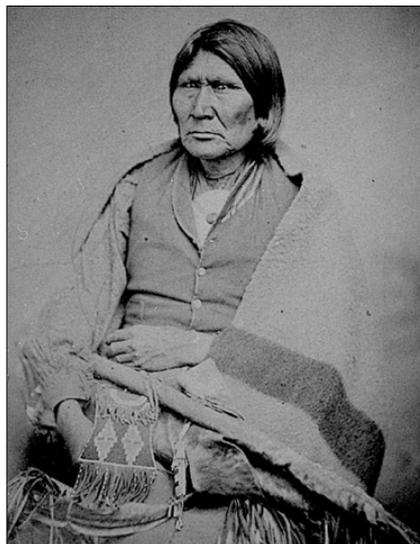
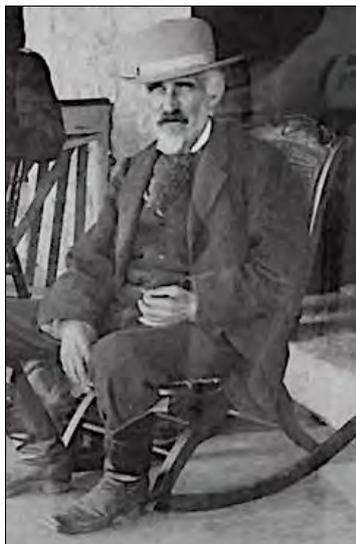
En dépit des incidents que Matthew Leeper décrit dans sa missive à Pike, nous avons appris qu'à la fin de l'année 1861 et au printemps de la suivante, Leeper aurait persisté à vouloir renouer ses anciennes relations avec les chefs de plusieurs bandes de

⁴⁹ Pour plus de détails sur la carrière de ce chef comanche, voir Noirsain S., *Les guerres Indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, 1825-1875*, pp. 35-6, 56-7. Economica, 2011.

Comanches, plus précisément ceux qui avaient tracé leur marque sur leur traité de paix avec Pike. Pour ce faire, Leeper sollicita, auprès de l'administration militaire confédérée qui gérait encore son département, un crédit de 3 000 dollars pour se procurer, à la Shirley's Trading House dont l'entrepôt avait été érigé à une dizaine de miles de l'agence Wichita, les indispensables cadeaux que les chefs auraient exigés en guise de préambule avant de rediscuter des traités qu'ils avaient conclus et les implémentations qu'on leur avait promises et qui n'avaient pas encore vu le jour. Quoique le trésorier de son département ne lui alloue aucun fonds, Leeper prend tout de même langue avec quelques chefs mineurs le 11 juillet 1862 mais, en dépit de ce qu'il en décrira, il ne réussit qu'à brasser de l'eau morte.



Camp comanche établi dans la réserve contrôlée par la garnison fédérale de Fort Cobb. Cette réserve était implantée à quelques miles de l'agence Wichita, ca., 1870 (Photo de William S. Soul, 1836-1906, Wichita State University).



Horace P. Jones (photo de Mr. Dwyane Sesson publiée in *Find a Grave*) - Horseback, ce chef comanche émargeait au clan des Yamparikas, il fut l'un des trois chefs comanches qui, avec Ten Bears (également des Yamparikas) et Tosahwi (des Penatekas) apposèrent leur marque sur le traité conclu en 1861 avec Albert Pike. Ce cliché fut vraisemblablement pris après la guerre (National Archives).

Au fil de tous ces événements, les pensionnaires des réserves texanes ainsi que les guerriers des Plaines du Sud et de la *Comancheria* avaient commencé à s'interroger sur le tropisme de leurs anciens *soldats bleus* devenus gris confédérés. Au cours du mois de mai 1862, faisant fi des normes supposées irréfragables de la guerre entre les peuples civilisés, le général Pike avait carrément incité ses pandours indiens à laminer les cortèges de pionniers américains et européens qui n'arrêtaient pas d'arpenter la plus vitale section de la longue et légendaire Piste de Santa Fe, celle qui branchait la ville d'Indépendance à celle de Santa Fe en traversant le Missouri, le Kansas, le Colorado, le nord-ouest du Territoire Indien (futur Oklahoma) et le cœur septentrional du Nouveau-Mexique. Cette stimulation au carnage visait clairement à atrophier l'effort de guerre du gouvernement fédéral en le forçant à distraire, dans le *Far Western West*, une partie de ses forces vives afin de protéger les convois des émigrants qui se formaient dans l'Est et dans le *Middle West* des États antiesclavagistes.



(Piste de Santa Fe ca. 1860. Courtesy *Southwest Discovered*)

La démarche de Pike nous interpelle néanmoins et très sérieusement car cet *Ulysse* étoilé de l'armée sudiste connaissait bien le Far West et n'ignorait pas que sous le derme d'un cheval de Troie, son discours visait à exposer des caravanes de chariots bâchés et presque sans défense à d'impitoyables atrocités. Les chefs des Grandes Plaines du Centre et du Sud ne furent pas vraiment dupes de la façon qu'avait Pike de vouloir combattre le Nord avec leur peau car, en juillet 1862, lorsque certains d'entre eux furent reçus à Fort Leavenworth au Kansas, ils gavèrent leurs auditoires nordistes avec leurs récits des abjections que les militaires et les agents confédérés les avaient incités à perpétrer⁵⁰.

⁵⁰ Abel, *Indian as Slaveholder*, *op. cit.*, pp. 345-54 ; Warde M.J., *op. cit.*, pp. 220-4 ; Noirsain S., *Les Guerres Indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique de 1825 à 1875*, pp. 79-80, Economica, 2011.

